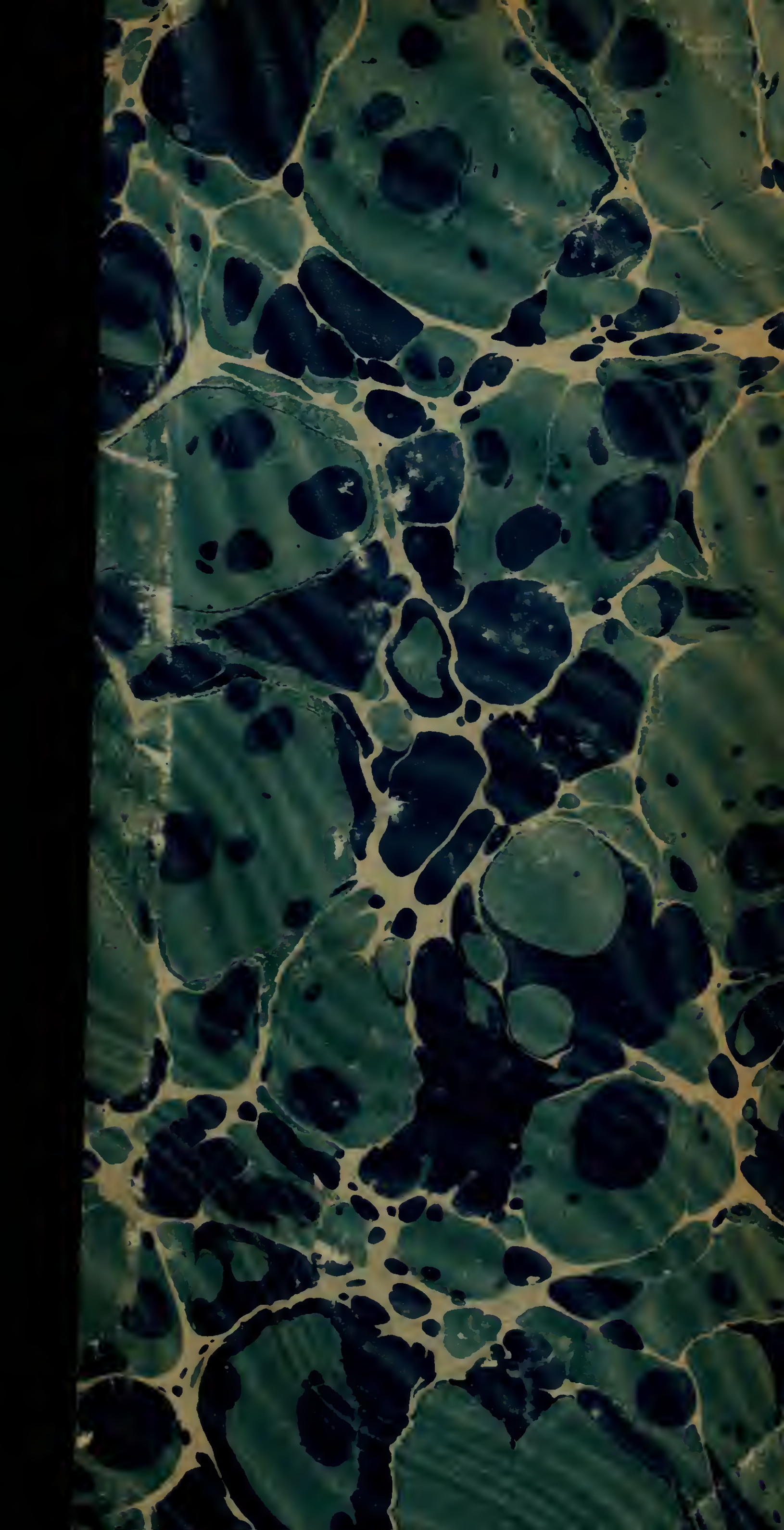


L'ÉCUEIL

PAR

Charles de Bernard,

Auteur de GERFAUT, du NOEUD GORDIEN, du PARAVENT, des AILES D'ICARE, de LA PEAU DU LION, etc., etc.

TOME PREMIER.

Seconde édition.



PARIS.

LIBRAIRIE DE CHARLES GOSSELIN,

ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE D'ÉLITE.

9, RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS.

MDCCCXLII.



L'INNOCENCE

D'UN FORÇAT.

I.

En septembre 1828, vers deux heures du matin, les maisons de campagne situées le long de la Garonne, entre la Réole et Cadillac, se trouvaient plongées dans ce calme profond qu'ignore le sommeil des villes, et pendant lequel, selon l'expression de Delille, on ne voit que la nuit, on n'entend que le silence. Un seul pavillon isolé au milieu d'un parc de médiocre

étendue semblait faire exception au repos général. A l'angle de ce bâtiment, du côté du levant, une fenêtre du premier étage laissait échapper une lueur si faible que, d'un peu loin, pour être certain de son existence il fallait la regarder attentivement. Un coureur d'aventures qui fût parvenu à escalader le mur du parc, à grimper ensuite jusqu'au balcon de cette fenêtre et à s'y tenir cramponné, se serait peut-être trouvé suffisamment payé de sa peine par le tableau mystérieux offert à sa curiosité. A travers la fente de deux rideaux de soie bleue, l'œil pouvait entrevoir l'intérieur d'une chambre à coucher meublée avec élégance et doucement éclairée par une veilleuse. Sur un lit placé dans le fond, une femme, à la fleur de l'âge et de la beauté, dormait d'un sommeil dont l'agitation fébrile trahissait une de ces émotions tenaces que ne parvient pas même à interrompre la suspension momentanée du sentiment et de la pensée. Près d'elle, un homme au front pâle et ridé par la vieillesse veillait immobile et muet. La tête penchée sur le chevet, retenant son haleine et comprimant d'une main les battements de son cœur, il épiait avec une avi-

dité sinistre les paroles entrecoupées qu'un rêve pénible faisait éclore des lèvres de la jeune femme.

— Son nom! elle ne prononcera pas son nom! se dit-il après une vaine attente en promenant autour de lui un regard où étincelait une rage impuissante.

— Arthur, murmura-t-elle, comme si une puissance fatale eût brisé soudainement le dernier sceau qui protégeât encore un secret à demi trahi par les révélations du sommeil.

— Arthur, répéta le vieillard en se redressant aussi brusquement que si ce nom eût été un poignard près de lui percer la poitrine. — Arthur d'Aubian! et je refusais de le croire. Arthur! O misérable aveugle que j'étais!

Il essuya par un geste convulsif la sueur qui humectait son front livide, et se penchant sur ce lit plus redoutable pour lui que n'eût été une tombe entr'ouverte, il approcha de nouveau son oreille de la bouche fraîche et charmante d'où sortaient des paroles empoisonnées.

— Je ne veux plus, balbutia la jeune femme en faisant un effort pour se soulever; c'est ris-

quer ta vie... la mienne ne serait rien, mais toi... non, je ne veux plus... il a des soupçons... il te tuerait!...

Elle poussa un sanglot étouffé, frissonna de la tête aux pieds, et se mit sur son séant par un sursaut plein d'angoisses. Le vieillard crut qu'elle s'éveillait et se glissa derrière les rideaux du lit pour se dérober à sa vue; mais elle, sans ouvrir les yeux, resta quelque temps immobile dans la position qu'elle avait prise. Peu à peu le changement de sa physionomie annonça celui de ses idées; la terreur empreinte sur ses traits fit place à une expression de recueillement, qui à son tour se changea en une attention soucieuse et profonde. La jeune femme, dont l'exaltation nerveuse avait acquis le degré d'intensité où commencent les phénomènes du somnambulisme, pencha la tête comme pour prêter l'oreille à quelque bruit inquiétant; tout à coup elle se leva, vêtit un peignoir, et s'approcha de la fenêtre en marchant avec précaution.

— Minuit, dit-elle tout bas; je n'ai pas une goutte de sang dans les veines... Ce mur est si élevé! s'il se blessait!... Je l'entends dans le

jardin... Comme il marche fort... C'est ce sable qu'on a mis dans les allées... Oh! c'est la dernière fois... Je vais le lui dire... Craindre ainsi c'est plus que mourir.

Avec une précision de mouvements attestant cette clairvoyance intérieure à laquelle la science n'a pas encore trouvé d'explication satisfaisante, la somnambule, dont les paupières étaient toujours fermées, éteignit la veilleuse et poussa le verrou de la porte; puis elle fit jouer les cordons des rideaux et ouvrit la fenêtre sans que le moindre bruit parvînt aux oreilles de son mari qui, à quelques pas en arrière, suivait cette pantomime d'un regard plein d'une sombre fureur. Elle prit ensuite dans sa table à ouvrage un long ruban qu'elle déroula en dehors de la fenêtre jusqu'à ce qu'elle pût supposer qu'il avait touché le sol; un moment après, elle le retira et fit le simulacre d'attacher à l'appui du balcon le crochet d'une échelle de corde. Elle rentra aussitôt dans l'intérieur de la chambre, palpitante et respirant à peine. Tout à coup elle ouvrit les bras et les jeta éperdûment autour d'un être imaginaire en murmurant d'une voix passionnée :

— Ma vie!

Elle n'étreignit que le vide et resta quelque temps interdite, les bras croisés sur la poitrine.

— Arthur! s'écria-t-elle enfin, saisie d'un fol accès de terreur, et elle se précipita vers le balcon. Les mains débiles de son mari trouvèrent pour la retenir une énergie momentanée.

— J'ai peur! Il ne faut pas me faire peur, dit-elle sourdement en se débattant dans ses bras.

Les angoisses de la femme aimante avaient fait place à l'instinct particulier aux personnes atteintes de somnambulisme qui, par une incompréhensible perception de leur état, craignent par-dessus tout d'être brusquement éveillées. Mais la commotion avait été trop forte pour que l'accès pût avoir un dénoûment paisible. Les fils mystérieux par où l'âme s'épanche, pendant le sommeil des organes, ses agents habituels, éclatèrent dans le cerveau comme se brisent, sous un doigt trop rude, les cordes d'une harpe. La jeune femme s'éveilla et poussa des cris étouffés en se trouvant au milieu d'une

obscurité profonde, entre des bras inconnus qui la tenaient étroitement enlacée.

— C'est moi, Lucie, lui dit le vieillard avec un effort pénible; c'est moi, n'aie pas peur.

Il alluma des bougies, ferma la fenêtre, et, composant sa figure, il s'approcha de sa femme, qui venait de s'asseoir sur le lit et regardait autour d'elle avec un étonnement silencieux.

— Que s'est-il donc passé? demanda-t-elle en se pressant le front des deux mains; j'ai dans la tête un chaos, un volcan! comment se fait-il que vous soyez là?

— Je t'ai entendue marcher, répondit son mari d'une voix altérée; j'ai craint que tu ne fusses malade, et je suis monté.

— De votre chambre on entend donc marcher ici? reprit Lucie avec un secret effroi.

— C'est la première fois que cela arrive. Jamais ton sommeil n'a été si agité.

— C'est affreux d'être somnambule, dit-elle en baissant la tête, et l'on dit qu'il n'y a pas de remède. Ai-je parlé en dormant?

Elle prononça ces dernières paroles d'une voix faible.

— Non, répondit le vieillard, dont la figure

demeura froide, tandis que ses ongles lui déchiraient la poitrine.

Il prit un flambeau, souhaita à sa jeune femme une fin de nuit paisible, et descendit à son appartement. En rentrant dans sa chambre, ses forces l'abandonnèrent, et il se laissa tomber sur un fauteuil. Il y resta quelque temps anéanti, et pour ainsi dire, insensible. À la fin l'énergie morale, que ne détruit pas toujours la caducité physique, se réveilla furieuse et implacable dans le cœur de ce vieillard en apparence brisé par la découverte de son déshonneur.

— Comment le tuer? s'écria-t-il en se tordant les mains... Elle! je n'en aurai pas le courage. Mais lui! lui! Le provoquer! Il refusera de se battre. Il me parlera de ma vieillesse, et tout le monde l'approuvera. Car il est permis, il est honorable d'arracher à un vieillard le bonheur de ses derniers jours, de livrer son nom à la risée, de le rendre fou de honte et de désespoir; mais croiser le fer avec lui, ce serait outrager ses cheveux blancs! Et puis n'ont-ils pas raison? Ma vue est débile, ma main tremblante; dans un duel je succomberais sans me venger. Il m'épargnerait peut-être? Non,

pas de duel, pas d'incertitude, pas de hasard. Sa mort à tout prix, dussé-je l'assassiner!

Le mari outragé passa le reste de la nuit à rouler dans son esprit mille projets de vengeance. Au point du jour, il sortit et se promena long-temps dans le parc, avant que personne fût levé dans la maison. A la fin, un jardinier qu'il employait depuis peu à des travaux de terrassement le rencontra au détour d'une allée. A la vue du vieillard, l'ouvrier ôta son bonnet, et s'approchant d'un air de mystère :

— Monsieur Gorsaz, lui dit-il, ça se trouve bien que vous soyez si matinal; j'ai quelque chose à vous dire, et j'aime autant que les autres ne soient pas là.

— Qu'y a-t-il, Piquet? demanda le vieillard d'un ton brusque.

— Il y a, monsieur Gorsaz, qu'hier, pendant la nuit, on a forcé la fenêtre de la petite serre où nous enfermons nos outils. La veille au soir j'y avais oublié ma veste, où se trouvait ma montre, un oignon d'argent tout neuf, qui m'avait, ma foi, coûté dix-huit francs. Il y avait aussi dans une des poches quatre écus de cent sous, et au moins trois francs de mon-

naie. J'ai retrouvé la veste, à preuve que la voilà sur mon dos; mais l'argent et la montre, bernique.

— Il n'y a que vos ouvriers qui entrent dans cette serre, dit M. Gorsaz.

— Aussi c'est l'un deux qui a fait le coup; j'en mettrais ma main au feu.

— Qui soupçonnez-vous?

— Jean-Pierre et Vacherot sont du pays; il y a vingt ans que je les connais, et je répondrais d'eux comme de moi. Il n'y a donc, sauf votre respect, que ce sournois de Bonnemain qui ait pu avoir l'idée de la chose.

— Bonnemain? répéta le vieillard, qui sembla réfléchir profondément.

— Je me suis toujours défié de ce paroissien-là, reprit Piquet; avec ça qu'il gâte l'ouvrage que j'en suis honteux pour lui. Ça se dit jardinier et ça ne sait pas seulement faire une greffe en écusson.

— Vous n'avez que des soupçons, et il faudrait des preuves, dit M. Gorsaz, qui semblait prendre à cette affaire plus d'intérêt qu'on n'eût dû s'y attendre.

— Des preuves! en voici une que j'ose dire

un peu claire, répondit le jardinier en tirant de sa poche un petit clou qu'il prit entre le pouce et l'index : c'est ce clou tout neuf, que j'ai trouvé sur la fenêtre. Il n'y a que Bonnemain qui en ait de pareils à ses souliers, qu'il a achetés à La Réole, il n'y a pas dix jours, et justement il lui en manque un au pied droit; j'ai vu ça hier, quand il s'est déchaussé pour descendre dans le vivier.

— Avez-vous parlé de cela à quelqu'un? demanda le vieillard.

— Pas si sot, répondit le jardinier d'un air fin; j'ai voulu d'abord vous demander conseil.

— Vous avez agi prudemment. Jusqu'à nouvel ordre, ne dites rien à personne; et quand vous verrez Bonnemain, envoyez-le moi : je me charge de le faire parler.

Piquet hocha la tête d'un air de doute.

— C'est un sournois, dit-il, un malin fini; c'est le diable à confesser, voyez-vous bien, monsieur Gorsaz.

Le vieillard congédia le jardinier d'un signe de tête et s'achemina lentement vers la maison. Il rentra dans son appartement et y attendit avec une étrange impatience l'auteur présumé

du vol, qui ne tarda pas à paraître à l'entrée de la chambre, où il s'arrêta respectueusement, sa casquette à la main.

II.

Bonnemain était un homme d'une quarantaine d'années, vigoureusement découplé, porteur d'une physionomie doucereuse, et vêtu avec une sorte de recherche étrangère à sa profession.

— Fermez la porte et approchez-vous, lui dit M. Gorsaz qui lui-même poussa les châssis de la fenêtre devant laquelle il était assis.

Après avoir obéi, l'ouvrier resta debout et immobile ; son maintien était assuré et sa figure calme.

— Bonnemain ou plutôt Baptiste Leroux, lui dit le vieillard en le regardant d'un œil fixe et perçant, un vol a été commis la nuit dernière dans ma maison. Innocent ou coupable, vous en serez accusé, car vos antécédents font nécessairement tomber sur vous les soupçons ; d'ailleurs il existe dès à présent des preuves, et la procédure en saura découvrir d'autres. Vous avez déjà subi une peine afflictive, vous vous trouvez donc en état de récidive, et vous n'ignorez pas sans doute la condamnation qui vous attend. Ce sont les travaux forcés à perpétuité.

— Je tombe de mon haut, répondit Bonnemain avec un air ébahi qui en eût imposé peut-être à un juge d'instruction ; je vous donne ma parole d'honneur, monsieur Gorsaz, que je suis innocent. J'ai été dans la peine, ça c'est vrai, je ne puis pas dire le contraire, puisque, quand je suis venu ici demander de l'ouvrage, il a fallu vous montrer ma feuille de route ; mais parce qu'on a fait une sottise dans sa jeu-

nesse, ce n'est pas une raison pour être toute sa vie un malhonnête homme. Sûr comme il y a un Dieu qui nous écoute, je ne sais pas de quoi vous voulez me parler.

— Pour quel crime avez-vous été condamné une première fois aux travaux forcés ? demanda M. Gorsaz.

— Pour un faux, que j'avais eu le malheur de commettre en étant dans une maison de commerce, répondit le forçat libéré d'un air contrit.

— Pour un assassinat, répliqua le vieillard en baissant la voix, mais avec un accent énergique, pour un assassinat commis entre Prades et Villefranche, sur la personne d'un percepteur des contributions à qui vous espériez prendre sa recette, dont par bonheur pour vous il ne se trouva pas chargé. Je dis par bonheur pour vous, car le vol n'ayant pas eu lieu, et la préméditation étant écartée par le jury, vous ne fûtes condamné qu'aux galères. A Toulon, votre conduite vous mérita une commutation de peine, et, au lieu de finir votre vie au bagne, vous n'y êtes resté que dix ans. Vous voyez que je suis bien informé.

— Ah! vieil argousin, pensa Baptiste Leroux dit Durand, dit Lejeune, dit Bonnemain, si nous étions seuls au fond d'un bois, comme je te ferais ton affaire, en deux mouvements; le temps de boire un canon!

M. Gorsaz sembla deviner la pensée sanguinaire de l'homme qu'il interrogeait, car il jeta les yeux en dehors de la fenêtre avec une sorte d'inquiétude; il fut rassuré par la présence des ouvriers qui travaillaient dans le jardin à quelques pas de là. En plein jour, dans sa maison, et à portée d'un pareil secours, il pensa qu'il n'avait rien à redouter de la fureur que paraissait éprouver le forçat, malgré ses efforts pour paraître calme. Il continua donc l'entretien, mais ce fut avec la familiarité d'un conseiller indulgent plutôt qu'avec la sévérité d'un juge prêt à punir.

— Jusqu'à présent vous avez eu du malheur, dit-il, vous avez passé dix ans aux galères pour un meurtre qui ne vous a rien rapporté, et vous voilà sur le point d'y retourner à perpétuité pour avoir pris une montre qui vaut peut-être vingt francs.

— Elle n'en vaut pas dix, interrompit Bon-

nemain qui aussitôt se mordit les lèvres jusqu'au sang.

— Dix ou vingt, peu importe, reprit le vieillard en souriant ironiquement; l'essentiel c'est que le vol soit prouvé, et il l'est maintenant de votre aveu même. Je vais être forcé de vous faire mettre en arrestation.

— Vous ferez arrêter un innocent, dit le forçat en perdant malgré lui quelque chose de son assurance.

M. Gorsaz pencha la tête et resta quelque temps les yeux baissés; les relevant enfin, il arrêta sur Bonnemain un regard qui semblait vouloir percer les derniers replis de cette âme dégradée par l'habitude du crime.

— Supposons, lui dit-il, qu'au lieu de vous livrer à la justice, je vous fournisse les moyens de vous rendre à Bordeaux, et de vous y embarquer pour un port étranger, Saint-Sébastien ou Bilbao; supposons encore que, non content de vous sauver, je vous remette une somme d'argent suffisante pour former un établissement hors de France et y vivre à l'abri du besoin : dix mille francs par exemple, que penseriez-vous d'une semblable proposition?

Le forçat libéré ne manifesta son émotion que par un mouvement de lèvres presque imperceptible; avec la sagacité particulière aux gens qui ont vécu d'une industrie coupable et quelquefois sanglante, il comprit à l'instant même qu'il s'agissait d'un marché et non d'un bienfait. Cette pensée lui rendit tout son aplomb; car traiter avec un supérieur, c'est pour le moment devenir son égal.

— Ce que je penserais, monsieur Gorsaz, répondit-il après avoir paru réfléchir, ma foi, je me dirais : Bonnemain, ce n'est pas pour tes beaux yeux qu'on t'offre comme çà dix mille francs. Il faut donc qu'on ait besoin de toi pour une affaire qui en vaille la peine. C'est que, voyez-vous, c'est un fameux pour-boire, dix mille francs!

— Et cette affaire, vous en chargeriez-vous? demanda le vieillard d'une voix concentrée.

— Ça dépend, dit Bonnemain; je n'ai jamais rebuté l'ouvrage: il n'y a que les fainéants qui refusent de travailler; mais encore faut-il savoir de quoi il retourne.

— Supposez ce qu'il y a de plus grave.

— Quelque chose comme l'affaire du per-

cepteur, n'est-il pas vrai? demanda le forçat d'un air doucereux.

— Oui, répondit M. Gorsaz avec un accent profond.

— Seulement, cette fois, au lieu d'avoir une idée sur l'argent du gouvernement, il s'agirait peut-être de se débarrasser d'un joli garçon qui escalade les murs et les fenêtres comme s'il n'avait pas d'autre état?

— Tu l'as vu? s'écria le vieillard mis hors de lui-même par cette révélation inattendue.

— Écoutez, monsieur Gorsaz, dit Bonnemain avec aisance, il faut être rond en affaire. Je vais vous parler le cœur sur la main; d'ailleurs maintenant je n'ai plus peur que vous me dénonciez. Cet imbécile de Piquet ayant donc laissé dans la petite serre sa veste où était sa montre et de l'argent, et moi me trouvant dans la gêne, ça me donna une idée. On est homme! Me voilà entré dans le parc, par le mur qui est derrière l'allée de platanes. Tout à coup, j'entends du bruit au-dessus de moi; je crois d'abord que c'est un chat ou une fouine, mais pas du tout, c'est un individu qui se laisse glisser le long du mur et qui se met ensuite en marche vers la mai-

son. Bon, que je me dis, voici un camarade qui a peut-être une idée meilleure que la mienne, et alors ce sera part à nous deux. Il était à peu près minuit et on y voyait comme dans un four. C'est égal, j'ôte mes souliers, et je le suis. Le voilà donc arrivé juste devant votre fenêtre; je me couche à plat ventre sur la pelouse pour qu'en se retournant il ne puisse pas m'entrevoir. Qu'est-ce que j'aperçois alors? Une fenêtre qui s'ouvre là haut, quelque chose de blanc qui s'y montre, et puis mon individu qui y grimpe en deux mouvements, le temps de boire un canon! Excusez, que je me dis, il paraît que le camarade a des intelligences dans la maison, et que nous travaillons dans des genres différents. Pour lors, voyant que la chose ne me regardait pas, je suis allé à mes petites affaires.

— As-tu reconnu cet homme? demanda le vieillard d'une voix sourde.

— Je crois, répondit le forçat en ricanant, que vous feriez mieux de demander ça à madame Gorsaz qui l'a vu de plus près que moi.

— L'as-tu reconnu? redit avec un accent de fureur le mari de Lucie.

— Oui, fit Bonnemain, c'est M. Arthur

d'Aubian, qui demeure près de la rivière, à vingt minutes d'ici.

— Eh bien! c'est lui qu'il faut tuer, dit le vieillard en se levant dans un transport frénétique.

— Je ne dis pas oui, je ne dis pas non, répondit l'ex-galérien d'un ton dégagé. Je risque ma boule à ce jeu-là : si je perds, je sais ce qui m'attend; si je gagne...

— Tu auras dix mille francs, dit M. Gorsaz en l'interrompant.

— C'est plus que ne vaut tout mon individu, il n'y a aucun doute; je ne chicane donc pas sur le prix. Mais, la chose faite, qui m'assure que vous me donnerez mon dû? Vous pensez bien que je n'aurai pas le temps d'attendre, et, comme on dit, on ne trouve pas dix mille francs dans le pas d'un cheval; vous n'en avez peut-être pas : le quart à la maison; parce qu'on est riche, ce n'est pas une raison pour garder chez soi tant d'argent comptant.

Au lieu de répondre à cette objection, le vieillard s'approcha d'un secrétaire, placé près de la cheminée; il l'ouvrit, déplaça un des tiroirs, et tira d'une cavité pratiquée en cet en-

droit une sébile dont les compartiments renfermaient une vingtaine de petits rouleaux ; il en prit successivement trois ou quatre, les brisa, et, de leurs enveloppes déchirées, fit tomber sur le bureau une pluie de pièces d'or. Le forçat ne manifesta son émotion que par l'étincellement soudain de son regard , et un sourire féroce qui s'éteignit presqu'au même instant sur ses lèvres étroites et décolorées.

— Tu vois que ton argent est prêt, lui dit M. Gorsaz en le regardant attentivement; est-ce un marché conclu?

— Quand on ne paie pas d'avance, on donne des arrhes , répondit Bonnemain qui se tordait les mains derrière le dos pour résister à la tentation.

— Les voilà, lui dit le vieillard en prenant une dizaine de pièces de vingt francs qu'il lui présenta ; après l'événement, tu en recevras cinquante fois autant; tu vois que c'est de l'or, tu n'auras pas de peine à le porter.

—L'argent n'est jamais lourd, répondit le forçat d'un ton sentencieux, et, sans autre discussion , il serra dans sa poche les arrhes de ce marché.

Le pacte était conclu entre l'homme du bagne et le vieillard jusqu'alors sans reproche. Les deux complices discutèrent alors les moyens d'accomplir sûrement l'attentat dont Arthur d'Aubian devait être la victime. N'écoutant que l'impatience de sa haine, le mari outragé voulait une vengeance aussi prompte que terrible; attendre jusqu'au soir lui semblait intolérable. L'assassin subalterne, sur qui retombaient la responsabilité et le péril de l'exécution, n'eut pas de peine à démontrer qu'un meurtre en plein jour était impraticable.

— Puisqu'il a l'habitude de sortir pendant la nuit, il faut choisir ce moment-là, dit-il, avec l'assurance d'un homme qui a mûrement étudié la matière dont il parle ; il y a entre sa maison et la vôtre un petit sentier bien commode, on peut s'y cacher derrière une haie. Il n'y a pas d'habitation à plus de dix minutes de là, et la Garonne est à deux pas. La lune ne se lève qu'à deux heures, et comme, à ce qu'il paraît, c'est à minuit qu'il se met en marche, il y a moyen de le *butter* sans se compromettre. La fois du percepteur, c'est cette chienne de lune qui m'a fait reconnaître par un voiturier, et

j'ai bien donné ma parole d'honneur de ne jamais travailler dorénavant avec ce quinquet-là sur la tête. C'est qu'il n'y a pas moyen de l'éteindre, voyez-vous!

— Il faut, avant tout, rendre à Piquet la montre et l'argent que vous lui avez pris, dit M. Gorsaz. Il a des soupçons sur vous. S'il formait une plainte, vous seriez arrêté...

— Et ça vous contrarierait, interrompit familièrement le voleur près de redevenir assassin, je comprends ça; on me coffrerait, et pendant ce temps-là ce beau M. d'Aubian pourrait bien encore escalader les murs du parc. Va pour la restitution; je vais la faire tout de suite, et Piquet n'y verra que du feu. Je n'y tiens pas du tout, à sa méchante bassinoire; elle ne vaut pas la peine que je me suis donnée pour la prendre.

Le projet étant définitivement arrêté, les deux hommes se séparèrent; mais avant de sortir de la chambre, Bonnemain en examina les moindres recoins avec l'attention intelligente dont sont doués en général les profès en volerie. Il remarqua la place secrète où le vieillard recachait la sébile pleine d'or, et la manière

dont il fermait le secrétaire; enfin, il étudia la structure de la fenêtre, et vit qu'elle n'avait pas de volets à l'intérieur. Au dehors une simple persienne la protégeait contre une escalade que rendait praticable le peu d'élévation du rez-de-chaussée. Satisfait de son examen, le forçat salua respectueusement l'homme auquel il venait de se vendre, et il alla dans le jardin rejoindre ses compagnons de l'air tranquille et benin qui lui était habituel.

Dans l'après-midi, M. Gorsaz qui se promenait à pas lents dans une allée du parc, fut accosté de nouveau par son jardinier.

— Il faut que je sois ensorcelé, lui dit maître Piquet, dont la figure hâlée semblait doublement épanouie de joie et de stupéfaction. — Figurez-vous, monsieur Gorsaz, que ma montre et mon argent viennent de se retrouver dans ma poche, sans que je puisse m'imaginer par quel chemin ils y sont rentrés. S'il y avait encore des sorciers, la chose serait claire; mais, aujourd'hui, on ne croit plus à toutes ces bêtises-là.

— C'est un de vos camarades qui aura voulu s'amuser à vos dépens, répondit le vieillard,

qui haussa les épaules et continua son chemin.

— C'est égal, pensa Piquet, on ne m'ôtera pas de l'idée que Bonnemain est un sournois, et à la place de M. Gorsaz, je m'en débarrasserais joliment.

III.

Vers le milieu de la nuit suivante, une étrange rencontre eut lieu sur le chaperon du mur qui fermait le parc de M. Gorsaz du côté de l'allée de platanes. Deux hommes qui escaladaient en même temps cette clôture, l'un du dehors, l'autre de l'intérieur, se trouvèrent inopinément nez à nez, lorsqu'ils en eurent atteint le sommet. Mutuellement effrayés d'une apparition si im-

prévue, tous deux faillirent lâcher prise. A défaut de réflexion, l'instinct les préserva d'une chute; ils se cramponnèrent à l'arête de pierres, l'enjambèrent d'un élan vigoureux, afin de s'établir sur un terrain plus solide que les appuis dont ils s'étaient servis pour leur ascension, et restèrent un instant immobiles en face l'un de l'autre, à cheval sur le mur qu'ils serraient fortement de leurs jambes, de manière à conserver les mains libres pour la lutte que rendait probable un pareil début. Ils étaient si rapprochés que, malgré l'obscurité, ils purent s'entrevoir et bientôt après se reconnaître. Celui qui venait du dehors, vit tout à coup le bras de son adversaire levé; et à l'extrémité de la silhouette qui se dessina rapidement sur le sombre azur du ciel, il distingua la lame d'un poignard ou d'un couteau. La retraite était impossible, l'attente mortelle. Sans armes lui-même, il s'élança sur l'homme prêt à le frapper, lui saisit le bras d'une main, et de l'autre l'étreignit rudement à la gorge.

— Bonnemain, jette ton couteau, lui dit-il à demi-voix, sinon je te jette toi-même en bas du mur.

Contraint d'obéir, sous peine de la vie, le forçat lâcha son arme qui tomba dans le parc.

— Monsieur d'Aubian, laissez-moi descendre, dit-il alors d'une voix entrecoupée ; je ne vous empêche pas d'entrer, ne m'empêchez pas de sortir.

— Tu viens de commettre un vol, dit Arthur; on n'escalade pas les murs sans mauvaise intention.

— Vous les escaladez bien, vous, répondit Bonnemain ; est-ce à dire que vous soyez un voleur ?

Rendu muet par cette réponse, l'amant de Lucie réfléchit qu'un vol eût-il été commis, il lui était impossible d'arrêter le coupable sans compromettre la femme qu'il aimait.

— Laissons-le aller, pensa-t-il, sans doute il a intérêt à ce que je me taise; ainsi lui-même il ne dira rien.

Délivré du double étau qui lui avait tordu le bras et presque enlevé la respiration, Bonnemain se pencha sans rien dire, et tâtonna en dehors du mur. Il trouva bientôt la corde à nœuds dont Arthur s'était servi, et que fixait à la tranche du chaperon un crochet lancé d'une

main vigoureuse et exercée. Le forçat la saisit fortement, et se jetant en dehors à corps perdu, il se mit à descendre avec l'agilité d'un écureuil. A mi-chemin, il s'arrêta tout à coup, et remonta presque aussi vite qu'il était descendu.

— Ni vu ni connu, entendez-vous, dit-il au jeune homme; ou bien, si vous me dénoncez, je raconterai comme quoi l'autre nuit je vous ai vu entrer dans la chambre de madame Gorsaz.

Sans attendre la réponse, Bonnemain se laissa glisser jusqu'à terre, et s'élança dans la campagne, où, grâce à l'obscurité, il disparut presque aussitôt.

Arthur resta quelque temps immobile à la place où le forçat l'avait laissé. L'idée de voir le secret de ses amours à la merci d'un pareil misérable lui fit éprouver un chagrin mêlé de colère; puis il essaya de se rassurer en se disant qu'il ne devait redouter aucune indiscrétion de la part d'un homme intéressé lui-même à garder le silence. Cependant, malgré ses efforts pour chasser de son esprit l'impression qu'y avait fait naître ce désagréable incident, il ressentit une vague appréhension, qu'à travers tous les périls de ses rendez-vous nocturnes, il

avait ignorée jusqu'alors. Au lieu de descendre rapidement dans le parc, comme il en avait l'habitude, il hésita et fut sur le point de rétrograder; mais il pensa que Lucie l'attendait, et l'amour triompha de la prudence. Il fit passer en dedans du mur la corde à nœuds et vit alors que cette fois elle lui serait inutile; car, pour faciliter sa fuite, Bonnemain avait apporté une des grandes échelles employées dans le jardin. D'Aubian eut bientôt atteint le sol, et, malgré la nuit profonde, il se dirigea à travers les arbres, en homme à qui cet obscur labyrinthe était familier. En approchant du pavillon, il s'arrêta tout à coup, car il lui sembla qu'un bruit inexplicable venait de rompre le silence à peine troublé jusqu'alors par la brise monotone qui faisait frémir le feuillage. N'entendant plus rien, il reprit sa marche; mais, presque aussitôt, un son plus distinct, semblable à la voix d'un homme qui en appelle d'autres, l'arrêta de nouveau. Plusieurs cris, partis de différents points, se succédèrent rapidement et parurent se répondre. Il était évident que le vol commis, selon toute apparence, par Bonnemain, avait donné l'éveil aux habitants de la

maison et qu'une battue avait lieu dans le parc. Avec la rapidité d'un daim qui entend les premiers abois de la meute, Arthur prit sa course pour regagner le lieu par où il était entré. Au moment d'y arriver il vit courir devant lui, dans le taillis, une lumière semblable à un feu follet. Il aperçut bientôt distinctement un homme muni d'une lanterne et parcourant à grands pas l'étroite allée qui côtoyait le mur d'enceinte. En apercevant l'échelle, celui-ci s'arrêta comme un limier qui flaire une trace et se mit à pousser des cris que d'autres voix répétèrent à quelque distance. Bientôt deux lumières pareilles à la première se montrèrent à travers les arbres, et l'amant de Lucie vit que la retraite lui était fermée. Il hésita un instant, puis il comprit qu'aller au-devant du danger était plus prudent que de le fuir sans espoir de s'y dérober. Il s'avança donc vers les batteurs d'estrade, qui s'étaient réunis au pied de l'échelle, où ils discutaient d'une manière fort animée. A la vue du jeune homme qui sortit brusquement de la futaie, il y eut une émotion générale. Les plus prudents ne bougèrent pas, mais le plus hardi se jeta sur le nouveau-

venu, qu'il n'avait pas eu le temps de reconnaître.

— Qu'y a-t-il donc, Piquet? dit Arthur en repoussant le chef de cette expédition nocturne qui venait de le saisir au collet.

— Comment! c'est vous, monsieur d'Aubian ? répondit le jardinier stupéfait d'une pareille rencontre.

— Qu'est-il arrivé et que signifie tout ce mouvement ? reprit le jeune homme.

— Hélas! mon Dieu, dit Piquet, c'est ce pauvre M. Gorsaz qui vient d'être assassiné.

— Assassiné ! s'écria d'Aubian en pâlissant.

— Saigné à blanc ! il en a reçu de ces coups de couteau que ça fait frémir la nature. Nous courons après l'assassin qui, bien sûr, s'est sauvé par ici, car voilà encore mon échelle dont ce gueusard se sera servi... Mais comment se fait-il que vous soyez dans le parc à cette heure? continua-t-il en regardant le jeune homme d'un air de défiance.

Arthur avait eu le temps d'inventer une histoire qui pût justifier la position équivoque où il se trouvait.

— D'après ce que vous me dites, répondit-il, je suis sûr d'avoir vu l'assassin.

— Voyez-vous! qui est-il?... L'avez-vous reconnu? demandèrent à la fois les trois hommes en se groupant autour de lui.

— Je revenais de Cauderol, dit d'Aubian, et, pour rentrer chez moi, je passais dans le sentier qui est en dehors du parc. Tout à coup j'ai aperçu un homme qui se laissait glisser du haut du mur. Cela m'a paru suspect et je me suis approché; mais, en me voyant courir sur lui, il a pris la fuite et a disparu bientôt dans les champs. A sa place, je n'ai plus trouvé qu'une corde accrochée à la muraille. Craignant qu'un malheur ne fût arrivé chez M. Gorsaz, j'ai grimpé, à l'aide de cette corde, pour arriver plus vite à la maison et y donner l'alarme. C'est ce que j'allais faire quand j'ai aperçu vos lanternes.

— Et l'avez-vous reconnu, ce brigand-là? demanda un des domestiques.

— Non, dit Arthur qui se rappela la menace du forçat.

— Il n'y a que Bonnemain qui ait pu faire ce

coup, dit Piquet; je me suis toujours défié de ce sournois-là.

Un des ouvriers, qui s'était remis à fureter le long de la muraille, se redressa tout à coup.

— Je tiens le couteau, s'écria-t-il; il y a encore du sang après.

L'instrument du meurtre passa de main en main. C'était un de ces poignards sans gaîne, nommés couteaux catalans par les armuriers, et dont la lame, en se déployant, se trouve arrêtée au moyen d'un ressort. L'acier avait été soigneusement essuyé, mais, dans la rainure du manche, il avait retrouvé le sang dont on avait voulu effacer la trace.

— Il ne peut pas être bien loin, dit le maître jardinier, il faut le traquer comme un loup enragé qu'il est. Allons! en route, tout le monde! Mais vous, monsieur d'Aubian, est-ce que vous ne venez pas un peu consoler cette pauvre dame Gorsaz qui est quasi folle? Pensez donc quelle révolution ça lui a faite à cette chère femme! On a envoyé chercher le médecin, le curé, le procureur du roi, tout le tremblement! mais vous qui êtes un ami de la maison,

je suis sûr qu'elle serait bien aise de vous voir.

Ombrageux comme tous les hommes dont la conscience n'est pas sans reproche, Arthur crut voir dans ces paroles une intention ironique, étrangère en réalité à l'esprit sans malice de l'honnête jardinier. Toutefois il craignit qu'un refus n'éveillât des soupçons, et d'ailleurs le malheur qui venait de frapper Lucie lui faisait éprouver un douloureux désir de la voir et de l'assurer de son éternel dévouement, seule consolation qu'il pût lui offrir au moment d'une si terrible catastrophe. Il accompagna donc, sans faire d'objection, maître Piquet, qui reprit le chemin du logis en emportant comme pièces de conviction le couteau-poignard et la corde à nœuds.

— Avait-il pris ses précautions, le scélérat! dit le jardinier chemin faisant; il aura pensé que son échelle serait trop lourde pour qu'il puisse lui faire franchir la muraille; c'est pourquoi il a apporté cette corde à crochet, un véritable instrument de voleur. Il faut avoir les poignets et les reins solides, pour grimper le long de cet outil-là.

— M. Gorsaz est-il mort? demanda d'Aubian d'un air pensif.

— Le pauvre cher homme n'en vaut guère mieux, répondit le jardinier en pressant le pas.

Le lieu où le crime avait été commis était la chambre à coucher dans laquelle le vieillard avait eu, quelques heures auparavant, un entretien avec le forçat. L'assassin s'y était introduit par la fenêtre en soulevant, à travers la claire-voie, le crochet intérieur de la persienne et en arrachant, à l'aide d'un morceau de poix, la vitre derrière laquelle se trouvait l'espagnolette. Surpris dans son lit et peut-être dans son sommeil, M. Gorsaz, selon toute apparence, avait été frappé immédiatement. Sans doute aussi sa résistance avait été faible et courte, car il fut trouvé couché comme à l'ordinaire. La couverture était à peine dérangée. On l'aurait cru endormi si les draps n'eussent pas été inondés de sang. Le meurtre accompli, l'assassin avait essayé de forcer le secrétaire. Pendant cette tentative, un vase placé sur la cheminée, et sans doute heurté par lui, était tombé avec fracas; c'est alors seulement qu'un domestique,

couché dans un cabinet voisin, s'était éveillé et avait donné l'alarme.

Le spectacle qui frappa les yeux d'Arthur lorsqu'il entra dans ce lieu fatal, redoubla l'émotion dont il était déjà pénétré. A la lueur de plusieurs flambeaux placés au hasard se dessinait un groupe silencieux, consterné, mais actif. Le lit où gisait la victime avait été tiré au milieu de la chambre, pour faciliter les secours que commençait d'appliquer le médecin. Au chevet, un vieux prêtre était debout, épiant quelque signe de vie, qui lui permît de remplir aussi son ministère. Au mouvement de ses lèvres, on devinait que pour prier il n'avait pas attendu qu'il lui fût possible d'absoudre. Ces deux hommes, investis de sacerdoces également rudes, presque également sacrés, étaient arrivés au même instant. Habitués à se rencontrer au chevet des mourants, à peine avaient-ils échangé une parole ; sans perdre de temps, le médecin avait commencé son œuvre, le prêtre espérait encore la sienne.

Au pied du lit, la femme du vieillard assassiné se tenait immobile ; les mains accrochées au rebord de ce meuble qu'elle avait saisi avec

une indomptable énergie lorsqu'on avait voulu l'arracher à ce sanglant spectacle. Pas une larme ne coulait sur ses joues, pas un gémissement ne sortait de sa bouche; aussi pâle que si elle-même eût été près de mourir, l'œil fixe et les dents serrées, elle contemplait son mari avec une muette stupeur; et comme pour mieux voir, elle écartait de temps en temps, par un geste empreint de folie, ses cheveux noirs ruisselant en désordre sur son front et sur ses épaules.

A la vue de son amant, Lucie ne témoigna ni trouble ni surprise; il semblait que l'excès de son émotion eût tari en elle la source des sentiments vulgaires; d'un regard profond, elle lui montra le corps inanimé du vieillard et reprit aussitôt sa morne contenance, qui rappelait les victimes de la fatalité antique. Bercée et souvent endormie par la passion, la conscience se réveille toujours au spectacle de la mort. Lorsqu'il aperçut, baigné dans le sang, l'homme dont il avait trahi l'hospitalité, Arthur sentit passer dans son âme une partie des remords qui bourrelaient le cœur de l'épouse adultère. En ce moment suprême, adresser à la femme

qu'il aimait une seule parole, un seul regard , une seule pensée , lui parut une profanation odieuse. Au lieu de s'approcher d'elle, il se mit à côté du prêtre et lui dit à voix basse :

— Y a-t-il quelque espoir de le sauver ?

— Dieu le sait ! répondit le vieillard en levant les yeux au ciel.

Pendant plusieurs heures, les efforts de l'art parurent infructueux. M. Gorsaz ne reprenait pas connaissance, et à chaque instant sa respiration semblait près de s'éteindre. Le médecin, qui, à la première inspection des plaies, avait cru pouvoir assurer qu'elles n'étaient pas mortelles, commençait à perdre l'espérance. L'insensibilité absolue, qu'il avait attribuée d'abord à l'épanchement du sang et à la débilité de l'âge, lui fit craindre, en se prolongeant au-delà de toute prévision, que quelque organe vital n'eût été atteint par le poignard de l'assassin. De temps en temps il se penchait vers le blessé et écoutait avec inquiétude le faible souffle péniblement exhalé de sa poitrine. Enfin quelques contractions nerveuses ridèrent l'immobilité sépulcrale qu'avait gardée jusqu'alors la figure du vieillard ; sa respiration devint

plus forte ; après un douloureux effort, ses paupières s'entr'ouvrirent ; il essaya de se soulever, mais n'y put parvenir et resta quelque temps la bouche et les yeux ouverts, quoiqu'il ne pût encore ni voir ni parler.

— Curé, je crois que vous pouvez vous aller coucher, dit le médecin en s'essuyant le front ; maintenant je suis sûr que nous le sauverons.

Pour la première fois, d'Aubian chercha les yeux de Lucie, mais il ne les rencontra pas. En entendant les paroles du médecin, la jeune femme s'était jetée à genoux, et elle paraissait prier avec ferveur.

Le jour était venu depuis quelque temps. Devant la maison s'était formé un groupe de paysans et d'ouvriers dont les conversations bruyantes annonçaient quelle impression avait produite dans les environs la nouvelle de l'attentat commis sur la personne d'un homme riche et universellement estimé. L'agitation de cette espèce de rassemblement redoubla tout à coup et prit un caractère de fureur, à la vue de Bonnemain, les mains liées derrière le dos, qu'amenaient triomphalement deux paysans

sous la conduite du jardinier Piquet. Les imprécations, les menaces, les cris de mort dont en pareil cas le peuple est toujours prodigue, dans le Midi surtout, accueillirent d'un concert effrayant l'auteur présumé de l'assassinat. Des injures on allait passer aux pierres et peut-être des pierres aux couteaux, lorsque le rassemblement se trouva brusquement divisé par une voiture arrivant au grand trot des chevaux et de laquelle s'élança un personnage vêtu de noir, d'un maintien grave et d'une physionomie sévère.

— Au nom de la loi, s'écria-t-il d'une voix impérieuse, que pas un de vous ne lève la main sur cet homme.

En reconnaissant le procureur du roi du tribunal de la Réole, les plus acharnés renoncèrent à leur mode de justice sommaire, et, cessant leurs vociférations, ils reculèrent de quelques pas. Après avoir interrogé Piquet, le magistrat fit détacher les liens du prévenu, dont les vêtements souillés de boue et le visage meurtri annonçaient qu'il n'avait succombé qu'après une résistance désespérée. Le procureur du roi confia provisoirement le soin de

le garder aux hommes de bonne volonté qui s'étaient chargés de son arrestation ; puis il entra dans la maison, afin de poursuivre l'enquête pour laquelle un exprès était allé le chercher au milieu de la nuit.

IV.

Grâce aux secours intelligents qui ne cessaient de lui être prodigués, M. Gorsaz avait repris peu à peu quelque force et toute sa connaissance, quoiqu'il n'eût pas encore recouvré la parole. En attendant qu'il fût en état de soutenir un interrogatoire, le procureur du roi vérifia l'état des lieux et fit recueillir avec une attention scrupuleuse les objets servant de

preuves matérielles qui devaient figurer plus tard dans la procédure. Parmi les personnes réunies dans la maison, une seule avait déclaré antérieurement qu'elle avait vu fuir l'assassin ; c'était Arthur d'Aubian, qui se vit contraint de répéter le récit à demi mensonger dont Piquet avait altéré déjà quelques circonstances.

— Ainsi, monsieur, lui dit le magistrat, le jardinier se trompe en affirmant que vous croyez avoir reconnu dans l'homme qui escaladait le mur le nommé Bonnemain ?

— Je n'ai pas vu son visage, je ne puis donc l'avoir reconnu, répondit Arthur, qui signa sa déposition d'une main ferme, décidé qu'il était à sauver, même au prix d'un faux serment, l'honneur de la femme qu'il aimait.

Ces prèliminaires terminés, le procureur du roi, qui avait hâte d'arriver au point capital de son enquête en confrontant la victime et l'accusé, rentra dans la chambre de M. Gorsaz. Il s'approcha du lit du vieillard, qui, malgré sa faiblesse, fit un effort pour se soulever et sembla le remercier de sa venue par un regard où s'était rallumée l'intelligence.

— Il n'est pas encore en état de parler dit à demi voix le médecin au magistrat ; mais il entend et comprend ce qu'on lui dit.

— Monsieur, dit alors le procureur du roi en se penchant vers le lit, bientôt, j'espère, vous pourrez nous donner de vive voix les renseignements qu'attend la justice pour punir l'attentat dont vous venez d'être la victime. En attendant que vous puissiez parler, veuillez, je vous prie, me répondre par signes... Une bougie roulée, que l'on a trouvée sur le secrétaire, fait supposer que l'assassin s'est servi de lumière, du moins en essayant de commettre le vol. Dans ce moment peut-être avez-vous pu l'apercevoir. Cette conjecture est-elle vraie? Avez-vous vu le meurtrier?

M. Gorsaz fit avec effort un signe affirmatif.

— S'il vous était présenté, le reconnaîtriez-vous?

Le vieillard répéta le même mouvement avec plus d'énergie, tandis qu'une expression d'horreur se peignait dans ses yeux.

— Monsieur, dit le médecin en prenant à part l'officier du ministère public, je dois vous déclarer qu'en ce moment une confrontation

est dangereuse. L'état du blessé est encore bien précaire, et la vue du meurtrier lui causera nécessairement une émotion qu'il serait prudent d'éviter.

— C'est précisément, répondit le procureur du roi, parce que je regarde ainsi que vous l'état du blessé comme très-précaire, qu'il me paraît impossible de différer une confrontation qui seule doit jeter une lumière décisive sur cette affaire. Dans l'intérêt de la société, comme dans celui du prévenu, je ne dois pas négliger le seul moyen de constater irrécusablement la vérité. M. Gorsaz mort, que resterait-il? Des indices matériels, des présomptions plus ou moins graves, mais pas un témoignage oculaire, puisque M. d'Aubian déclare qu'il n'a pas reconnu le fugitif. Il faut donc profiter sans délai de l'état lucide du blessé, état qui peut empirer d'un moment à l'autre.

— Qui empirera infailliblement, si vous aites entrer l'assassin dans cette chambre, dit le docteur d'un ton vif.

— Me garantissez-vous, sur votre honneur, demanda le procureur du roi, que M. Gorsaz sera encore vivant demain matin?

— Personne n'est assuré de vivre jusqu'à demain, répondit le médecin, qui évita de répondre directement ; faites ce que vous voudrez. En protestant contre une mesure qui peut être fatale à un homme confié à mes soins, j'ai rempli mon devoir.

— Comme je remplirai le mien, en dévoilant le crime, n'importe à quel prix.

— Ce prix fût-il la mort d'un vieillard? demanda le docteur avec un généreux emportement.

— Monsieur, répliqua le magistrat d'un air sévère, vous parlez en apôtre de l'humanité ; ainsi, je ne dois point me trouver offensé de vos paroles. Je suis, moi, le représentant de la société, et vous devez comprendre, à votre tour, qu'il m'est impossible de trahir mon mandat, quelle qu'en puisse être parfois la rigueur. Je regrette qu'un pareil débat se soit élevé entre nous, quoique à vrai dire il n'ait rien que d'honorable, puisqu'il prouve que l'un et l'autre nous connaissons nos devoirs. A votre place, je me conduirais peut-être ainsi que vous; permettez-moi de croire qu'à la mienne vous feriez comme moi.

Les deux hommes se séparèrent avec une gravité mutuelle. Tandis que le procureur du roi sortait de la chambre pour donner l'ordre qu'on y introduisît le prévenu, le médecin s'approcha de d'Aubian et du curé, qui, depuis que M. Gorsaz avait repris connaissance, se tenaient dans un coin, hors de sa vue; le prêtre, pour ne pas laisser voir au blessé que son état paraissait assez grave pour rendre nécessaire l'intervention des secours religieux; Arthur, par une de ces pudeurs que fait éclore dans les cœurs honnêtes la conviction d'avoir irréparablement offensé un homme que l'on respecte.

— Curé, dit le docteur d'un air mécontent, la justice humaine n'est guère humaine. Vous devriez faire un sermon sur ce texte-là. Tandis que vous cachez charitablement votre soutane pour ne pas effrayer ce pauvre homme, le procureur du roi nous sert un plat de son métier. Pourvu qu'il complète son procès-verbal, peu lui importe le reste. Il va faire entrer l'assassin dans cette chambre. Je lui ai dit que je ne répondais de rien, et il persiste. Comme il voudra : je m'en lave les mains.

— Il faut emmener madame Gorsaz, dit Ar-

thur, à qui Lucie en ce moment inspira autant de pitié que d'amour.

— C'est ce que je voulais dire, reprit le médecin. Il n'y a que vous, curé, qui puissiez y réussir. Emmenez-la donc, et ne la laissez pas revenir. Si l'on a besoin de vous, je vous enverrai chercher ; mais qu'elle ne rentre plus ici. Elle a une organisation nerveuse, irritable à l'excès, et je crains que le sang ne lui monte au cerveau. Il y a des folles qui ont moins de dispositions à la démence, qu'elle n'en montre parfois lorsqu'elle est vivement émue. Consignez-la dans sa chambre ; j'y monterai lorsque je pourrai m'absenter d'ici. Peut-être faudra-t-il la saigner.

— Son état vous paraît-il réellement inquiétant ? demanda d'Aubian alarmé de cette déclaration.

— Mon cher monsieur, lui dit à l'oreille le docteur, l'état d'une jeune femme prodigieusement nerveuse et mariée à un vieillard est toujours inquiétant.

Usant de la double autorité de son âge et de son caractère, le curé parvint à conduire Lucie hors de la chambre. Au moment où ils en sor-

taient tous deux, le procureur du roi y rentrait suivi de Bonnemain que tenait de chaque côté un des paysans, ses gardiens volontaires. A l'aspect de l'assassin de son mari, madame Gorsaz détourna la tête et chancela sur le bras du prêtre qui pressa sa marche en se disant tout bas :

— Dans ce malheur si grand, je vous rends grâce, ô mon Dieu ; ce n'est pas un enfant de la paroisse.

Le prévenu et son escorte s'arrêtèrent à l'entrée de la chambre, tandis que le magistrat s'avançait seul vers le blessé pour le préparer à cette entrevue.

— Voici l'instant de la crise, dit le médecin à d'Aubian ; aidez-moi, car ces domestiques sont si gauches qu'il n'y a aucun secours à en attendre. Passez le bras sous l'oreiller, et soutenez M. Gorsaz ; dans sa position actuelle, il ne peut pas voir l'homme qu'on amène, et il faut tâcher d'abréger la cérémonie.

Après s'être assuré que le blessé, quoique muet encore, comprenait la scène qui allait avoir à lieu, et paraissait en état de la supporter, le procureur du roi fit signe à Bonnemain

d'approcher. Le forçat jeta autour de lui un regard farouche, et sembla calculer les chances d'une fuite dont il reconnut l'impossibilité; se résignant alors, il s'avança lentement et resta immobile à deux pas de sa victime, la tête baissée, la face livide, et agité d'un tremblement universel que remarquèrent tous les assistants.

— Ce vieux gredin a-t-il la vie dure! pensa-t-il en voyant ouverts et fixés sur lui les yeux de M. Gorsaz qu'il croyait avoir clos pour l'éternité.

La crise redoutée par le médecin se manifesta instantanément. A la vue du meurtrier, le vieillard, malgré son énergie, éprouva une terreur dont l'altération subite de ses traits attesta la violence. Très-pâle déjà, il blêmit encore; ses paupières se fermèrent, et sa tête roula sur l'oreiller, comme si l'aspect du forçat eût achevé l'œuvre de son poignard. Tandis que le docteur se hâtait de préparer un cordial, Arthur, qui d'un bras soutenait le blessé, se pencha pour lui faire respirer un flacon de sels. En ce moment M. Gorsaz rouvrait les yeux; il aperçut alors près de son visage la figure de

l'homme pour qui Lucie l'avait trahi. Il le regarda quelque temps d'un air de stupeur, comme on contemplerait une de ces apparitions auxquelles la raison ne nous permet pas de croire; mais tout à coup sur ses traits, que la mort déjà semblait tordre dans sa main glaciale, une flamme se ralluma : la haine, l'indignation, la fureur, la vengeance, toutes les sanglantes passions, qui depuis la veille lui dévoraient le cœur, jaillirent de ses yeux en un seul regard. Sans aide, et par un mouvement d'une incroyable véhémence, le vieillard se souleva, puis il étendit la main vers Arthur que ce geste frappa d'une sorte d'épouvante superstitieuse, et fit pour parler des efforts convulsifs qui brisèrent à la fin les liens dont sa langue s'était trouvée jusqu'alors enchaînée.

— L'assassin! l'assassin! s'écria-t-il d'une voix qui semblait sortir d'un sépulcre.

La foudre en tombant dans la chambre y eût à peine produit une impression comparable à celle que causa cette exclamation terrible et vengeresse. D'Aubian resta muet et atterré, comme s'il eût été coupable; un sourire hébété passa sur les lèvres du forçat. Le procureur du

roi et le médecin échangèrent un regard expressif; ce dernier, se rapprochant du blessé, lui prit le bras et lui tâta le pouls :

— *Ægri somnia*, dit-il en s'adressant au magistrat.

M. Gorsaz repoussa le docteur avec colère.

— Non, ce n'est pas le rêve d'un malade, dit-il d'une voix rauque mais distincte; le sang que j'ai perdu ne m'a pas ôté l'intelligence. J'ai toute ma raison; je vous vois tous... Vous êtes M. Mallet... Vous, vous êtes M. Carigniez, le procureur du roi de La Réole; le curé vient de sortir de la chambre, avec ma femme... Voilà des ouvriers qui travaillent chez moi, et cet homme..., continua-t-il en désignant Arthur d'un geste furieux, cet homme est celui qui vient de m'assassiner.

— Votre vue encore faible vous abuse sans doute, dit le magistrat qui, ainsi que M. Mallet, persistait à croire que le blessé ne jouissait pas de la plénitude de son intelligence; regardez de ce côté, ne reconnaissez-vous pas pour votre meurtrier l'homme qui est ici, à ma droite?

— Pas de bêtises, mon magistrat, s'écria

Bonnemain ; vous voyez bien qu'il a reconnu l'autre, j'en prends tout le monde à témoin.

Le vieillard surmonta l'horreur que lui faisait éprouver la vue du forçat, et le regarda un instant avec un calme affecté.

— Cet homme, dit-il, s'appelle Bonnemain ; il est employé par mon jardinier. Ce n'est pas lui qui a voulu m'assassiner... c'est celui-là, vous dis-je, c'est Arthur d'Aubian... Faites votre devoir, monsieur le procureur du roi ; je n'ai peut-être que quelques instants à vivre, qu'on écrive ma déclaration. Si je meurs, je vous adjure tous de répéter devant le jury mes dernières paroles... Ecrivez... non, donnez-moi une plume, j'aurai la force d'écrire moi-même.

— Parlez-moi de ça, se dit Bonnemain en respirant plus facilement qu'il n'avait fait jusqu'alors ; si toutes les pratiques étaient aussi rondes en affaires, il y aurait de l'agrément à travailler. Il paraîtrait que le vieux sournois n'a pas encore digéré l'échelle de corde du grand brun ; ça me va.

D'Aubian n'avait pas prononcé un seul mot ; victime d'une vengeance dont il ne pouvait dé-

tourner le glaive, sans déshonorer publiquement une femme aimée, il s'enveloppa d'un silence de résignation et de dédain.

— Monsieur, lui dit le procureur du roi avec un embarras auquel sont rarement exposés les hommes de justice, quelque étrange que nous paraisse à tous la déclaration de M. Gorsaz, il m'est impossible de ne pas la mentionner textuellement dans mon procès-verbal.

— Faites votre devoir, monsieur, répondit Arthur d'un air grave.

Sur l'invitation de M. Carigniez, le vieillard raconta les détails de l'assassinat dont il venait d'être la victime; il fut véridique sur tous les points, hormis un seul. En dépit de toutes les objections qui lui furent adressées par celui qui l'interrogeait, il substitua invariablement au nom du meurtrier véritable celui de l'amant de Lucie. Au moment où il prenait la plume pour signer cette déclaration qui pouvait envoyer à l'échafaud un homme innocent, le curé rentra dans la chambre. A la vue du ministre d'une religion qui ordonne le pardon des injures, M. Gorsaz éprouva un instant d'hésitation, promptement étouffé par la haine; d'une main

encore ferme, il signa le procès-verbal, et retomba aussitôt sur l'oreiller, épuisé des efforts inouïs qu'il venait de faire pour assurer sa vengeance en la confiant à un acte authentique.

— Est-ce fini ? demanda le docteur au magistrat ; le voilà à demi mort ; il me semble que ça doit vous suffire. N'avez-vous pas appris tout ce que vous vouliez savoir ?

— J'ai appris plus que je ne désirais, répondit M. Carigniez d'un air soucieux ; que pensez-vous de l'état de M. Gorsaz ? croyez-vous encore que les hallucinations de la fièvre soient pour quelque chose dans cette étrange déclaration?

— Ma vie en dépendît-elle, répliqua le médecin, je ne puis pas mentir à ma conscience. M. Gorsaz n'a pas de fièvre en ce moment, et il sait fort bien ce qu'il dit. Dit-il la vérité? voilà ce que j'ignore.

— Et vous, monsieur, ne m'aiderez-vous pas de vos lumières? dit le procureur du roi au curé, qui en prenant connaissance de la déclaration du vieillard était resté plongé dans une muette consternation.

— Un chrétien véritable eût pardonné, ré-

pondit le vieux prêtre à qui Lucie avait fait des aveux suivis de nouvelles fautes.

— Pardonné quoi ? demanda le magistrat.

Le curé comprit que prononcer un mot de plus serait trahir le secret de la confession.

— Dieu lit dans les cœurs, reprit-il d'une voix émue ; lui seul peut faire descendre la lumière parmi les hommes qui ont mission de rendre la justice. C'est à lui de proclamer l'innocence et d'amender le criminel en lui envoyant le repentir.

— Je voudrais connaître votre opinion, dit le procureur du roi en insistant ; croyez-vous M. d'Aubian coupable du meurtre dont il se trouve accusé?

— Je le crois innocent, monsieur, répondit le prêtre avec chaleur.

— Comment alors expliquez-vous la conduite de M. Gorsaz?

Le prêtre baissa les yeux et garda le silence. M. Carigniez, qui s'était assis devant un bureau pour relire le procès-verbal, pencha la tête sur ses mains et conserva quelque temps cette attitude méditative.

— C'est la tentative de vol qui m'embarrasse,

dit-il enfin en se parlant à lui-même; il se commet des meurtres dans toutes les classes; mais ce vol! voilà qui est inexplicable : un homme riche peut devenir assassin par jalousie, par vengeance, mais non par cupidité. La passion enfante le meurtre, le besoin enfante le vol; ici la passion existe peut-être, mais où est le besoin? — M. d'Aubian a de la fortune, n'est-il pas vrai? dit-il à demi-voix en s'adressant au médecin.

— Oui, si le jeu lui en a laissé, répondit celui-ci du même ton.

— Ah! c'est un joueur? dit le magistrat.

— Un joueur un peu ruiné, je crois, reprit M. Mallet; on l'a vu perdre à Bordeaux douze mille francs dans une seule soirée.

— Ceci change la question, dit le procureur du roi sur qui les paroles du docteur semblèrent produire une vive impression; — je me disais tout à l'heure qu'on ne pouvait pas supposer un effet sans cause; mais le jeu est une cause. Vous connaissez l'axiome :

On commence par être dupe,
On finit par être fripon.

On finit quelquefois par quelque chose de pire. N'a-t-on pas vu le comte de Horn assassiner un vieil usurier pour lui voler son argent.

— Vous donnez à des paroles irréfléchies une interprétation qui est fort loin de ma pensée, s'écria le médecin avec un accent de reproche.

— Interpréter est notre état à tous deux, répondit froidement M. Carigniez. Vous allez des symptômes au mal ; je vais, moi, de l'indice au crime, des soupçons à la preuve.

Le procureur du roi se leva, et s'approchant d'Arthur, qui, pendant cette scène, avait gardé son attitude ferme et silencieuse :

— Monsieur, lui dit-il avec une grave politesse, avez-vous quelques observations à faire sur ce que vous venez d'entendre ?

— Aucune, monsieur, répondit le jeune homme d'une voix où perçait une émotion vainement contenue ; il ne m'appartient pas de discuter l'accusation dont je me trouve l'objet, ni de chercher à dissiper l'erreur de M. Gorsaz. Dans ma déclaration, j'ai dit la vérité ; il est donc inutile que j'y ajoute rien. Il me sem-

blerait au-dessous de moi de protester de mon innocence, dont personne ici ne doute.

Il jeta un regard expressif sur le lit du vieillard, qui ne répondit à cet appel de l'accusé que par un sourire où éclatait le triomphe d'une haine inextinguible et d'une implacable vengeance.

— Il sait tout, se dit Arthur, et c'est ma mort qu'il lui faut. Il sera satisfait, si, pour me sauver, je dois perdre Lucie.

En ce moment deux gendarmes, qui venaient d'arriver de La Réole, passèrent devant la fenêtre, à travers laquelle ils lancèrent un coup d'œil curieux. A leur vue Bonnemain éprouva la terreur instinctive qu'inspirent toujours aux malfaiteurs les agents de l'autorité, d'Aubian fronça le sourcil, et ses lèvres se contractèrent légèrement.

— Ces hommes sont-ils là pour s'assurer de ma personne? demanda-t-il au procureur du roi avec une ironie forcée.

— Je puis vous offrir une place dans ma voiture, répondit le magistrat, à qui la fière contenance du jeune accusé fit éprouver en ce moment une sorte de respect involontaire.

— Nous accompagneront-ils ? reprit Arthur, plus occupé de l'ignominie que du danger de sa position.

— Non, si vous me jurez de ne pas essayer de fuir.

Arthur sourit d'un air méprisant.

— Il n'y a, dit-il, que deux espèces d'hommes qui fuient, le lâche et le coupable. Je ne suis ni l'un ni l'autre. Vous pouvez donc vous fier à ma parole d'honneur. Et maintenant, permettez-moi de vous demander encore une grâce.

— Parlez, monsieur, dit le magistrat.

— Partons sur-le-champ, repartit d'Aubian, pressé de sortir de ce lieu, car il craignait qu'en y rentrant inopinément, Lucie ne devînt témoin d'une scène si menaçante pour tous deux.

— Je suis à vos ordres, répondit le procureur du roi, qui venait de clore son procès-verbal, et dont la présence dans la maison de M. Gorsaz était désormais inutile.

Sur un signe du magistrat, tout le monde sortit de la chambre. Les deux gendarmes attendaient à la porte. Physionomistes par état, ils se placèrent avec beaucoup d'ensemble de

chaque côté de Bonnemain, sur la figure duquel ils avaient simultanément flairé le crime.

— Mon magistrat, s'écria le forçat libéré, dites donc à ces messieurs qu'ils se trompent. Puisqu'il est clair comme deux et deux font quatre que je suis innocent de la chose, j'espère que vous allez me faire mettre en liberté. J'ai de l'ouvrage au jardin; je ne suis pas un fainéant pour perdre comme ça ma journée.

— La voix publique vous accuse, répondit M. Carigniez, et je suis forcé de vous mettre en détention provisoire. S'il n'y a pas de preuves contre vous, dans quelques jours vous serez élargi.

— En voilà une de justice, dit l'homme du bagne lorsqu'il vit d'Aubian monter en voiture à côté du procureur du roi; l'assassin reconnu roule carrosse, et l'innocent va à pied entre deux gendarmes. C'est comme ça que les riches se soutiennent toujours pour vexer le peuple. Vous autres, si vous aviez du sang dans les veines, est-ce que vous laisseriez traîner en prison un de vos frères?

— Tu n'as ici ni frères ni cousins, entends-

tu, escamoteur de montres? lui cria Piquet d'un air narquois.

— Vive la république! à bas les jésuites! hurla Bonnemain, qui, dans son désir d'émouvoir en sa faveur le populaire, lui jeta coup sur coup les deux plus énormes provocations qu'il pût imaginer.

Parmi les assistants personne ne bougea; quelques huées se firent même entendre, et le forçat, contraint de se mettre en marche escorté de ses nouveaux gardiens, put se convaincre que son sort excitait fort peu de sympathie parmi ses anciens compagnons.

— C'eût été trop joli d'être relâché tout de suite, se dit-il avec une résignation forcée; pourvu que le vieux qui a été si bon enfant jusqu'à présent n'aille pas changer d'avis.

Le départ des deux prévenus avait excité parmi les paysans rassemblés devant la maison une agitation dont le bruit parvint à la chambre de Lucie. Presque effrayée des cris qu'elle entendait, la jeune femme s'approcha de la fenêtre et aperçut Arthur qui en ce moment même montait dans la voiture du procureur du roi.

— Où va donc M. d'Aubian ? demanda-t-elle involontairement au médecin qui depuis quelque temps était venu la rejoindre.

— En prison, probablement, répondit M. Mallet en la regardant fixement.

— En prison ! répéta Lucie.

— Ignorez-vous donc que c'est lui qui a voulu assassiner M. Gorsaz ? Votre mari l'a formellement reconnu.

La pauvre femme, au lieu de répondre, regarda tout autour d'elle d'un air hébété ; tout à coup elle ferma les yeux en pâlissant, et tomba entre les bras du docteur qui semblait s'attendre à cette crise, car, sans s'émouvoir, il la porta sur un canapé et lui donna les secours dont elle avait besoin.

— Curé, dit-il au vieux prêtre qui en cet instant entra dans la chambre, cette femme a maintenant deux confesseurs.

V.

Pendant plus de six semaines le docteur Mallet eut deux malades à soigner, au lieu d'un, dans la maison de M. Gorsaz. Au bout de quelques jours l'état de Lucie avait paru plus inquiétant que celui du vieillard à qui une passion non assouvie prêtait une énergie victorieuse à la fois de l'affaiblissement de son âge et de la gravité de ses blessures. Tandis que le

mari outragé se cramponnait violemment à la vie qu'il ne voulait pas quitter, vengé à demi, la jeune femme, atteinte d'un morne désespoir, semblait aller d'elle-même au-devant d'une mort précoce et désirée. En la voyant chaque jour, plus faible et plus exaltée, devenir la proie d'une fièvre qui, après avoir épuisé le corps, menaçait d'envahir le cerveau et d'y éteindre peut-être l'intelligence, le médecin regretta plus d'une fois la rude épreuve à laquelle il avait eu recours dans le but de rendre ses soins plus efficaces en découvrant où il fallait les appliquer. Peu à peu, cependant, ses efforts persévérants triomphèrent d'un mal dont l'âge de Lucie rendait les racines moins tenaces. La fièvre s'éteignit avant d'avoir porté ses ravages dans le sanctuaire de l'âme, comme un incendie, repu d'édifices, expire au seuil d'un temple. La jeune femme reprit par degrés ses forces et conserva sa raison, triste succès de l'art! avec la raison elle eût perdu peut-être le sentiment de son malheur.

M. et madame Gorsaz ne s'étaient pas vus depuis le jour de l'assassinat. Séparés l'un de l'autre, réunis seulement par une pensée com-

mune, également cruelle pour tous deux, ils avaient épuisé, pendant les longues heures de leurs veilles douloureuses, tout ce que contient de lie empoisonnée le calice des unions mal assorties. M. Gorsaz, le premier, fut en état d'enfreindre la rigoureuse consigne établie par le médecin. Un soir, profitant de l'absence momentanée du domestique chargé de le garder, il sortit de son appartement et monta péniblement à celui de Lucie. D'un geste impérieux il renvoya la femme de chambre effrayée de cette apparition inattendue, et resta quelque temps immobile sur le seuil de la porte. Lucie était assise ou plutôt couchée sur une chaise longue, près de la cheminée. A la vue de son mari, elle ne fit pas un mouvement, ne prononça pas une parole, et demeura les yeux fixés sur lui avec une expression d'horreur mais non d'effroi. Les deux époux se regardèrent quelque temps sans rompre le silence; ils étudièrent avec une sombre avidité les ravages exercés sur chacun d'eux, depuis leur séparation, par la maladie et le chagrin. Le vieillard trouva flétrie et décolorée la jeune femme qu'il avait laissée pleine de sève et de fraîcheur. Lucie aperçut bien des

rides nouvelles au front de son mari; mais bientôt elle ne vit plus de lui que ses yeux où étincelait une passion implacable.

— Il faut bien que je vienne vous voir, puisque vous ne descendez pas, dit M. Gorsaz en s'asseyant à l'autre angle de la cheminée.

— On a dû vous dire que j'étais malade moi-même, répondit Lucie d'une voix faible.

— Sans cela vous ne m'auriez pas quitté; oh! je n'en doute pas, dit le vieillard avec un sourire amer; oui, je vois que vous avez été malade. Vous êtes si changée, qu'en entrant j'avais peine à vous reconnaître. Vous avez beaucoup souffert, à ce qu'il paraît?

— Beaucoup, dit la jeune femme en étouffant un soupir.

— Souffrir, à votre âge! cela vous paraît bien injuste, n'est-il pas vrai? reprit M. Gorsaz avec une compassion ironique; bon pour moi qui ai trop long-temps vécu et qui ne vaux plus rien que pour la tombe. Mais vous, une enfant! une fleur! souffrir! Oui, je comprends qu'un destin si étrange vous surprenne et vous fasse murmurer. C'était à moi de prendre toutes les douleurs; à vous de garder toutes les

joies. Que sont quelques gouttes d'un sang désormais inutile, au prix des perles amères dont je vois les traces dans vos yeux? J'ai été bien égoïste sans doute. J'aurais dû pleurer vos larmes avec les miennes; de la sorte, l'éclat de votre beauté ne se serait pas obscurci, et que m'aurait fait, à moi, un chagrin de plus?

Le vieillard laissa tomber sa tête sur sa poitrine, et resta quelque temps avant de continuer.

— Vous ne me répondez pas, reprit-il en regardant fixement sa femme.

— Vous ne m'avez rien demandé, répondit Lucie d'un air morne.

— Vous avez raison. J'ai la tête si faible maintenant, qu'au bout d'une minute je ne me rappelle plus ce que j'ai dit, ou bien je crois avoir dit ce qui n'est que dans ma pensée. Qu'avais-je donc à vous demander? Ah! m'y voici, continua-t-il après avoir eu l'air de chercher dans sa mémoire; vous croyez-vous assez bien maintenant pour supporter un court voyage?

— Quel voyage? dit la jeune femme avec une secrète inquiétude.

— Le voyage de Bordeaux. Vous voyez que ce n'est qu'une promenade.

— Et qu'irions-nous faire à Bordeaux? reprit-elle d'une voix altérée.

— Ne faut-il pas que nous y soyons pour l'ouverture des assises? répondit M. Gorsaz avec un sang-froid affecté... J'ai reçu, il y a quelques jours, une double assignation, pour vous et pour moi. On juge cet homme, et il faut bien que nous allions déposer.

Lucie se leva et tomba aux genoux de son mari, dont elle saisit convulsivement les deux mains.

— Je suis coupable, lui dit-elle avec un accent auquel le désespoir donnait une inexprimable puissance; j'ai violé mes serments, j'ai oublié mes devoirs, je vous ai trompé et trahi; je suis une misérable indigne de pardon. Je n'attends de vous ni grâce, ni pitié, ni miséricorde. Vous pouvez me fouler sous vos pieds, je ne pousserai pas une plainte; vous pouvez me tuer, je ne me défendrai pas; pour moi, je ne vous demande rien, je ne veux rien.

— Pour qui donc demander et que voulez-vous? répondit durement le vieillard.

— Ce que je veux, s'écria-t-elle avec un redoublement d'énergie, je veux que vous ne

fassiez pas porter la peine de ma faute à un autre bien moins coupable que moi. Je veux que vous rétractiez une déclaration plus cruelle qu'un assassinat, car le poignard n'arrache que la vie, et l'échafaud emporte avec elle l'honneur. S'il vous faut du sang, que ne m'accusez-vous? Il y a des femmes qui tuent leurs maris. Pourquoi n'aurais-je pas été une de ces femmes? Dénoncez-moi, j'avouerai tout; vous serez délivré d'une criminelle qui doit vous faire horreur, et un innocent ne mourra pas.

— Voilà qui est fort héroïque, dit M. Gorsaz avec une impassible raillerie; mais j'ai trop bonne opinion de lui pour croire qu'il veuille la vie au prix de la vôtre. Il est de son devoir d'homme adoré de se laisser condamner à mort sans mot dire, et je suis sûr qu'il le fera.

— Il le fera, répéta Lucie en regardant fièrement son mari; mais vous, si près de la mort vous-même, commettrez-vous un meurtre? Vous ne croyez donc pas en Dieu?

—Est-ce M. d'Aubian qui vous a appris à y croire? dit le vieillard.

— Oui, vous avez raison. Choisissez les mots

les plus cruels, percez-moi le cœur, et vengez-vous; mais que ce soit sur moi seule.

— Où serait la justice? Par quel privilége le plus coupable resterait-il impuni? Non, à vous les larmes, à lui la mort.

— La mort!

— Les galères, peut-être. Oh! il ne faut pas voir trop en noir.

— Mais il est innocent...

— Innocent! répéta M. Gorsaz en se levant, tandis que, par une brusque secousse, il arrachait sa femme à l'attitude suppliante qu'elle avait prise. A vous entendre, il n'y a de criminel que le meurtrier qui vous plonge le poignard dans la poitrine. Croyez-vous donc que l'âme n'ait pas du sang aussi bien que le corps? C'est le prix de ce sang de mon âme qu'il me faut, car il a été versé jusqu'à la dernière goutte. Vous ne comprenez donc pas, Lucie, que je vous aimais! que sur cette terre vous étiez mon dernier, mon unique bonheur? Et vous voulez que je pardonne! Jamais!

Il repoussa par un geste inexorable la jeune

femme, qui resta debout à quelques pas de lui d'un air pensif et sombre.

En ce moment le docteur Mallet entra dans la chambre.

— C'est bon signe quand le malade commence à désobéir au médecin, dit-il avec une bonne humeur affectée. Cependant, monsieur Gorsaz, permettez-moi de vous dire qu'il y a de l'imprudence à sortir de votre chambre.

—Il faut bien cependant que je m'y habitue, répondit le vieillard. J'ai un voyage à faire dans une quinzaine de jours, pour une raison qui n'admet point d'excuses.

— Ah! oui, dit le médecin en regardant Lucie à la dérobée; le procès de Bordeaux. Nous ferons le voyage ensemble, car j'ai reçu aussi une assignation, quoique je n'aie pas grand'chose à dire... Madame Gorsaz viendra-t-elle avec nous?

— Dans l'état où elle se trouve, répondit M. Gorsaz d'une voix composée, je crains que cela ne soit imprudent, et peut-être dangereux. Vous qui êtes notre médecin, vous ne me refuserez pas sans doute une attestation que

je puisse produire devant le président des assises.

— Nous verrons ça, dit M. Mallet avec un sourire équivoque. Grâce à Dieu, madame Gorsaz est en pleine convalescence, et une petite excursion, loin d'offrir du danger, lui serait peut-être avantageuse. Mais nous déciderons cela quand le moment sera venu. En attendant, mon cher malade, s'il vous plaisait de redescendre à votre appartement, voici mon bras. Madame a été levée trop long-temps aujourd'hui ; elle est fatiguée, et il faut la laisser reposer.

Sans faire d'observations, M. Gorsaz s'appuya sur le bras du médecin, et prit congé de sa femme avec une affection hypocrite. Les deux hommes sortirent de la chambre, où, au bout d'une demi-heure, M. Mallet rentra seul.

— Docteur, je veux aller à Bordeaux, lui dit d'un ton bref Lucie, qui semblait s'attendre à ce retour.

— Je m'en doutais, mais je voulais en être sûr, répondit le médecin en souriant tristement.

— Vous ne donnerez pas cette attestation qu'on vous demande, reprit-elle d'un air à la fois impérieux et suppliant.

— Je ne pourrais pas la donner sans mentir à ma conscience. Vous êtes réellement assez bien pour supporter la fatigue d'un si court voyage; aussi n'est-ce pas le voyage que je redoute : c'est le séjour.

Lucie s'approcha brusquement du docteur, et d'une main lui ferma la bouche.

— Au nom du ciel! pas un mot de plus, lui dit-elle. Quoi que vous ayez pu voir, entendre ou deviner, car dans mes accès de fièvre j'ai parlé sans doute; quoi que vous sachiez maintenant, ne me dites rien. Ayez pitié d'une malheureuse femme; servez-moi sans me forcer à rougir. Puis-je compter sur vous?

— Comme sur un père, répondit M. Mallet avec attendrissement. Et il pressa sur ses lèvres la main que Lucie y avait appuyée.

VI.

L'attentat commis sur la personne de M. Gorsaz avait produit dans tout le département de la Gironde une impression à laquelle n'offraient rien de comparable les plus lugubres catastrophes survenues depuis plusieurs années. L'âge et la fortune de la victime, la considération dont elle jouissait dans le pays; l'étrange contraste des deux accusés, l'un,

homme du monde, allié aux meilleures familles de la Guyenne et connu déjà par les folies d'une jeunesse dissipée; l'autre, galérien à peine sorti du bagne, ainsi que cela fut constaté dès le premier interrogatoire; enfin, la maladie de madame Gorsaz généralement attribuée à un attachement conjugal d'autant plus méritoire que l'objet en était plus vieux; toutes ces circonstances, sur lesquelles planait encore une incertitude mystérieuse, avaient excité au plus haut degré la curiosité publique. Chacun était impatient de connaître le mot de cette énigme sanglante. Les accusés surtout étaient devenus le sujet journalier d'une foule de conjectures, d'explications, de discussions, de paris même, soutenus avec une égale opiniâtreté de part et d'autre. Les uns refusaient de croire à la culpabilité d'Arthur. De ce parti étaient presque toutes les femmes qui, à la rigueur, eussent compris qu'un homme digne de leur intérêt pût commettre un crime poétique, mais qui ne pouvaient admettre la vraisemblance d'un forfait trivial.

— Cela est odieux, disaient à Bordeaux les femmes à la mode; M. d'Aubian avec qui nous

avons dansé l'hiver dernier, assassiner un vieillard ! Un jeune homme de bonnes manières, plein d'usage et d'esprit, et qui a une figure véritablement espagnole ! Lui ! avoir essayé de tuer un homme pour lui voler sa bourse ! Fi donc !

Si l'on avait accusé Arthur d'avoir poignardé M. Gorsaz, dans quelque intention héroïque, par exemple pour lui enlever sa femme, la chose, quoique épouvantable, eût paru possible ; les âmes romanesques même n'auraient pas refusé quelque pitié à un crime ainsi ennobli par la passion. Mais plonger un couteau dans le cœur d'un homme pour pouvoir ensuite fouiller dans ses poches, c'était le fait d'un forçat et non d'un cavalier. Ainsi argumentait le bon sens féminin qui, selon son usage, raisonnait assez juste.

D'autre part, Bonnemain ne manquait pas de défenseurs officieux. Il avait pour lui d'abord le petit peuple, naturellement hostile à l'aristocratie, et qui, entre deux accusés de condition différente, penche volontiers pour le moins haut placé. Venaient ensuite les amis de l'humanité, les philanthropes de profession,

les émancipateurs de nègres et tous les individus occupés de l'avenir des nations et du progrès social, race abondante en âmes sensibles pour qui un homme, parfaitement dédaigné tant qu'il n'est qu'innocent, devient, pour peu qu'il sorte du bagne, un être prodigieusement précieux et recommandable. Ces gens-ci ne se gênaient pas pour traiter de prévention frivole et même barbare l'opinion qui cherchait à justifier d'Aubian, en rappelant les antécédents déplorables de son coaccusé; ils attendaient plus impatiemment que les autres l'issue du procès, espérant bien de trouver dans l'acquittement de Bonnemain un nouveau texte pour leurs sermons contre les préjugés qui osent mettre en état de suspicion légitime les infortunés dont le bagne vient de compléter l'éducation morale.

Entre ces deux opinions, un troisième sentiment s'était formé; c'était celui des hommes impartiaux qui, pour mettre tout le monde d'accord, supposaient les deux prévenus également coupables et anticipaient sur la déclaration du jury, en proclamant la complicité incontestable. Ce tiers-parti, qui ne l'était pas pour

rien, achevait d'embrouiller la difficulté au lieu de la résoudre.

Tandis que le crime commis et le jugement attendu occupaient ainsi toutes les conversations à vingt lieues à la ronde, sur les deux rives de la Garonne, l'instruction se poursuivait avec l'activité qu'exigeaient la gravité de l'affaire et l'approche des assises. Les détails de cette enquête semblèrent destinés à faire triompher devant les juges l'opinion qui acquittait le forçat aux dépens de l'amant. Dans leurs interrogatoires réitérés, les prévenus persévérèrent mutuellement dans le système de dénégation absolue derrière lequel ils s'étaient retranchés d'abord ; mais autant les faits nouveaux révélés dans le cours de la procédure parurent favorables à Bonnemain, autant ils devinrent accablants pour Arthur. Excepté ce dernier qui ne voulait rien dire, personne, au moment de l'attentat, n'avait aperçu le galérien. Arrêté au point du jour sur le chemin de Bordeaux, il lui avait été facile d'expliquer cette pérégrination matinale. Soupçonnant, avait-il dit, que ses compagnons venaient de découvrir sa condition véritable, il avait craint d'être dénoncé par eux

à la justice et poursuivi pour avoir rompu son ban. Plutôt que de se laisser arrêter, il avait résolu de quitter le pays et il s'était mis en route au milieu de la nuit, afin qu'on ne s'aperçût pas de son départ. Les pièces d'or trouvées sur lui provenaient de ses économies, et la somme n'était pas assez considérable pour que cette assertion parût invraisemblable. D'ailleurs on n'avait découvert aucune tache de sang sur ses habits, soit que dans l'intervalle du crime à l'arrestation il se fût débarrassé des vêtements qui l'eussent pu compromettre, soit que dans l'action même il eût conservé assez de sang-froid pour se préserver de toute trace délatrice. Enfin ses mains, scrupuleusement visitées, avaient été trouvées nettes sans qu'il parût qu'elles eussent été récemment lavées; l'habile forçat avait voulu ne laisser aucun prétexte aux soupçons qu'aurait infailliblement excités une propreté peu habituelle parmi les ouvriers campagnards, gens fort sobres d'ablutions. Par un raffinement ingénieux qui devait le dispenser de toute purification imprudente, pour tuer, il avait mis des gants. Quant au couteau qui avait servi au meurtre, aucun témoin ne l'avait

jamais vu entre les mains du galérien qui, sans la circonstance d'une première condamnation, eût été probablement mis dès lors en liberté, faute de preuves.

Tandis que l'innocence de Bonnemain paraissait plus évidente à chaque déposition nouvelle, Arthur voyait s'amonceler autour de lui des charges de plus en plus graves qui, au besoin, auraient suffi pour faire croire à sa culpabilité, lors même que la terrible déclaration de M. Gorsaz n'eût pas existé. On ne put établir que le couteau lui appartînt; mais, cette preuve écartée, restaient d'autres indices non moins accusateurs. La corde à nœuds fut reconnue par un cordier de la Réole qui déclara l'avoir vendue à M. d'Aubian quelques mois auparavant. Il résultait de ce fait que l'entrée d'Arthur dans le parc avait été préméditée et non accidentelle, et que les instruments matériels de l'escalade se trouvaient incontestablement à sa charge. Il fut prouvé ensuite que, dans le courant de l'été, M. Gorsaz avait reçu à Bordeaux un remboursement d'une vingtaine de mille francs, qu'il avait aussitôt convertis en or, et que d'Aubian, compagnon de voyage du

vieillard, avait eu connaissance de ces deux faits. En interrogeant la vie antérieure de l'accusé, il fut facile de constater que, depuis plusieurs années, il avait perdu au jeu des sommes considérables et contracté des dettes pour l'acquittement desquelles son patrimoine semblait insuffisant. Lors de la visite domiciliaire opérée dans sa maison, on y avait trouvé fort peu d'argent. De toutes ces circonstances habilement groupées et mutuellement éclaircies par leur rapprochement, les gens exercés aux subtiles déductions de la logique judiciaire n'avaient pas de peine à tirer une conclusion péremptoire. A leurs yeux, Arthur d'Aubian, ruiné au jeu et ne trouvant plus d'argent à emprunter, s'était déterminé à commettre un vol, que le hasard avait métamorphosé en meurtre. C'étaient les plus indulgents qui admettaient cette dernière supposition; quant aux Dracons du parquet, la préméditation leur paraissait démontrée pour l'assassinat comme pour le délit inférieur.

Tels étaient la situation de l'affaire et l'état de l'opinion publique, lorsque les assises furent enfin ouvertes au chef-lieu du département. Quelques jours auparavant, les accusés avaient

été transférés de la maison d'arrêt de la Réole à la prison centrale de Bordeaux. Les témoins, parmi lesquels se trouvaient au premier rang M. Gorsaz et sa femme, arrivèrent bientôt après dans cette ville. A l'approche de la dernière scène d'un drame, dont tous les esprits étaient occupés depuis deux mois, la curiosité générale s'accrut jusqu'à l'anxiété. Les révélations de l'enquête avaient éclairci les rangs des défenseurs d'Arthur ; les femmes seules lui restaient généralement fidèles ; plus les présomptions semblaient l'accuser, plus elles montraient de constance à le défendre.

— Que signifient toutes ces chicanes? disaient les plus zélées ; on l'a vu perdre de l'argent à l'écarté et à la bouillotte ; cela prouve seulement qu'il n'est pas heureux au jeu. Il a des dettes ; comment faire autrement, lorsqu'on va dans le monde et qu'on n'a pas de fortune ? Enfin, il paraît qu'il se servait quelquefois d'une échelle de corde ; voyez le grand crime ! Pauvre jeune homme !

L'échelle de corde surtout avait considérablement contribué à entretenir dans le cœur des protectrices d'Arthur l'intérêt qu'il y avait d'a-

bord excité. Au sein même de la cour royale un parti se prononça en sa faveur.

— Si vous concluez contre lui, je ne vous le pardonnerai jamais, dit à son mari la femme de l'avocat-général chargé de soutenir l'accusation.

— Je conclurai certainement contre lui, répondit le magistrat; car je suis convaincu qu'il est coupable, tout autant que si j'avais vu commettre le crime.

— Et moi, quand même je l'aurais vu, je ne pourrais pas le croire.

— Il est fort heureux pour l'ordre social que les femmes ne puissent être du jury, reprit l'avocat-général en haussant les épaules; avec elles, il serait impossible de faire punir un coupable, pour peu qu'il eût vingt-cinq ans, des cheveux bouclés et un habit bien fait.

Conformément à cette loi de la gradation qui semble si naturelle, qu'on l'observe même dans les choses les plus graves, l'affaire Gorsaz avait été réservée pour la clôture de la session. Les vols qualifiés, les attentats aux mœurs, les faux, les meurtres sans préméditation, et autres vulgaires délits passibles des galères tout au plus,

furent expédiés au préalable, sans que personne, à l'exception des membres de la cour et des habitués des assises, daignât s'en occuper ; mais quand vint le jour où devaient être jugés les prévenus dont le nom était dans toutes les bouches, la salle du jury se trouva trop étroite pour la foule qui se pressa aux portes dès le matin. Les siéges numérotés envahirent presque totalement l'espace réservé au public des audiences ordinaires. Un grand nombre de jeunes gens qui avaient vécu familièrement avec Arthur se montrèrent fort curieux de voir sa contenance sur la sellette. Ces amis excellents, introduits dans l'enceinte privilégiée, les uns par faveur, les autres sous la robe d'avocat stagiaire, se nichèrent bruyamment sur les bancs du barreau, derrière le tribunal, partout enfin où ils purent trouver place. Par une galante attention du président des assises, l'intérieur du prétoire avait été exclusivement réservé pour les femmes de la société, qui s'y entassèrent affairées et bourdonnantes comme des abeilles dans leur ruche. La veille, la plupart d'entre elles avaient jeté dramatiquement leurs bouquets aux pieds de mademoiselle Taglioni, qui donnait

alors des représentations à Bordeaux ; en ce moment, la figure à demi cachée par le voile de leur chapeau (à la cour d'assises, le voile est d'étiquette, comme le bouquet au théâtre) poche garnie de flacons de vinaigre, et le n choir à la main, tout prêt pour les larmes, e se préparaient peu silencieusement à des én tions plus pathétiques que les enchantements la sylphide.

L'entrée simultanée de la cour et des prév nus excita, dans ce brillant auditoire, un de ce mouvements qui rappellent les phénomènes d l'électricité. L'assemblée entière se leva d'u seul élan ; et subitement, il se trouva que le femmes étaient plus grandes que les hommes ; car, toutes, les plus timides même, venaient de monter sur leurs chaises. Le public des derniers rangs réclama par des cris énergiques, contre cet écran de chapeaux et de châles, qui, dans un moment si intéressant, lui dérobait un spectacle long-temps attendu. Il se passa quelque temps avant que les huissiers pussent rappeler l'ordre et obtenir le silence ; enfin l'assistance féminine consentit à se rasseoir, et le groupe empanaché s'affaissa sur lui-même, comme s'a-

platissent les vagues de la mer, dès qu'a cessé l'orage qui les avait émues.

Tous les yeux, cependant, restaient avidement fixés sur les accusés qui, pour rendre hommage au principe de l'égalité des hommes devant la loi, avaient dû se placer côte à côte, le gentilhomme près du forçat, sur le banc ignominieux destiné aux prévenus. Deux mois d'une captivité, dont le terme pouvait être l'échafaud, avaient imprimé sur les traits d'Arthur des traces visibles et profondes. L'élégant jeune homme qui, l'hiver précédent, avait obtenu, s les plus brillants salons de Bordeaux, des ès dus à sa bonne mine au moins autant son esprit, s'offrit aux compagnons de ses ıx jours, pâle, amaigri, défait, et portant sa physionomie le sceau d'une fatalité dont il paraissait comprendre l'horreur en s'y soumettant. Mais si son front sembla décoloré et son œil privé de la flamme que les femmes y avaient quelquefois remarquée, sa contenance du moins n'avait rien perdu de sa fermeté et de sa noblesse. Sans daigner jeter un regard sur l'homme auquel il se trouvait accouplé, ni sur cet auditoire aux yeux béants, qu'il entendait

frémir autour de lui, comme une meute autour de la curée, il échangea quelques paroles avec son défenseur, dont l'amitié et le dévouement lui étaient depuis long-temps acquis; puis il s'assit d'un air calme, et resta, dans une attitude grave et impassible, indifférent en apparence à ce qui allait se passer.

— Ma foi, le beau d'Aubian est à présent mal surnommé, dit à un de ses voisins un jeune homme ayant lui-même de hautes prétentions àl a beauté.

— Le pauvre garçon ne doit pas être à son aise, répondit le voisin qui avait été ami de d'Aubian au point de le tutoyer; coupable ou non, ça me ferait de la peine qu'on le condamnât. Mais aussi quelle idée d'assassiner ce vieux bonhomme! Il avait mille autres moyens de se procurer de l'argent.

— Quels moyens?

— Pas une des femmes qui sont ici n'aurait refusé de lui en prêter.

— Bah! les femmes donnent et ne prêtent pas, dit d'un ton sentencieux un troisième interlocuteur.

— Ça ne revient-il pas au même?

— Pour moi, dit le belâtre d'un air prude, infamie pour infamie, j'aimerais autant le vol.

— Madame de Chamesson est-elle ici? lui demanda l'ancien ami d'Arthur, qui, en jetant inopinément au joli garçon le nom de cette femme riche et surannée, lui ferma la bouche.

Pour paraître devant les jurés, Bonnemain, qui n'ignorait pas l'influence qu'exerce souvent sur eux la physionomie des prévenus, avait employé tous les artifices de toilette que comportaient son physique et sa condition. Vêtu de neuf, grâce aux dix louis de M. Gorsaz, rasé frais, le regard modeste et habituellement baissé, les mains posées sur les genoux, il se tenait sur la sellette d'une façon si bénigne et si révérentieuse, qu'à la vue de ce nouvel Ambroise de Laméla, plus d'un spectateur ne put s'empêcher de dire à son voisin.

— Est-il possible que ce soit là un forçat libéré! Sur sa mine, on lui donnerait le bon Dieu sans confession.

Le tirage au sort des membres du jury, la lecture de l'arrêt de renvoi et de l'acte d'accusation, l'interrogatoire des accusés et les dépo-

sitions de plusieurs témoins remplirent la première séance, et ne laissèrent pas languir un seul instant l'intérêt de l'auditoire; mais le drame n'apparut réellement dans toute l'énergie de son expression, mystérieusement tragique, qu'à l'audience du lendemain, lorsque de la chambre des témoins on vit sortir, pâle et débile, un vieillard dont la blanche chevelure, les traits imposants et la physionomie calme dans sa sévérité, excitèrent, parmi tous les rangs des spectateurs, un murmure de respect et de pitié : c'était M. Gorsaz.

VII.

Depuis deux mois, le ressentiment sanguinaire, dans lequel s'était concentrée la dernière énergie d'un homme près de la tombe, n'avait éprouvé aucun affaiblissement, mais il avait subi peu à peu les modifications qu'amènent toujours le temps et la réflexion. A l'emportement furieux, à la soif insatiable, à l'avide frénésie qui d'abord avaient regardé comme une lâche

impunité le moindre retard à la vengeance, avait succédé une détermination froide, patiente, implacable et d'autant plus terrible qu'au lieu de s'épancher elle se contenait. A force de bouillir dans le cœur, ce creuset de chair aussi ardent que l'airain sur la fournaise, les passions les plus désordonnées finissent par rejeter les scories qui auraient pu altérer leur trempe. Le dernier terme de ce raffinage est l'hypocrisie, miraculeuse puissance qui gagne en profondeur ce qu'elle dissimule en surface, et dont le jet, lorsqu'il éclate enfin, ressemble à l'explosion d'une mine.

M. Gorsaz avait donc compris la nécessité de régler sa vengeance pour la rendre efficace. Lorsqu'il entra dans la salle du jury, sa physionomie et son maintien étaient composés avec un art qui eût fait honneur à l'acteur le plus consommé; loin de trahir la haine dont son cœur était ulcéré, ses yeux, en s'arrêtant sur Arthur, n'exprimèrent qu'une compassion douloureuse dont l'auditoire fut vivement ému. A ce regard où il s'attendait à trouver de la fureur, mais non une menteuse pitié, d'Aubian devina qu'il était irrévocablement perdu, et il

répondit par un amer sourire au pardon magnanime dont semblait l'accabler le vieillard. Les yeux de M. Gorsaz glissèrent ensuite sur le forçat sans s'y arrêter; mais, malgré sa rapidité, ce mouvement fut si expressif que, pour cacher l'impression qu'il en ressentait, Bonnemain détourna la tête et la tint quelque temps baissée.

— En voilà un de brave homme, se dit-il; j'étais sûr qu'il ne voudrait pas me mettre dans la peine. Au fait, ça doit lui aller joliment d'envoyer le grand brun à la butte de monte-à-regret; si j'avais été marié, j'aurais été comme ça, moi: pas bon enfant du tout. Quand je pense que j'ai voulu faire du mal à ce respectable vieillard, je suis honteux; mais aussi quelle diable d'idée de me dire : « Si tu me débarrasses de cet homme, tu auras dix mille francs, » et de m'en montrer en même temps vingt mille, dans ce gueux de secrétaire qui n'a pas voulu s'ouvrir. Entre dix mille francs et vingt mille, le moyen d'hésiter !

Le silence le plus profond s'était établi, tandis que M. Gorsaz répondait aux questions d'usage que lui adressait le président des assises. Cette formalité remplie, le vieillard s'assit sur

un siége placé devant le banc de la cour, et se tourna du côté des jurés ; d'une voix grave, dont l'émotion semblait causée par le regret qu'éprouve un cœur généreux à se porter accusateur, il répéta littéralement la déclaration qu'il avait faite le jour de l'attentat. Ce récit disait en substance qu'endormi au moment où il avait reçu les premiers coups, M. Gorsaz, avant de perdre entièrement l'usage de ses sens, avait positivement reconnu le meurtrier, celui-ci ayant allumé une bougie, afin de s'éclairer pour forcer le secrétaire.

— Regardez les accusés, dit le président au témoin, êtes-vous bien sûr que celui que vous avez reconnu soit Arthur d'Aubian ?

Le vieillard se tourna du côté du prévenu et arrêta sur l'amant de Lucie un regard dont le triomple était voilé d'une pitié admirablement jouée.

— C'est bien lui, dit-il en poussant un soupir ; c'est en vain que je voudrais ne pas le reconnaître.

Une sensation générale et prolongée suivit cette déclaration. Arthur seul resta impassible en apparence et se contenta de sourire avec dédain.

— Monsieur le président, dit un des jurés quand le calme fut rétabli, je désirerais que le témoin nous dît si antérieurement à l'attentat il existait quelque sujet d'inimitié entre lui et l'accusé.

Cette question excita un vif intérêt surtout parmi les femmes qui, forcées de croire à la culpabilité d'Arthur, ne pouvaient cependant admettre qu'un vol en eût été le but. L'accusé lui-même rougit légèrement et parut éprouver une secrète inquiétude; mais M. Gorsaz était préparé à toutes les interrogations, celle-ci ne lui causa donc ni surprise, ni trouble.

— Monsieur d'Aubian et moi, nous sommes voisins de campagne depuis long-temps, répondit-il, et nos relations avaient toujours été celles de la confiance, de la cordialité, je pourrais dire de l'amitié : de mon côté du moins, ces sentiments ne sont pas encore anéantis, malgré le sang versé ; je sens cela au chagrin que j'éprouve depuis deux mois. Ce malheureux événement m'a causé encore plus de peine morale que de souffrance physique.

La voix altérée du vieillard et la tristesse de

sa physionomie excitèrent dans l'auditoire un nouveau murmure de pitié.

— Ainsi donc, reprit le président, vous ne connaissez aucune cause à laquelle puisse être attribué l'attentat dont vous avez été la victime?

— La cause, répondit M. Gorsaz d'une voix mélancolique, c'est selon moi cette déplorable passion du jeu qui a déjà perdu tant de jeunes gens dignes d'un meilleur sort : monsieur d'Aubian jouait beaucoup et malheureusement; mes conseils n'avaient pu le détourner de cet abîme chaque jour plus profond. Dans un moment de désespoir, il aura pensé à l'argent qu'il m'avait vu recevoir quelque temps auparavant; que ne me le demandait-il, le malheureux, au lieu de chercher à s'en rendre maître d'une manière si déplorable! s'il avait eu confiance en moi; s'il avait pensé que la bourse d'un vieil ami était à son service, ce fatal événement ne serait pas arrivé, et nous ne serions pas ici tous deux; moi désespéré d'être son accusateur, lui...

Le vieillard se tut comme si l'attendrissement lui eût coupé la parole, et sa main, qui venait

de désigner Arthur par un geste pathétique, retomba aussitôt avec abattement.

Ce propos touchant, cette pantomime empreinte d'une douleur paternelle, produisirent parmi les spectateurs, et même au banc des jugés et des juges, une de ces émotions pénétrantes que ressentent les cœurs honnêtes à la vue d'une action héroïque. M. Gorsaz, s'apitoyant sur son assassin au lieu de le maudire, parut aux gens religieux le plus vertueux observateur des préceptes de l'évangile : les lettrés le comparèrent à don Gusman faisant grâce à Zamore ; les femmes même, séduites par une grandeur d'âme que rehaussaient de longs cheveux blancs, un débit accentué, des yeux expressifs en dépit de l'âge, en un mot, tous les accessoires dramatiques qu'elles affectionnent dans la vertu, les femmes transportèrent subitement sur le vieillard magnanime l'intérêt que la plupart avaient jusqu'alors obstinément conservé au jeune prévenu.

— Qu'il a dû être beau, il y a quarante ans ! s'écria l'une d'elles dans un naïf transport.

— Il l'est toujours, répondit sa voisine en enchérissant sur cette admiration ; la beauté

morale n'a pas d'âge. Quelle générosité! quelle noblesse! Je comprends maintenant que madame Gorsaz soit tombée dangereusement malade en se voyant menacée de le perdre.

— C'est le roi Lear, observa une Philaminte romantique, vouée au culte de Shakspeare.

Ce mot passa de bouche en bouche et fut sentencieusement répété, même par celles qui ne le comprenaient guère.

— Avez-vous quelque observation à faire sur la déposition du témoin? demanda le président des assises à d'Aubian.

L'accusé se leva et parut lutter contre une tentation violente dont il finit par triompher.

— Pour l'honneur de ma mémoire, dit-il, car ce n'est pas ma vie que je défends, je dois répéter que je suis innocent du crime dont on m'accuse. Quant à la déclaration de M. Gorsaz, il ne m'appartient pas de la discuter; que votre justice prononce; quel que soit son arrêt, je saurai m'y soumettre.

Cette protestation parut aussi froide que contrainte, et fut défavorablement accueillie.

— Ce n'est pas ainsi que s'exprime l'innocence, dirent entre eux la plupart des spectateurs;

on ne se soumet pas à une condamnation injuste, on s'en indigne. Une résignation si extraordinaire confirme l'accusation loin de la détruire : cet homme est coupable ; cela est écrit sur sa figure.

M. Gorsaz, ayant terminé sa déposition, vint s'asseoir au milieu des témoins après avoir recueilli sur son passage des preuves non équivoques du respectueux intérêt qu'il avait excité. Les conversations particulières interrompirent l'audience pendant quelques instants; mais tout d'un coup ce murmure confus se changea en un silence religieux; le président venait de dire d'une voix entendue de l'assemblée entière :

— Introduisez madame Gorsaz.

Un huissier sortit de la salle et y rentra presque aussitôt, précédant la jeune femme qui devint à l'instant le but de la curiosité générale. La tête haute, le visage coloré par la fièvre, l'air inspiré, elle s'avança d'un pas ferme jusqu'au bord de l'estrade où se plaçaient les témoins pour déposer. Là, elle s'arrêta, sourde en apparence aux interpellations que lui adressait le président. Son regard où flamboyait l'égarement parcourut, avec une surnaturelle

assurance, l'auditoire entassé au-dessous d'elle; rapidement arrivé au banc des prévenus, il se fixa sur d'Aubian et prit alors une indicible expression d'avidité, d'amour et de désespoir; par un geste effréné mais non involontaire, Lucie tendit les bras à son amant et d'une voix éclatante :

— Arthur ! s'écria-t-elle, me voici.

Ce cri de secours, âpre comme le rugissement d'une lionne blessée, fit courir un frisson électrique par les mille veines de cette foule avide d'émotions et servie en ce moment audelà de son espérance. Au milieu de la stupeur universelle, deux hommes, le mari et l'amant, se levèrent en frémissant, l'un de fureur, l'autre de pitié.

— C'est là un trait de démence, s'écria M. Gorsaz ; on ne peut pas recevoir le témoignage d'une folle.

— Folle ! dit Lucie qui défia du regard son mari et se tourna vers le chef de la cour : interrogez-moi, monsieur, vous verrez si je suis folle, si je ne comprends pas vos questions, si je n'y réponds pas d'une manière sensée. Folle! bientôt peut-être; mais en ce moment j'ai toute

ma raison, je sais ce que je fais et ce que je dis.

— Madame, calmez-vous, je vais vous interroger, dit le président qui, dans les yeux de Lucie, crut voir étinceler les menaçantes lueurs d'une démence que pourrait exaspérer la contradiction.

— Monsieur le président, je m'oppose à cet interrogatoire, reprit M. Gorsaz d'une voix entrecoupée; je prouverai que depuis quelque temps la raison de ma malheureuse femme s'est altérée. M. Mallet, son médecin et l'un des témoins, vous certifiera ce fait s'il veut rendre hommage à la vérité.

— Monsieur Mallet, veuillez approcher, dit le président, et voyez par vous-même si madame est en état de soutenir l'interrogatoire.

Lucie sourit au médecin qui montait les degrés de l'estrade, et lui tendit la main, lorsqu'il fut près, par un geste plein de confiance. Possesseur d'un secret découvert par sa pénétration, le docteur eût laissé condamner Arthur plutôt que de perdre une femme à laquelle il portait, depuis long-temps, un attachement presque paternel ; mais il ne poussa pas le raf-

finement chevaleresque au point de la sauver malgré elle en lui fermant la bouche.

— Il s'agit de la vie d'un homme, pensa-t-il; si elle l'aime assez pour lui sacrifier son honneur, de quel droit l'empêcherais-je de le faire?

Il prit le bras de la jeune femme pour lui tâter le pouls, formalité superflue, car elle ne lui apprit rien qu'il ne sût déjà.

— Madame a une fièvre violente, dit-il au milieu d'un silence si profond qu'il semblait que toutes les respirations fussent suspendues; depuis deux mois, c'est là son état habituel. Un des caractères de ce mal, dont les efforts de l'art n'ont pas encore triomphé, est une surexcitation anormale que la moindre émotion redouble et peut rendre inquiétante; mais de cette irritation du système nerveux à une perturbation des organes de la pensée, il y a loin, grâce à Dieu! Madame Gorsaz, comme elle-même vient de l'affirmer, jouit de la plénitude de sa raison, et je suis convaincu qu'elle comprendra parfaitement les questions qui lui seront adressées, ainsi que la portée de ses propres paroles.

L'auditoire accueillit la déclaration du médecin par un murmure de satisfaction et s'apprêta,

dans sa frivolité cruelle, à dévorer le scandale dont il avait craint un instant de se voir privé. Hors de lui-même, M. Gorsaz voulut gravir les degrés de l'estrade pour en arracher sa femme; mais les gendarmes lui barrèrent le passage, et il retomba sur un banc où il resta, la figure cachée dans ses mains, et en apparence anéanti. Arthur, sur qui Lucie tenait les yeux ardemment fixés, la supplia, par un regard, de ne pas trahir davantage un amour dont l'aveu devait la déshonorer. En réponse à cette muette prière, il n'obtint qu'un geste passionné qui exprimait l'inébranlable résolution de le sauver ou de se perdre avec lui.

VIII.

Pendant ce temps une vive discussion s'était engagée au banc des juges dont la sagacité n'avait pas prévu ce romanesque incident. Dans l'intérêt de la morale publique, le président voulait supprimer l'interrogatoire de madame Gorsaz, qui sur le fait matériel de l'assassinat ne pouvait donner aucun éclaircissement; il rallia ses collègues à cette opinion; mais l'avocat-

général, dont l'assentiment était nécessaire, n'était pas homme à renoncer bénévolement à l'accessoire adultère qui, en se greffant de lui-même sur une accusation déjà capitale, promettait d'en faire, le ministère public aidant, le plus beau procès criminel que la cour de Bordeaux eût jugé depuis dix années. Consulté par le président, l'accusateur en robe rouge déclara donc que la déposition du témoin lui paraissait indispensable.

Pendant ce débat, madame Gorsaz était restée debout et immobile, regardant obstinément Arthur comme si une séparation de deux mois l'en eût rendue insatiable. La fierté de sa pose, en un pareil moment, eût paru le signe d'une énergie virile ou plutôt surhumaine, sans un tremblement presque imperceptible qui la forçait d'appuyer la main sur le fauteuil qu'on lui avait apporté; à ce frémissement se trahissait le roseau, que devait briser un souffle dès qu'aurait disparu la sève éphémère qui le soutenait.

La jeune femme répondit d'une manière lucide, et l'on pourrait dire calme, aux questions de forme que lui adressa le président; lorsqu'il l'eut invitée à dire aux jurés ce qu'elle pouvait

savoir relativement à l'attentat commis sur la personne de son mari, elle se recueillit un instant ; non qu'une timidité vulgaire vînt ébranler la détermination de ce cœur héroïque, mais pour rassembler en ce moment décisif ses forces près de l'abandonner !

— Je suis entrée ici respectée, j'en vais sortir avilie, dit-elle enfin d'une voix altérée mais vibrante; peu importe ! Entre mon honneur et sa vie je n'hésite pas. Depuis dix mois Arthur d'Aubian est mon amant... Arthur d'Aubian est mon amant, répéta-t-elle avec une incroyable énergie en étouffant d'un geste dominateur la rumeur soulevée par ces paroles; depuis dix mois, je le reçois dans ma chambre, pendant la nuit, souvent. Au moment du crime je l'attendais; si on l'a trouvé dans le parc, c'est que pour arriver jusqu'à moi il n'y avait pas d'autre chemin. Arthur est donc mon amant, je le répète. Qui osera dire encore qu'il est un assassin ?

— Moi, dit M. Gorsaz en se levant avec rage.

— Et vous mentez, s'écria Lucie dont le regard sembla foudroyer le vieillard. Cet homme

ment, reprit-elle en le désignant du geste, je l'ai trahi, et il le sait, et pour se venger il accuse Arthur d'un crime. Je lui avais proposé de m'accuser, moi; je ne me serais pas défendue; mais il n'a pas voulu. Le sang d'une femme ce ne serait pas assez; il lui faut celui d'Arthur, d'Arthur que j'aime, je ne dis pas plus que ma vie, ce serait trop peu, mais plus que mon honneur!

Lucie s'interrompit et promena ses yeux étincelants sur la partie de la salle occupée par les femmes, parmi lesquelles régnait une vive agitation, et dont les chuchoteries condamnaient clairement un aveu si contraire à tous les usages reçus.

— Vous parlez d'impudeur! leur dit-elle avec un sourire plein d'amertume. Malgré votre peu de pitié je ne souhaite à aucune de vous de devenir assez malheureuse pour apprendre qu'il est une chose plus puissante encore que la pudeur, c'est le désespoir. Si l'échafaud n'était pas là, pensez-vous que je viendrais ainsi livrer ma honte à vos mépris? On veut le tuer, vous dis-je. Pour que vous

ne rougissiez plus de moi, faut-il donc que je le laisse mourir?

En prononçant ces derniers mots, Lucie chancela et ferma les yeux, tandis qu'une funèbre pâleur remplaçait sur son visage le fard éclatant dont la fièvre l'avait coloré. L'énergie surnaturelle qui l'avait soutenue jusqu'alors s'était anéantie subitement comme s'éteint sous un souffle brusque la flamme d'une lampe. Le docteur Mallet, qui du pied de l'estrade suivait avec une anxiété vigilante les moindres mouvements de la jeune femme, s'élança vers elle et la reçut dans ses bras au moment où elle tombait. Plusieurs hommes accoururent pour se joindre à lui, et Lucie fut aussitôt transportée dans la salle des témoins; elle y resta quelque temps inanimée, mais à cet évanouissement succédèrent bientôt des convulsions plus effrayantes que toutes les crises nerveuses qu'elle avait subies jusqu'alors.

— L'audience est suspendue pour une demi-heure, dit le président qui désespéra d'obtenir immédiatement le silence et l'attention.

Ces paroles achevèrent de déchaîner l'orage,

et l'auditoire prit soudain l'aspect d'une mer houleuse. Cent conversations également bruyantes s'engagèrent à la fois. La conduite de madame Gorsaz devint le texte intarissable des commentaires les plus véhéments et les plus disparates. Les uns la trouvaient folle, les autres épouvantable, quelques-uns sublime. En général les vieillards étaient du premier avis, les femmes du second, les jeunes gens du troisième.

— Que ce d'Aubian est heureux ! s'écria l'un de ces derniers d'un ton pénétré.

— Heureux ! d'être sur la sellette ? répondit en ricanant un homme d'un âge mûr.

— Eh ! qu'importe ! est-il une humiliation que n'efface, un chagrin que ne console le bonheur d'inspirer une pareille passion ? Malgré son ignominie, la sellette même devient un trône pour celui qui règne sur un si noble cœur. Oh ! être aimé ainsi et mourir !

Le regard extatique du jeune homme adressa cette sentimentale exclamation à une jolie blonde à portée de l'entendre, et dont la coquetterie le tenait depuis six mois sur la sellette, en attendant le trône.

— Être aimé est agréable sans doute, reprit l'homme positif; mais mourir!.... sur l'échafaud!.... je vous y souhaite bien du plaisir.

A la reprise de l'audience, le président déclara que l'état très-grave de madame Gorsaz ayant exigé qu'on la transportât chez elle, il appartenait à l'accusation comme à la défense d'interpréter sa déposition dans leur intérêt respectif, et aux jurés d'en apprécier la valeur.

— La liste des témoins est épuisée, dit-il ensuite; la parole est à M. le procureur-général.

Dans les discussions législatives et judiciaires, les incidents qui surgissent d'une manière complétement inattendue deviennent des écueils où échouent les parleurs vulgaires dont l'intelligence se trouble dès qu'elle est prise au dépourvu; mais que surmontent d'autorité les orateurs maîtres de leur esprit comme de leurs paroles. Bordelais d'origine, l'officier du ministère public, magistrat superficiel d'ailleurs, possédait, ainsi qu'un assez grand nombre de ses compatriotes, la faculté improvisatrice qui confond dans un seul acte la pensée et l'expression. Au rebours de l'abbé de Vertot, il

eût sans efforts recommencé son siége et pris Malte, montre en main, de dix manières différentes. En ce moment, sans paraître le moins du monde embarrassé d'un événement qui semblait devoir changer la face du procès, il développa l'accusation telle qu'il l'avait préparée dans le silence du cabinet. Avec l'infatigable patience de la fourmi, brin à brin, grain de sable après grain de sable, il entassa sur d'Aubian une montagne sous laquelle eût ployé la vertu d'Hercule. Puis quand l'œuvre lui parut suffisamment lourde, écrasante et inébranlable, il y ajouta tout d'un coup, masse terrible dans sa main et couronnement imprévu, la déposition de madame Gorsaz.

— Dans un accès de désespoir, s'écria-t-il d'un ton pathétique, un vieillard respectable, un mari cruellement outragé, vous a dit : Cette femme est folle! Noble et triste mensonge, que je n'ai pas le courage de blâmer; mais mensonge cependant! Non, messieurs, cette femme n'est pas folle ; son médecin vous l'a attesté. Cette femme n'est pas folle, à moins que vous n'appeliez folie l'emportement effréné d'une passion adultère qui, l'œil audacieux et la tête haute, est

venue se dévoiler dans le sanctuaire de la justice pour y jouer la scène déplorable dont tous les cœurs semblent encore douloureusement occupés. En foulant aux pieds toute retenue, toute pudeur, madame Gorsaz a cru sauver celui qu'elle ose nommer son amant. Malheureuse femme, qui n'a pas vu que, loin d'être une justification, son déshonneur ajoutait à l'accusation une preuve de plus, la plus foudroyante de toutes peut-être! Que prouve, en effet, cette déclaration inouïe? C'est qu'avant de porter le meurtre dans la maison de M. Gorsaz, l'accusé avait commencé par y porter l'adultère, préludant ainsi à un crime par un autre. Et c'est ce qui arrive presque toujours : *Nemo repentè turpissimus.* Eh quoi! cette tache honteuse qui vient de se produire au grand jour prétendrait faire disparaître le sang versé! Non, messieurs, le sang subsiste sous la boue, et rien ne nous empêchera d'en suivre la trace, depuis la victime jusqu'à l'assassin.

L'avocat-général continua long-temps sur ce ton, en corroborant sa faconde par la véhémence de son geste et la chaleur de sa décla-

mation. D'inductions en mouvements oratoires, d'arguments en appels aux passions, il parvint à faire de la culpabilité du prévenu une sorte d'astre lumineux et sinistre dont un aveugle seul eût pu nier l'évidence. A la fin de la péroraison, Arthur se trouva convaincu d'avoir voulu assassiner M. Gorsaz, non-seulement pour lui voler son argent, mais encore afin d'épouser la femme adultère qui fût devenue par le veuvage un parti fort désirable pour un homme ruiné au jeu. Cette éloquente plaidoirie produisit sur l'assemblée une impression victorieuse et décisive que l'avocat de d'Aubian s'efforça de détruire, mais sans succès. Vainement il invoqua en faveur de l'accusé l'aveu de Lucie, qui expliquait si naturellement les circonstances métamorphosées par le ministère public en charges accablantes ; vainement il essaya de prouver que la déposition de M. Gorsaz n'était qu'une calomnie inspirée par la vengeance. Dans sa réplique plus foudroyante encore que son premier discours, l'avocat-général pulvérisa irrémédiablement tout le système de la défense.

En trouvant dans le prévenu, sur le sort

duquel ils devaient prononcer, un séducteur de femmes mariées, les jurés, qui ne comptaient parmi eux que deux célibataires, n'en devinrent pas plus indulgents. A leurs yeux, le délit conjugal parut un crime de plus, loin d'être accepté comme une excuse. Après une délibération longue et grave, ils déclarèrent, à la majorité de neuf voix sur douze, Arthur d'Aubian coupable d'une tentative de meurtre avec préméditation, suivie d'une tentative de vol. Bonnemain, contre qui le ministère public avait abandonné l'accusation, fut acquitté à l'unanimité.

Malgré la nuit venue, la presque totalité de l'auditoire était restée en place afin d'assister au dénouement du drame; les accusés, qu'on avait fait sortir de la salle tandis que le chef du jury lisait la déclaration, y furent bientôt ramenés et écoutèrent avec une sorte d'impassibilité silencieuse la lecture du verdict, le réquisitoire de l'avocat-général sur l'application de la peine, et enfin le double arrêt prononcé par le président. Le forçat ne manifesta sa joie d'être acquitté que par une sorte de grognement guttural, causé par l'avidité avec

laquelle il venait de rentrer dans la libre pratique de sa respiration.

— Je boirais diantrement bien un verre d'eau, et même de vin, dit-il au gendarme placé à sa droite.

Arthur avait accueilli d'un air ferme la déclaration du jury, mais lorsque le président donna lecture de l'arrêt de la cour, qui le condamnait à vingt ans de travaux forcés, il laissa tomber sa tête sur sa poitrine et demeura quelque temps dans une sorte d'anéantissement.

— Alphonse, dit-il enfin d'une voix brève à son défenseur, assis devant lui ; tu as fait ce que tu as pu pour moi, et je te remercie; mais le moment est venu, rappelle-toi ta promesse.

— Ce n'est pas un arrêt de mort! répondit le jeune avocat dont le visage était couvert d'une mortelle pâleur.

— C'est l'arrêt de mille morts, reprit le condamné avec énergie; veux-tu donc que j'aille aux galères? rappelle-toi ton serment, te dis-je. Tu n'as pu me sauver la vie, sauve-moi l'honneur.

Il se pencha davantage vers son ami; leurs mains se rencontrèrent et échangèrent une étreinte longue et mystérieuse. En se redressant, Arthur vit tout à coup surgir du milieu de la foule, entassée dans le prétoire, une figure hâve et sinistre dont les yeux dévorants s'attachèrent aux siens avec une expression de féroce triomphe. Le condamné répondit à l'acharnement de ce regard par le sourire calme et dédaigneux de l'homme plus fort que la destinée.

— Monsieur Gorsaz, dit-il d'une voix ferme, regardez-moi bien, afin de vous souvenir de moi à l'heure de votre mort!

A ces mots, Arthur appuya sur sa poitrine la pointe du poignard que venait de lui remettre son ami, et d'une main assurée il se l'enfonça dans le cœur. Il resta debout un instant encore, les yeux démesurément ouverts et fixés sur le vieillard, à qui cette lugubre fascination inspira un effroi involontaire, puis il tomba subitement, comme un arbre sapé par la hache.

Un cri d'horreur s'éleva de toutes parts.

— Mort! s'écria le docteur Mallet qui des premiers s'était précipité vers celui qui n'était

déjà plus qu'un cadavre ; elle folle, et lui mort ! Mon Dieu, que ta justice soit pour eux plus miséricordieuse que celle des hommes !

— Tout à fait mort! dit à son tour Bonnemain en se penchant vers le jeune homme étendu à ses pieds. — Se tuer comme ça, parce qu'on l'avait condamné à vingt ans ! cette bêtise !

IX.

Trois mois après, par une triste soirée d'hiver, le docteur Mallet entra dans la maison de M. Gorsaz, où depuis leur retour de Bordeaux il venait chaque jour. Sans demander le vieillard, il monta directement à l'appartement de Lucie, dont l'état alarmant exigeait les soins assidus que lui prodiguait le médecin avec un dévouement inaltérable. Il ouvrit discrète-

ment la porte de la chambre à coucher, et s'approcha du lit de la jeune femme, qui semblait dormir d'un sommeil léthargique. Sans qu'elle s'éveillât, il lui prit le bras pour interroger le battement de l'artère, puis, d'une main inquiète, il effleura son front, qu'il trouva brûlant comme l'albâtre d'une lampe nuit et jour allumée.

— La fièvre redouble et le cerveau s'engage de plus en plus, se dit-il en baissant la tête d'un air soucieux.

Le docteur contempla quelque temps avec une compassion douloureuse l'être souffrant dont il espérait encore de sauver la vie, mais non pas la raison.

— Je suis sûr qu'il lui est arrivé quelque chose depuis hier, dit-il ensuite à demi-voix à une femme d'un âge mûr et d'une tournure virile qui se tenait debout devant la cheminée et semblait attendre les ordres du médecin.

— J'ai bien soigné des malades, répondit la garde en levant les yeux au ciel; mais je n'ai jamais rien vu de pareil à ce qui se passe ici. D'abord, cette nuit, madame s'est levée tout endormie, comme ça lui arrive souvent ; mais

cette fois, elle a voulu se jeter par la fenêtre. Elle avait déjà la moitié du corps de l'autre côté du balcon, quand je suis parvenue à la retenir.

— Vous dormiez donc? dit M. Mallet avec un accent de colère.

— Quand j'aurais eu un peu de sable dans les yeux... on n'est pas de fer... En attendant, c'est heureux que j'aie un poignet solide; sans cela, à l'heure qu'il est, cette pauvre dame n'aurait plus besoin de médecin. Mais ça n'est rien; c'est ce matin qu'il est arrivé une belle histoire?

— M. Gorsaz est-il entré ici? demanda vivement le docteur.

— Vous l'avez dit. Aussitôt madame est tombée dans des convulsions qui ont duré plus de deux heures. Il fallait être quatre pour la tenir; et c'est avec bien de la peine qu'on en est venu à bout. Quand elle n'a plus eu de forces, elle s'est endormie d'épuisement; mais j'ai idée que ce sommeil n'annonce rien de bon.

Le récit de la garde fut interrompu par un faible bruit que fit la porte en s'entr'ouvrant. Le médecin tourna brusquement la tête, et aperçut M. Gorsaz arrêté sur le seuil. Se pré-

cipitant aussitôt vers lui, il le repoussa dans l'autre chambre.

— Vous n'entrerez pas! lui dit-il avec un accent impérieux; ce matin, vous avez profité de mon absence; mais, en ce moment, il faut m'obéir. Que prétendez-vous faire? Voulez-vous achever de la tuer?

— Elle dort, répondit le vieillard d'une voix soumise. Je vous en supplie, docteur, laissez-moi entrer. Que craignez-vous? Elle dort; elle ne me verra pas.

— Ne connaissez-vous pas l'étrange lucidité de son sommeil? Même en dormant elle devinerait que vous êtes là.

— Que je puisse la regarder un seul instant, reprit M. Gorsaz. Ce matin, à peine ai-je pu l'entrevoir, et il y a si long-temps que vous me tenez éloigné d'elle! Suis-je donc condamné à ne plus la voir?

— Votre présence la tuerait, répondit le docteur; tant que je serai son médecin, je m'opposerai à une entrevue sans motif et dont le résultat ne saurait être que déplorable. Dans l'état terrible où elle se trouve, le moindre surcroît d'émotion serait mortel. Épargnez-la

donc, au nom du ciel ! Le sang d'Arthur d'Aubian ne vous suffit-il pas? Vous faut-il encore celui de cette malheureuse femme ?

Le vieillard pencha la tête d'un air morne, et demeura quelque temps avant de répondre. Levant enfin sur M. Mallet un regard plein d'un sombre désespoir :

— Si, pour la sauver, il suffisait de mourir moi-même, je voudrais que ce fût aujourd'hui, lui dit-il d'une voix tremblante. Que fais-je au monde, misérable vieillard, objet d'horreur et d'effroi, sans famille, sans amis, sans enfants? Elle était tout cela pour moi; elle était ma joie, mon bonheur, mon trésor! Que n'était-elle ma fille! peut-être elle m'aurait aimé!

— Que servent les regrets, quand le mal est sans remède?

— Sans remède! J'en connais un, mais il exigerait une énergie que je n'ai plus, car la vieillesse énerve l'âme, et ne lui laisse de force que pour souffrir. Me croirez-vous, docteur? Je n'ai jamais été un lâche; eh bien! je n'ose pas me tuer. Et ne pensez pas que ce soit la religion qui me retienne; c'est la peur. J'ai le désir du suicide et n'en ai pas le courage. Il l'a

eu, lui ! Jeune et aimé, il a su mourir ; et moi, si près du tombeau que je n'ai qu'à en lever la pierre pour y descendre, j'hésite et je tremble. Faiblesse et lâcheté, voilà donc les dernières compagnes de l'homme !

M. Gorsaz parut oublier la présence du médecin et redescendit à son appartement d'un pas lent et pénible ; il y passa le reste de la soirée, immobile dans son fauteuil, la tête penchée sur la poitrine, les yeux fixes, et savourant goutte à goutte l'inépuisable tristesse dont s'abreuvait son cœur depuis plusieurs mois. A onze heures, son domestique étant entré dans la chambre, il se leva et se laissa déshabiller avec une docilité machinale ; puis après avoir pris une potion narcotique, dont ses insomnies lui avaient fait contracter l'habitude, il se coucha.

Le plus profond silence régnait dans toute la maison ; depuis long-temps les domestiques s'étaient retirés dans leurs chambres. Le sommeil léthargique de Lucie durait toujours, et malgré l'incident de la nuit précédente, la garde, selon son usage, s'était assoupie sur un fauteuil ; M. Gorsaz enfin venait de s'endormir.

Tout à coup le vieillard fut réveillé par le bruit que fit, en tournant sur elle-même, l'espagnolette de la fenêtre. Ayant ouvert les yeux, il aperçut avec un étonnement mêlé d'effroi une large bande d'argent qu'à travers les châssis de la persienne la lune projetait sur le tapis. Ce rayon fut un instant éclipsé par le corps d'un homme qui s'élança dans la chambre et marcha droit au lit d'un pas rapide et muet, comme celui du tigre. M. Gorsaz essaya de se lever, mais avant qu'il eût pu jeter un cri ou saisir le cordon de la sonnette, il fut assailli et renversé par le malfaiteur, qui d'une main lui serra la gorge et de l'autre s'arma d'un long couteau, qu'il tenait tout ouvert entre ses dents.

— Grâce... Bonnemain... murmura le vieillard qui, à la clarté de la lune, venait de reconnaître le meurtrier.

— Pas un mot, ou je frappe, répondit le forçat à voix basse. Écoutez : vous allez vous lever, ouvrir le secrétaire, et me donner l'argent. Si vous ne dites rien, je ne vous ferai pas de mal ; si vous essayez de dire une seule pa-

role, je vous saigne comme un poulet. Est-ce entendu ?

Glacé de terreur, M. Gorsaz fit un signe affirmatif ; il se releva ensuite avec l'aide de Bonnemain, qui, par précaution, lui saisit le bras ; prit une clef dans la poche de sa redingote, ouvrit le secrétaire, et tira de la cavité secrète la sébile pleine d'or à laquelle, depuis cinq mois, le forçat n'avait cessé de penser, ni la nuit, ni le jour.

— Est-ce tout ? dit celui-ci, en couvant des yeux sa proie.

— C'est tout ce qu'il y a dans ma chambre, répondit M. Gorsaz d'une voix à peine distincte ; mais j'ai encore de l'argent dans le bureau de ma bibliothèque. Faut-il l'aller chercher ?

— Merci ; vous appelleriez vos domestiques, et je serais pincé. Trop d'appétit nuit. Je me contenterai des rouleaux.

— Emportez-les, je vous les donne, et je vous jure de ne pas vous dénoncer.

— Connu ; avant une heure on serait à mes trousses, comme l'autre fois. Pas si bête.

A ces mots le forçat, par un mouvement aussi rapide qu'imprévu, passa derrière M. Gorsaz, l'étreignit fortement et lui ferma la bouche

de la main gauche, tandis que de la droite il le poignardait avec une précision anatomique. Frappé au cœur, le vieillard mordit convulsivement les doigts de l'assassin, poussa un râle étouffé et mourut. Bonnemain le coucha sur le parquet sans faire de bruit et s'assura qu'aucune artère ne battait plus. Certain alors de n'être jamais dénoncé par la victime, il se releva et plongea la main dans la sébile posée sur le secrétaire. En ce moment le bruit d'une porte qui s'ouvrit lui fit courir dans les veines un frisson glacial. Il se retourna éperdu, et, à la lueur de la lune, qui seule éclairait cette scène de meurtre, il aperçut, à l'entrée de la chambre, une figure blanche, dans laquelle un esprit superstitieux eût cru reconnaître le fantôme vengeur de l'homme assassiné. Cette apparition marcha droit au forçat, qui, de terreur, laissa tomber à la fois son poignard et les rouleaux de louis. Fléchissant sur ses genoux, il eut pourtant la force de regagner la fenêtre qu'il escalada par un effort désespéré. Il traversa le jardin à la course, franchit le mur de clôture, et se mit à fuir à travers la campagne, emportant à ses mains, comme la première fois, du sang et point d'or.

Deux heures plus tard, la garde de madame Gorsaz, s'étant enfin réveillée, s'aperçut que le lit de la jeune femme était vide. Très-effrayée, elle courut à la fenêtre et la trouva close; mais elle vit alors la porte entrebaillée. Allumant un bougeoir, elle suivit de chambre en chambre jusqu'au rez-de-chaussée les traces de la somnambule, qui, sur son chemin, n'avait refermé aucune des portes qu'elle avait ouvertes. Elle arriva enfin au seuil de l'appartement de M. Gorsaz, et s'y arrêta en poussant un cri d'horreur qui porta dans toute la maison l'éveil et l'épouvante.

Totalement éclairée par la lumière nocturne qui inondait une partie de la chambre, Lucie, les cheveux épars et les yeux fermés, était assise à côté du cadavre de son mari. L'amusement puéril dont elle paraissait sérieusement occupée annonçait que dans son cerveau les caprices de la démence s'étaient joints à ceux du somnambulisme. Elle tenait la sébile sur ses genoux, cassait les rouleaux l'un après l'autre, et éparpillait sur le tapis les pièces d'or qu'elle rangeait en compartiments symétriques. Le sang épanché de la blessure du vieillard était

venu se mêler à ce jeu, et la folle y teignait ses doigts en riant.

Lucie, arrachée de cette chambre fatale, ne s'éveilla que pour tomber dans des convulsions horribles, pendant lesquelles s'éteignirent les dernières lueurs de sa raison. La scène qui avait eu lieu cinq mois auparavant se renouvela plus tragique encore cette fois. L'enquête judiciaire établit d'une manière péremptoire que, dans un accès de somnambulisme, madame Gorsaz avait assassiné son mari contre lequel, depuis la mort d'Arthur d'Aubian, elle nourrissait une haine implacable; il parut également démontré qu'en dormant, elle n'avait fait qu'exécuter un attentat depuis long-temps médité. Parmi les membres de la chambre des mises en accusation, plus d'un pensa que le sommeil même n'excusait pas suffisamment le meurtre, et qu'il y avait lieu de renvoyer l'affaire devant le jury; mais la folie de l'accusée ayant été légalement constatée ôta tout prétexte au procès criminel. Au lieu d'être enfermée dans une prison, la veuve du vieillard fut placée dans une maison de santé; ce qui parut trop indulgent à beaucoup de gens.

En 1838, parmi les curieux qui visitaient l'établissement de Charenton, se trouvait un citadin d'une cinquantaine d'années, frais et gras, proprement vêtu, et très-bien brossé; il donnait le bras à une femme endimanchée de toutes pièces, à l'exception de la figure, et le doigt à un enfant de quatre ans, que la vanité maternelle avait martialement engaîné dans un uniforme d'artilleur. Ce groupe, image de la félicité bourgeoise, ce dernier reflet des mœurs patriarcales, était de ceux qui font sourire malignement l'artiste et doucement rêver le philosophe.

Le chef de cette intéressante famille, qui venait de prendre son fils sur son bras pour lui mieux faire voir les pensionnaires de l'établissement, s'arrêta tout à coup à l'aspect d'une folle encore jeune et belle, qui, sans faire attention à lui, traversa le préau en murmurant plaintivement le nom d'Arthur.

— Qu'as-tu donc, monsieur Bonnemain? dit à son mari la femme endimanchée; te voilà pâle comme un linge.

— C'est de faim, répondit en recouvrant son sang-froid l'ancien forçat, devenu, grâce à la dot

de *son épouse*, chef d'un établissement de commerce très-florissant; allons dîner; Achille s'endort; les fous ne l'amusent plus; et moi, j'en ai assez comme ça.

LE GENDRE.

I.

Dans un petit salon de campagne d'où l'on apercevait la Seine et les coteaux de Meudon, un dialogue fort vif avait lieu entre deux personnes de sexe différent: l'une était un homme d'environ cinquante-cinq ans, doué d'une physionomie débonnaire et porteur d'un de ces costumes taillés en plein drap, qu'aux approches de la vieillesse beaucoup de gens adoptent

comme s'il leur restait quelque espoir de grandir. L'autre était une femme, plus jeune de deux lustres environ, pimpante dans sa maturité, et dont la toilette prétentieuse annonçait une coquetterie mieux conservée que ses attraits.

— Mais, ma chère amie! mais, madame Bailleul! mais, ma chère amie! disait l'être masculin d'une voix dolente.

— Votre chère amie! il n'est pas question de ça; voulez-vous, oui ou non, faire ce que je vous demande?

— Mais, ma chère amie, c'est impossible.

— Rien n'est impossible.

— Mais vous ne voulez pas comprendre qu'il s'agit d'une promesse sacrée, d'un engagement d'honneur, d'une clause de contrat!

— Enfantillage! en famille y regarde-t-on de si près?

— Mais permettez-moi de vous faire observer que ce n'est point un enfantillage : c'est une chose très-sérieuse. En mariant notre Adolphine à Chaudieu, nous lui avons constitué un avancement d'hoirie de quarante mille francs payables trois mois après la signature

du contrat; il y a de cela cinq mois passés, et Chaudieu n'a pas encore touché un sou.

— Le voilà bien malade! Adolphine n'est-elle pas fille unique? tout ce que nous avons ne doit-il pas lui revenir après notre mort?

— Après notre mort! comme tu y vas! J'espère bien que nous n'en sommes pas là. Ce qu'il y a de certain en attendant, c'est que je dois quarante mille francs à notre gendre et qu'il m'est pénible de n'avoir pas pu acquitter cette dette à l'échéance. Ce pauvre Chaudieu n'ose rien dire, mais je suis sûr qu'il ne serait pas fâché de voir la couleur de nos écus. Cette maison-ci lui coûte cher; il a fait des dépenses pour la corbeille et pour leur ameublement. Quand on se marie, ça n'en finit pas; et peut-être comptait-il sur cet argent pour couvrir une partie de ses déboursés.

— Voyez le grand malheur, quand il attendrait quelque temps! Il me semble que des gens comme nous sont bons pour quarante mille francs.

— Ça, c'est la vérité, dit M. Bailleul avec importance.

— Et que faute de M. Benoît Chaudieu, Adolphine n'aurait pas chômé de mari.

— J'ose le croire. Mais enfin voilà deux mois qu'il devrait avoir reçu cet argent, et il serait fort désagréable qu'il vînt un beau matin me le demander sans que je fusse en mesure d'obtempérer à sa réclamation.

— Je voudrais, en vérité, qu'il se permît un pareil procédé! répondit madame Bailleul en fronçant dédaigneusement les lèvres; je lui apprendrais comment on doit se conduire envers des gens comme nous. Mais vous vous mettez martel en tête mal à propos. Chaudieu n'est pas homme à nous manquer d'égards; de ce côté, je n'ai qu'à me louer de lui.

— C'est précisément parce que ce pauvre Benoît est un vrai mouton que je me fais scrupule...

—Si c'était un loup, votre scrupule serait, je crois, plus grand ; mais au lieu de discuter, concluons. Sur les quarante mille francs que nous donnons comptant à Adolphine, vous en avez remis dix mille il y a trois mois à M. Laboissière, qui veut bien les placer dans son entreprise de bateaux inexplosibles, et vous garantit dix

pour cent d'intérêt au minimum. Aujourd'hui M. Laboissière demande aux mêmes conditions un second versement de dix mille francs, et je les lui ai promis. Prétendez-vous me faire manquer à ma promesse?

— Ma chère amie, je ne dis pas cela, répondit M. Bailleul intimidé par le regard de sa femme; je ne demanderais pas mieux que de faire ce que tu désires, mais c'est Chaudieu qui m'embarrasse.

— Tout vous embarrasse; ne dirait-on pas que ce soit la mer à boire! savez-vous ce que vous ferez? Au lieu de donner quarante mille francs à Chaudieu, vous lui en paierez la rente, deux mille francs par an. Qu'aura-t-il à dire? Ces deux mille francs, votre argent placé au dix chez M. Laboissière vous les rapporte; vous vous acquittez donc sans bourse délier, et il vous reste vingt mille francs. C'est clair, je crois.

— Sans doute; mais je n'oserai jamais proposer cet arrangement à notre gendre.

— Je m'en charge.

— Et puis ces bateaux inexplosibles, est-ce bien sûr?

— Puisqu'ils ne peuvent pas sauter.

— Les bateaux! mais l'argent des actionnaires?

— Ah! voici une autre histoire. Croyez-vous M. Laboissière un honnête homme?

— Assurément.

— Pensez-vous qu'il veuille vous engager dans une mauvaise affaire?

— Je ne dis pas cela.

— Et bien, alors que dites-vous?

— Je dis...

— Noir, parce que je dis blanc; c'est votre habitude. Je crois que ça vous rendrait malade s'il vous arrivait une seule fois d'être de mon avis.

— Il me semble pourtant que c'est toujours par là que je finis, dit le mari en poussant un soupir.

— En ce cas, pourquoi ne pas commencer par la fin? cela nous épargnerait des discussions fatigantes; j'espère que celle-ci est épuisée et que nous sommes d'accord. Il est bien convenu que vous donnerez ces dix mille francs à M. Laboissière. Justement il va venir, et vous

n'aurez qu'à lui remettre un mot pour votre notaire.

Monsieur Bailleul fit plusieurs tours dans le salon en portant l'oreille à la manière des chiens qu'on fouette. Un instant après il s'arrêta en face de sa femme et leva sur elle un regard mal assuré.

— Laboissière dîne donc encore ici aujourd'hui? dit-il à demi-voix.

—Ça vous déplait? répondit sèchement madame Bailleul.

Je ne dis pas cela. Laboissière est un bon vivant, et partout ailleurs je serai toujours charmé de le rencontrer; mais, entre nous, j'aimerais autant que ses visites dans cette maison fussent moins fréquentes.

— Et pourquoi ça?

— Ah! si tu te fâches, je me tais.

— Est-ce que je me fâche jamais? repartit la maîtresse femme, dont la voix montait d'une note à chaque réplique.

— Je ne dis pas cela.

— Puisque vous avez commencé, il faut achever. Quel grief avez-vous contre M. Laboissière?

En prononçant ces dernières paroles, madame Bailleul rougit légèrement, ce qui pouvait paraître étrange de la part d'une personne de cet âge et de ce caractère.

Son mari ne remarqua point cet embarras, occupé qu'il était de préparer ses paroles de façon à conjurer tout orage.

— Moi, un grief contre ce brave Laboissière, dit-il, pas l'ombre, je t'assure, et la preuve, c'est que, puisque tu l'exiges, je lui confierai encore ces dix mille francs. Personnellement, je n'ai rien à lui reprocher ; mais... enfin tu dois deviner ce que je veux dire. C'est à cause d'Adolphine.

— Si ce n'est que cela...

— Ce pauvre Chaudieu trouverait peut-être que c'est beaucoup.

— Ce que vous dites là n'a pas le sens commun. Je vous accorde qu'avant le mariage d'Adolphine, M. Laboissière venait chez nous principalement pour elle et qu'il eût été ravi de l'épouser.

— A telles enseignes que ce serait fait maintenant si tu avais voulu.

— Il ne convenait pas à ma fille.

— A la bonne heure ; mais ce que je crains, c'est qu'il ne lui convienne maintenant.

— Monsieur Bailleul ! dit la mère d'Adolphine d'un ton sévère.

— Je sais ce que je dis, reprit le vieillard, avec plus de fermeté qu'il n'en montrait d'habitude. On te craint et l'on se cache de toi, aussi ne remarques-tu rien ; mais moi on me regarde comme un bonhomme sans malice qui ne voit pas plus loin que le bout de son nez, et l'on ne prend plus la peine de se gêner dès que tu as le dos tourné.

Un inconcevable changement s'opéra soudain dans la physionomie de madame Bailleul, et l'incrédulité dédaigneuse de son sourire fit place à une contraction violente. Ses joues rougirent, ses yeux flamboyèrent, et les veines de son col se gonflèrent tellement que cette maigre portion de sa personne prit l'aspect d'un manche de contrebasse. En voyant le terrible effet qu'il venait de produire, M. Bailleul recula de deux pas.

—Expliquez-vous, parlez ? Qu'avez-vous vu? demanda la femme en colère d'une voix saccadée.

— Avant tout, ma chère amie, ne te mets pas dans des états comme ça. Il est bon d'aimer sa fille, mais Adolphine n'est plus une enfant. D'ailleurs...

— Mais, parlez donc! reprit-elle avec un redoublement de violence.

— Que veux-tu que je te dise? balbutia M. Bailleul, dont le trouble augmentait à proportion de l'emportement de sa femme ; il m'a semblé voir à plusieurs reprises; j'ai vu, en effet ou plutôt j'ai cru voir que Laboissière, au lieu de ne plus songer à notre fille, ainsi que tu le prétendais, y songe plus que jamais, au contraire. Ce serait fort désagréable, surtout pour ce pauvre Chaudieu, qui est bien l'honnêteté et la droiture en personne. Pas fort, ce garçon-là, pas fort du tout; mais ce n'est pas une raison. Enfin, mademoiselle Adolphine, madame Adolphine, veux-je dire, coquette beaucoup trop avec Laboissière; j'ai déjà été sur le point de le lui dire.

— Ce ne sont pas là vos affaires, et ce soin me regarde, interrompit madame Bailleul d'un air sombre.

— J'aime mieux ça. Tu comprends qu'il me

serait désagréable d'aborder un pareil sujet avec Adolphine, tandis que de mère à fille cela marche tout seul.

— Je vous répète que ce ne sont pas là vos affaires, reprit la femme acariâtre d'un ton si formidable que M. Bailleul sembla se rapetisser dans le fauteuil où il était assis.

Il y eut un instant de silence, le mari débonnaire n'osant plus souffler mot de peur d'attirer sur son chef la foudre qu'il voyait étinceler dans les yeux de sa femme, et celle-ci rendue muette de son côté par une indignation que les mères éprouvent rarement pour les moins pardonnables fautes de leurs enfants. A la fin, ne maîtrisant plus son émotion, madame Bailleul s'approcha brusquement d'une fenêtre comme si, près d'étouffer, elle eût cherché de l'air.

En ce moment, le bruit d'une voiture se fit entendre, et presque au même instant la cloche de la porte d'entrée annonça une visite. Cachée par la persienne de la fenêtre, madame Bailleul pouvait tout voir au dehors sans qu'on la vît elle-même. La porte ouverte par une espèce de rustre servant de concierge, elle aperçut un

élégant cabriolet qui entra aussitôt dans la cour. Le maître de ce leste et brillant équipage était un jeune homme d'une trentaine d'années, petit, mais bien découplé et portant haut la tête. Son regard était ferme, pour ne pas dire insolent ; un sourire de persiflage se montrait sur ses lèvres, et ses moindres gestes annonçaient une assurance voisine de la présomption. La nuance un peu flamboyante de ses cheveux et de ses moustaches rehaussait encore la hardiesse d'une physionomie avec laquelle semblait aussi s'harmoniser un de ces habits de cheval à boutons dorés dont la coupe martiale rappelle les uniformes du temps de l'Empire.

En descendant de cabriolet ce personnage délibéré remit les rênes à un domestique, non moins glorieux que lui-même, qui prit aussitôt le chemin des remises avec l'aisance d'un habitué de la maison ; il traversa ensuite un petit tapis vert qui séparait la cour d'entrée du corps de logis, et, avant d'arriver au péristyle, adressa sans s'arrêter un salut souriant à une personne qui n'était pas madame Bailleul. Celle-ci alors entr'ouvrit la persienne qui l'abritait, et à travers le treillis aperçut à une fenêtre du

rez-de-chaussée sa fille, qui se retira presque aussitôt, quoique rien ne l'eût avertie de l'espèce d'espionnage dont elle était l'objet. Madame Bailleul, de son côté, fit un mouvement pour quitter la fenêtre et heurta son mari, qui, sans qu'elle l'eût entendu venir, s'était placé derrière elle et n'avait rien perdu de cette scène.

— Eh bien! m'étais-je trompé! dit celui-ci en hochant mystérieusement la tête; elle l'attend à la fenêtre pour le voir plus tôt. A peine descendu de voiture, les voilà en tête à tête; car n'aie pas peur qu'ils viennent ici; elle sait que nous y sommes.

— Oserait-elle le recevoir? demanda madame Bailleul d'une voix sourde.

— Je ne dis pas cela; mais le jardin est grand.

— Chaudieu n'y est-il pas?

— Il est dans le potager, où il s'extermine à mettre en couleur ses treillages. Pauvre garçon! ça ne rêve que pêches de Montreuil et chasselas de Fontainebleau, et pendant ce temps-là cette évaporée d'Adolphine... Tu peux être tranquille, ils se garderont bien d'aller de son côté. Si nous descendions?

Au lieu de répondre, madame Bailleul fixa les yeux sur le parquet de l'air le plus sombre.

— N'es-tu pas d'avis que nous descendions au jardin? reprit au bout d'un instant l'honnête vieillard, inquiet du danger que lui paraissait courir son gendre.

— Vous allez rester ici, répondit impérieusement la mère d'Adolphine, qui sembla s'éveiller d'un songe pénible et prendre un parti décisif; je vous répète que ceci me regarde et qu'il ne vous convient pas de vous en mêler. Surtout, sous aucun prétexte, ne sortez du salon avant mon retour.

—Mais au moins... donne-moi le journal, se hasarda à dire le mari bien discipliné, en jetant un regard de concupiscence sur le *Constitutionnel* que sa femme froissait convulsivement depuis le commencement de cet entretien.

On sait que dans les ménages où le pouvoir est tombé en quenouille, le droit de décacheter le journal et de le lire avant personne appartient sans conteste à l'épouse. Madame Bailleul exerçait impitoyablement cette prérogative, dont son mari, garde national fervent et électeur plein de patriotisme, souffrait plus que de

tout autre abus, mais souffrait avec soumission, selon son habitude. En cette occasion, la politique fit silence dans le cœur de la femme courroucée, qui, sans mot dire et par une condescendance inouïe, jeta sur une table le journal qu'elle n'avait lu qu'à moitié.

— Merci, ma chère amie! s'écria le vieillard en s'élançant avidement sur la feuille qu'il convoitait depuis long-temps; et sans songer davantage à la coquetterie de sa fille ou aux infortunes probables de son gendre, il s'enfonça voluptueusement dans la lecture d'un de ces articles indigestes qu'en style de presse on appelle des tartines, mais que les amateurs du genre avalent toujours, bien ou mal beurrés, avec le plus estimable appétit: le père de famille avait fait place au citoyen!

Avant qu'il eût posé ses lunettes sur son nez, madame Bailleul était sortie du salon et descendue au jardin. D'après ce que venait de lui dire son mari et sa propre perspicacité, elle devina qu'elle trouverait ceux qu'elle cherchait à l'extrémité d'une allée tortueuse et ombragée que terminait un berceau de feuillage d'où l'œil pouvait suivre les capricieux détours de la

Seine. Ce lieu éloigné de la maison et protégé contre les regards indiscrets par d'épais massifs convenait en effet mieux que tout autre à un entretien confidentiel.

Au lieu de s'y rendre par l'allée ordinaire, madame Bailleul prit un petit sentier qui la conduisit jusqu'au berceau sans que les personnes qui s'y trouvaient eussent pu l'entendre ou la voir. En approchant, elle redoubla de précautions pour ne faire aucun bruit, et se mit à marcher, nous n'osons dire à pas de loup, puisqu'il s'agit d'une femme. Après quelques instants de cette manœuvre sournoise, elle se plaça derrière un frêne énorme qu'entourait un fourré d'arbustes et devant lequel se trouvait un banc rustique, occupé en ce moment même par madame Adolphine Chaudieu et M. Gustave Laboissière.

Trois pas séparaient à peine madame Bailleul des deux interlocuteurs; quoiqu'ils parlassent à demi-voix, elle pouvait les entendre, et ce fut avec une émotion que n'eût pas suffisamment expliquée la sollicitude maternelle qu'elle prêta l'oreille à leur conversation.

II.

Madame Adolphine Chaudieu était une jolie brune de vingt-trois ans et ressemblait à sa mère autant que le comportait la différence de leur âge. A l'arc à peine courbé de ses noirs sourcils, à l'accentuation aquiline de son nez, aux fermes contours de sa bouche, et surtout à l'assurance de son regard, on devinait que cette attrayante personne n'était nullement disposée

à laisser tomber en désuétude l'usage qui, dans sa famille, attribuait aux femmes le pouvoir souverain. La conduite de ses parents à son égard et le contraste de leur caractère avaient produit les fruits qu'on en devait attendre. A la faiblesse de son père elle répondait par d'irrespectueux caprices; à la sévérité de sa mère elle opposait une subordination maussade: aimant l'un sans le craindre et craignant l'autre sans l'aimer.

Quant à son mari, depuis cinq mois Adolphine n'avait pas encore trouvé l'occasion d'entamer avec lui un de ces débats décisifs qui, en ménage, répondent à ce qu'on nomme, dans le régime constitutionnel, une question de cabinet. Provisoirement, elle exerçait le pouvoir ainsi que font la plupart des nouvelles mariées dans la période de la lune de miel. Pour rendre cet empire définitif et immuable, elle comptait sur deux choses: sa volonté premièrement, et puis l'inerte bonhomie de Benoît Chaudieu, qui, de tout point, se montrait le digne gendre de son beau-père. De part et d'autre, c'était même complaisance, même abnégation, même docilité. Jeune homme et vieillard semblaient

également nés pour être les très-humbles serviteurs de leurs femmes.

En se mariant, madame Chaudieu s'était attendue à une lutte et non à cette soumission spontanée. Déterminée à vaillamment combattre pour la victoire, elle éprouva une surprise mêlée d'embarras lorsqu'elle la vit remportée sans coup férir. Devant la passive obéissance de son mari, à quoi lui servaient ses préparatifs de combat, caprices, bouderies , airs impérieux , cajoleries insinuantes, sourires irrésistibles , larmes dramatiques , crises nerveuses et tant d'autres excellents tours de gibecière qu'elle aurait devinés d'instinct si l'exemple de sa mère ne les lui eût dès long-temps enseignés ? Madame Chaudieu fut donc contrainte de remettre en magasin, sauf à y recourir à la première alerte, son matériel de guerre ; mais ce ne fut pas sans un peu de ce dépit que ressent un habile ingénieur lorsqu'au moment de faire jouer ses batteries de siége il entend la chamade sur le rempart ennemi. Peut-être faut-il attribuer en partie au désœuvrement où tomba pendant quelque temps l'imagination d'Adolphine l'attraction dangereuse que ne tarda pas à exercer

sur elle l'écueil couvert de fleurs où vont se briser tant de fidélités conjugales.

Toutes les fois qu'une jeune femme trouve la vie monotone et se plaint de la longueur des journées, il se rencontre immanquablement un homme sensible qui s'impose pour tâche de la réconcilier avec l'existence. En cette occasion le réconfortateur fut d'autant plus prompt à entrer en scène qu'il était déjà dans la coulisse. Reçu depuis long-temps chez M. Bailleul sur le pied d'ami, Gustave Laboissière se trouva tout naturellement introduit dans la maison de Chaudieu. Soit qu'ayant eu le désir d'épouser Adolphine, ainsi que l'assurait madame Bailleul, il conservât un tendre penchant pour la jeune femme, soit qu'un motif moins sentimental déterminât sa conduite, il entreprit sans retard ce diabolique labeur que les poètes nomment amour et les moralistes adultère. Le personnage avait toutes les qualités requises pour accomplir cette œuvre de ténèbres. Agréable sans être beau, suppléant au mérite par le jargon, adroit jusqu'à la déloyauté, hardi jusqu'à l'effronterie, carrément posé dans le monde par plusieurs duels heureux dont il ne deman-

dait qu'à augmenter le chiffre ; en un mot spadassin d'esprit comme de cœur , il était assuré de réussir près de beaucoup de femmes qui , à l'exemple de madame de Sévigné, aiment assez les grands coups d'épée. Adolphine n'était pas exempte de cette faiblesse. Lorsqu'on parlait en sa présence des affaires dont M. Laboissière s'était victorieusement tiré avec l'insolente bravoure d'un duelliste, elle sentait un petit frisson qui ne lui déplaisait pas; et quand elle le voyait ensuite empressé , tendre et soumis , c'était avec un secret orgueil qu'elle jouissait de cette transformation. Involontairement elle prêtait une oreille complaisante aux bêlements amoureux de ce loup , pour elle seule changé en agneau.

Il n'est pas de femme qui n'eût aimé à faire filer Hercule, et les hommes entreprenants se soumettent volontiers à cette frivole exigence d'une vanité qui les sert. Laboissière filait donc aux pieds de la moderne Omphale, à peu près discrètement il est vrai, et avec une partie des précautions commandées par la prudence. Il se cachait beaucoup de madame Bailleul pour un motif qui sera expliqué plus tard ; un peu du

mari, et encore croyait-il lui faire trop d'honneur : quant à M. Bailleul, il avait ses raisons pour le croire aveugle ; aussi ne s'en défiait-il guère plus que de la table à thé ou du piano du salon. Probablement le séducteur avait peu médité sur l'Évangile; il ne se rappelait point que tel qui ne voit pas une poutre dans son œil aperçoit le moindre fétu dans la prunelle du voisin.

Des divers prolégomènes que nous venons d'exposer succinctement, il résulte qu'au moment où commence ce récit il existait entre M. Gustave Laboissière et madame Adolphine Chaudieu une intrigue encore au berceau, mais née viable, à laquelle l'un d'eux au moins souhaitait longue et prospère existence. Laboissière, et c'était son métier, n'épargnait rien pour nourrir cet enfant, le développer, le fortifier et lui faire prendre la robe virile. Nous ne devons pas nous dissimuler qu'à l'instant où madame Bailleul se glissait à portée de l'entendre, il pouvait sans trop de fatuité se livrer à l'espoir du succès.

— Je vous en supplie, accordez-moi l'entretien que je vous demande, disait-il avec l'accent pathétique particulier aux solliciteurs.

—Vous n'y songez pas, répondait Adolphine en effeuillant une rose d'un air distrait; quelle idée auriez-vous de moi si je consentais à une pareille extravagance?

— Aimez-vous mieux que je me passe de votre consentement ?

—Vous n'oseriez pas, dit la jeune femme en hochant la tête par manière de défi.

—Sur mon âme, j'oserai, reprit Laboissière du ton le plus résolu; à minuit sonnant je serai sous votre fenêtre.

—Vous escaladerez donc le mur?

— Ce serait une bagatelle. Mais à quoi bon une escalade quand on peut entrer par la porte?

— Quelle porte?

— Celle du potager.

— Et qui vous l'ouvrira? dit Adolphine avec un sourire moqueur.

— Ceci, répondit froidement Laboissière en tirant une clef de sa poche.

— La clef qui a disparu depuis quelque temps et que nous croyions perdue!

— Vous voyez qu'elle ne l'est pas pour tout le monde.

— C'est donc vous qui l'avez prise ?

— Moi-même.

— Mais c'est un trait de voleur !

— Non, c'est une ruse d'amoureux.

— Et vous comptez vous en servir ?

— Pas plus tard qu'aujourd'hui.

Madame Chaudieu haussa les épaules.

— Cela est si absurde, dit-elle, que je ne daigne pas me fâcher.

— Je crains beaucoup votre colère, mais elle ne changerait rien à ma détermination.

— Eh bien, entêté, fou et voleur que vous êtes, supposons que vous ayez réellement l'audace de vous introduire dans le jardin : savez-vous qui vous y trouverez ?

— Turc, dit Laboissière.

— Oui, Turc, et vous pouvez vous estimer heureux s'il ne fait qu'aboyer. L'autre soir il a failli dévorer un ouvrier.

— Vous oubliez que c'est moi qui vous l'ai donné. Turc est un chien discret et intelligent, incapable de faire de la peine à son ancien maître. Il ne soufflera pas.

— Est-ce dans cette intention que vous nous

en avez fait cadeau? demanda la jeune femme en réprimant un sourire.

— Dans quelle autre? répondit Laboissière d'un ton léger; quand je vous dis que je prévois tout, et que, pour la prudence, j'ai soixante ans!

Le silence dura un instant. En proie à l'émotion la plus poignante, madame Bailleul eut pourtant la force de se contenir. La respiration suspendue et l'œil étincelant de fureur, elle se pencha, pour mieux entendre, contre l'arbre qui favorisait sa curiosité.

—Vous voilà donc dans le jardin, reprit Adolphine en effeuillant de plus belle la fleur qu'elle tenait à la main; au lieu de vous mettre en pièces comme ce serait son devoir, ce traître de Turc passe à l'ennemi. Après?

— Je m'avance à pas discrets, comme un sylphe, comme une ombre; au bout d'une minute je suis devant votre fenêtre, et votre chambre est au rez-de-chaussée.

— Après? répéta madame Chaudieu avec un redoublement de persiflage.

Laboissière lui prit doucement les mains en dépit d'une légère résistance.

— Après? dit-il alors d'une voix pressante et en s'inclinant peu à peu comme s'il eût voulu se mettre à genoux. Écoutez, et dites ensuite si je suis trop présomptueux. Autrefois, en Espagne les belles senoras échappaient souvent à la surveillance des duègnes; et le soir, bien tard, quand tout dort excepté l'Amour, derrière quelque fenêtre basse et grillée elles ne refusaient pas de se laisser entrevoir par leurs esclaves : serez-vous plus cruelle?

— Ma fenêtre est basse, en effet, mais elle n'est pas grillée, repartit malicieusement Adolphine.

— N'y a-t-il pas une persienne?

— Cela ne vaut pas des barreaux.

— Qu'avez-vous à craindre?

— Ce que j'ai à craindre d'un voleur! la question est plaisante. Allons, rendez-moi cette clef.

— Jamais; et puisque vous me traitez de voleur, sachez que, pour le bonheur de vous voir un instant, j'en puis employer l'industrie. Une persienne et une fenêtre ne sont pas aussi difficiles à ouvrir du dehors que vous le croyez peut-être.

— De mieux en mieux! Je vois que vous avez juré de m'empêcher de dormir, et je suis sûre de rêver escalade, effraction, assassinat ; au moindre bruit je me figurerai qu'une bande de brigands se précipite dans ma chambre.

— Ce bruit, à minuit vous l'entendrez.

— Et si d'autres que moi l'entendent? dit Adolphine d'un ton sérieux en regardant fixement Laboissière.

— Ce sera un malheur qu'il dépend de vous d'éviter.

— Comment? Ne me menacez-vous pas de briser la fenêtre?

— On ne brise pas une fenêtre entr'ouverte, répondit le jeune homme à demi-voix.

Madame Chaudieu dégagea ses mains et se leva brusquement.

— A quoi bon vouloir vous faire entendre raison, dit-elle; il est évident que vous avez perdu la tête.

Le regard dont furent accompagnées ces paroles contrastait si singulièrement avec leur dureté, qu'en se levant à son tour Laboissière fut pris de cette envie de chanter qu'éprouvent et satisfont les coqs victorieux. Il se contint

toutefois, sachant bien que les femmes ne supportent pas qu'on prenne gaiement ce qu'elles traitent au sérieux.

— Il faut rentrer, dit alors Adolphine ; on doit savoir que vous êtes arrivé, et peut-être remarquerait-on notre absence.

— Qui donc? J'ai aperçu votre mari grimpé sur une échelle devant sa treille, et c'est une occupation trop intéressante pour qu'il songe à autre chose ; quant à votre père, n'est-ce pas l'heure où il a la permission de lire son journal?

— C'est ma mère que je crains.

— Bah ! fit Laboissière avec un rire caustique, je parie qu'en ce moment elle met son rouge; il y en a pour jusqu'à dîner.

En se voyant traitée avec tant d'irrévérence, madame Bailleul, dont la colère avait atteint son paroxisme, frissonna, comme une tigresse blessée, dans le feuillage où elle se tenait tapie. Elle fit un mouvement pour s'élancer sur l'homme qui venait de la tourner en ridicule et qui avait envers elle d'autres torts que cette impertinence. La passion la poussait, la réflexion la retint.

— Je me vengerai, se dit-elle, mais le moment n'est pas venu.

Tandis que madame Chaudieu et Laboissière s'éloignaient lentement et en s'arrêtant à chaque pas, comme font les jeunes gens qui ne sont pas las d'être ensemble, madame Bailleul, la tête presque égarée, prit au hasard un sentier qui, après quelques détours, la conduisit près de la maison. Devant la porte elle aperçut son mari, vers qui elle se précipita soudain au pas de course, comme marchent les zouaves contre les réguliers d'Abd-el-Kader.

—Que venez-vous faire ici? lui dit-elle d'une voix qui semblait mordre : ne vous avais-je pas prié de rester au salon?

—Ah! mon Dieu, ma bonne amie, qu'as-tu donc? demanda le bonhomme effrayé ; te voilà toute cramoisie : on dirait d'un coup de sang.

— Ne voyez-vous pas que c'est mon rouge? reprit madame Bailleul avec un éclat de rire sauvage.

— Ton rouge?

— Oui, je mets du rouge! des cheveux aussi, sans doute!... Que sait-on! peut-être un faux râtelier! continua-t-elle en grinçant les dents

de manière à les pulvériser si elles fussent sorties des ateliers de Désirabode.

M. Bailleul crut sa femme atteinte de la fièvre chaude, accident que rendait assez vraisemblable l'emportement dont elle donnait des preuves journalières. Fort ému de cette idée, il regardait autour de lui avec une inquiétude croissante, lorsqu'un secours inattendu vint lui rendre quelque assurance. C'était Adolphine et Laboissière, qui, après avoir pris ce qu'on appelle le chemin des écoliers, s'étaient enfin décidés à regagner le logis. Ils approchèrent, sans rien comprendre à la pantomime du brave homme, qui de loin leur adressait des signaux, comme un navire en détresse, et bientôt ils se trouvèrent près des deux époux. A leur aspect, madame Bailleul, par un sublime effort, refoula jusqu'au fond de son cœur l'ouragan près d'en sortir. Elle mit sur le compte d'une migraine son teint enflammé, et attribua l'altération de ses traits à une mauvaise nuit. Les aboiements de Turc l'avaient empêchée de dormir : si elle était maussade, c'est qu'elle souffrait; et la faute en devait être imputée à ce maudit Turc. Elle dit cela d'un ton naturel et

poussa l'héroïsme jusqu'à sourire en adressant la parole à l'homme qui l'avait mortellement outragée.

—Pauvre amie! se dit son mari dans la bonté de son âme, elle a mal dormi, et c'est pour cela qu'elle a l'humeur un peu irritable depuis le matin.

Laboissière, de son côté, remplit son rôle avec une aisance parfaite et se conduisit en homme décidé à plaire à tout le monde. A M. Bailleul, qui avait des fonds placés sur l'état, il parla de la bourse et du cours des rentes. Il raconta la pièce nouvelle du Théâtre-Français à madame Bailleul, qui ordinairement affectait pour les conversations littéraires le goût dont se targuent volontiers les femmes d'une instruction douteuse. Enfin, dans son désir de se concilier la faveur générale, il alla jusqu'à s'enquérir du maître du logis, à qui personne ne pensait; car il est deux espèces d'êtres dont on ne s'occupe guère, les absents et les maris: à ce double titre, Benoît Chaudieu jusqu'alors avait été l'objet du plus profond oubli.

— Où donc est le seigneur châtelain? de-

manda tout à coup Laboissière ; j'ai une lettre pour lui.

— Une lettre! dit Adolphine , de qui donc ?

— Je ne sais pas. C'est votre portier qui me l'a remise.

— Notre portier ?

— Oui, madame, en venant ici j'ai passé devant votre logis et j'ai demandé si l'on avait quelque chose à vous faire parvenir. Vous voyez que la précaution n'était pas inutile.

— C'est bien ça, pensa M. Bailleul avec mécontentement; on fait l'obligeant , on rend de petits services : si ce pauvre Chaudieu n'ouvre pas les yeux , il faudra nécessairement que je m'en mêle.

— Ton mari doit être au potager , dit à sa fille madame Bailleul ; depuis deux jours il n'a que ses treillages en tête. Nous pourrions aller de ce côté.

— Je suis à vos ordres , mesdames , fit Laboissière, qui concilia l'amour et l'étiquette en offrant le bras à la mère tandis qu'il lançait une œillade à la fille.

Ils se dirigèrent tous quatre vers le potager, qui occupait la partie de l'enclos la plus éloi-

gnée de la maison et que masquaient habilement plusieurs massifs d'arbustes. Le premier objet qu'ils aperçurent en y arrivant fut Benoît Chaudieu perché au sommet d'une échelle double, tout contre le mur de clôture et à quelques pas de la petite porte dont Laboissière avait dérobé la clef. Ce mur, exposé au midi, était revêtu d'un treillage dont les carrés inférieurs commençaient à être escaladés par les pampres d'une vigne nouvellement plantée. C'est la mise en couleur de ce treillage qui depuis deux jours occupait le maître du logis, à l'exclusion apparente de tout autre soin. Pour remplir avec plus d'aisance son métier de peintre amateur, Chaudieu avait posé sur un prunier fourchu sa redingote, son gilet et sa cravate. Ainsi débarrassé de la partie la plus gênante de ses vêtements, le front protégé contre le soleil par un chapeau de paille à larges bords et les manches de sa chemise retroussées jusqu'au coude, un pinceau d'une main et de l'autre un seau de fer-blanc rempli de couleur, il s'escrimait si vigoureusement que sous ses doigts le bois verdissait à vue d'œil. Ses facultés semblaient tellement absorbées par ce travail mé-

canique, si propre pourtant à reposer l'intelligence, que le quatuor qui venait lui rendre visite était arrivé jusqu'au pied de l'échelle avant qu'il eût fait mine de l'apercevoir.

III.

Si d'irrécusables exemples prouvent que les soins du jardinage et en général les travaux champêtres n'ont rien d'incompatible avec le repos plein de dignité qui convient à la vieillesse des hommes illustres, en revanche il est difficile d'imaginer sans dérision un membre actif de la société, un citoyen valide, un jeune Parisien surtout, bucoliquement occupé à émon-

der ses pommiers ou à arroser ses laitues. L'inquiétude d'esprit, la sève fiévreuse, l'ambition sans frein qui tourmentent la génération actuelle l'ont tellement éloignée des mœurs pastorales, que toute réminiscence de l'âge d'or paraît ridicule. Passé ce premier sentiment de moquerie, on ne pouvait guère refuser le mérite de la singularité à Benoît Chaudieu grimpé sur son échelle et barbouillant ingénument son treillage comme s'il n'eût existé en France ni journaux, ni chemins de fer, ni bateaux à vapeur, ni sociétés en commandite, ni gouvernement constitutionnel.

L'extérieur du mari d'Adolphine répondait assez bien à la naïveté rustique de son travail. C'était un jeune homme de vingt-huit ans environ, grand et taillé en force; mais là s'arrêtaient ses avantages physiques. Ce qu'on pouvait dire de mieux de sa figure, c'est qu'elle annonçait une conscience tranquille et une santé parfaite; du reste, ni régularité ni distinction dans les traits. Des cheveux châtains et plats, peu de barbe, des yeux gris manquant de vivacité, un large visage hâlé par le soleil, composaient un ensemble tout à fait dépourvu de ce ca-

ractère dédaigneusement pensif et sentimentalement féroce qu'aujourd'hui les jeunes gens paraissent regarder comme le type de la beauté masculine et qu'il est assez facile d'acquérir, pourvu que le ciel vous ait créé convenablement pâle et barbu. L'expression permanente et l'on pourrait dire immuable de la physionomie de Chaudieu était cette tranquillité voisine de l'assoupissement qui peut également indiquer l'absence des idées ou leur concentration. Ajoutons que si Gall eût palpé cette tête insignifiante que la nature semblait avoir destinée aux épaules d'un maçon où d'un épicier, il y aurait trouvé, selon toute probabilité, la protubérance de l'entêtement aussi magnifiquement développée que puisse l'offrir crâne breton. Benoît Chaudieu était de Nantes.

En arrivant près du travailleur, les quatre autres personnages parurent éprouver simultanément un sentiment d'ironie qu'ils ne se communiquèrent point, mais qu'exprimèrent d'une manière diverse leurs physionomies. Laboissière sourit d'un air narquois; M. Bailleul haussa les épaules avec mauvaise humeur ; Adolphine poussa un de ces soupirs-bâillements que provo-

que chez certaines femmes aimables la présence de leur mari ; enfin, après avoir examiné un instant son gendre comme si elle eût espéré le faire dégringoler de l'échelle par l'effet seul de son regard, madame Bailleul lui cria d'une voix aigre :

— C'est une plaisanterie sans doute ! il est impossible que vous ne nous ayez pas vus.

Chaudieu tourna la tête et abaissant les yeux sur le groupe arrêté au-dessous de lui :

— Serviteur, dit-il, puis il se remit à l'ouvrage.

— Vous ne voyez donc pas M. Laboissière ? reprit madame Bailleul d'un ton équivalent à l'ordre de descendre.

—Pardonnez-moi, mais je ne fais pas de façons avec lui, et il me permettra de finir ma tâche.

—Certainement, dit Laboissière en ricanant, on ne doit jamais déranger les artistes. Si je ne me trompe, c'est de la peinture à fresque.

— Descendez donc, Chaudieu, dit à son tour M. Bailleul ; voici une lettre pour vous.

—Une lettre ? répéta Chaudieu en tournant de nouveau la tête.

— De Marseille, répondit Laboissière qui en même temps tira la lettre de sa poche.

— Ah! ah! de Marseille, s'écria le mari d'Adolphine d'un ton singulier; et c'est vous qui me l'apportez?

Sans en dire davantage, il mit son pinceau dans le seau à couleur, qu'il laissa suspendu à un des échelons, et descendit ensuite avec la tranquillité qui caractérisait tous ses mouvements; arrivé à terre, il prit la lettre que lui présentait Laboissière, en regarda l'adresse attentivement, et la mit dans sa poche sans l'ouvrir.

— Vous n'êtes pas plus curieux que cela? lui dit son beau-père.

— Je sais ce que c'est, répondit-il laconiquement en prenant ses vêtements sur l'arbre où il les avait posés.

— Maintenant, reprit-il d'un air de bonhomie quand il eut remis sa redingote, j'espère que vous allez venir voir mes asperges.

— Ne voilà-t-il pas une belle merveille que vos asperges! répondit dédaigneusement madame Bailleul en lui tournant le dos.

Adolphine imita ponctuellement sa mère et autant en fit M. Bailleul de peur d'être grondé s'il encourageait par la moindre condescendance la passion potagère de son gendre. Laboissière

seul, soumis aux obligations de son métier de séducteur, consentit à aller voir les asperges, et, pour ne pas faire à demi les choses, il les trouva fort belles. Cette récréation prise, l'amant et le mari regagnèrent la maison, où le dîner ne tarda pas à être servi. Malgré le peu d'empressement qu'il avait montré pour connaître le contenu de la lettre qui venait de lui être remise, Chaudieu la lut à l'écart avant de se mettre à table. A la vue d'un papier qui s'y trouvait inclus, sa figure, d'ordinaire impassible, exprima une vive satisfaction ; mais lorsqu'il rejoignit les autres convives, toute trace de cette émotion avait disparu.

Après dîner, madame Bailleul, qui surprenait à chaque instant quelque nouveau signe d'intelligence entre sa fille et Laboissière, craignit de ne pouvoir rester maîtresse d'elle-même plus long-temps. Intérieurement exaspérée par ses efforts pour se contraindre, elle s'éloigna de peur d'éclater, et se retira dans sa chambre en prétextant un redoublement de migraine. Le plus ou plutôt le seul contrarié de ce départ fut Laboissière, qui, ne soupçonnant pas le ressentiment furieux que lui avait voué depuis quel-

ques heures madame Bailleul, comptait sur elle pour la conclusion de son emprunt de dix mille francs. Il attendit quelque temps, espérant qu'elle reparaîtrait avant qu'il partît lui-même. A la fin il comprit qu'il fallait renoncer à cette médiation ; et comme il avait un intérêt puissant à terminer l'affaire au plus tôt, il prit le parti de s'adresser directement à M. Bailleul.

— A propos, lui dit-il d'un air dégagé après l'avoir conduit à l'écart, madame Bailleul vous a-t-elle dit que je tirais sur vous sans façon une nouvelle lettre de change de dix mille francs?

— Elle m'en a parlé ce matin, répondit le vieillard, dont le front se rembrunit.

— Puis-je compter sur les fonds pour après-demain ?

A cette question, formulée avec autant d'aisance que s'il eût été question du prêt d'une pièce de cent sous, M. Bailleul demeura un instant le nez baissé et la bouche close.

— Écoutez, mon cher Laboissière, dit-il enfin avec un embarras visible ; je ne demande pas mieux qu'à vous rendre service, mais le cas est délicat, fort délicat. Il n'y a pas moyen de discuter avec madame Bailleul : ce n'est pas que je

lui adresse un reproche, c'est une femme du plus grand mérite ; mais elle a un sang terrible : à la moindre contradiction, son système nerveux s'irrite ; et moi, de peur de compromettre sa santé, je cède. Je suis sûr que sa migraine actuelle résulte de la petite conversation que nous avons eue ce matin au sujet de ces dix mille francs.

— Pensez-vous que cet argent coure des risques entre mes mains ? demanda Laboissière avec le superbe sourire qu'eût pu se permettre en pareil cas un des rois de la finance.

— Je ne dis pas cela : s'il était à moi, vous l'auriez déjà ; mais il est à ma fille, et j'en dois compte à mon gendre.

— Je suis sûr que M. Chaudieu n'aurait aucune objection à faire contre un placement qui au mérite de produire un intérêt double du taux ordinaire réunit tant d'autres avantages. Songez que mes bateaux trans-atlantiques...

— Eh bien ! faisons une chose, interrompit M. Bailleul avec l'empressement d'un homme qui entrevoit enfin le moyen de sortir d'une position épineuse ; rapportons-nous-en à la décision de Chaudieu : s'il consent, c'est chose

convenue ; s'il dit non, rien de fait. Mais, dans ce dernier cas, promettez-moi de prendre sur vous la non-conclusion de cette affaire et de parler en ce sens à madame Bailleul. Ce n'est pas que je la craigne ; mais ce sang bouillant la rend si malheureuse que je désire éviter tout ce qui pourrait la contrarier.

Laboissière comprit qu'il n'obtiendrait pas une meilleure composition du bonhomme, à qui l'absence de sa femme rendait une espèce de libre arbitre ; et, comme tous les grands politiques, il accepta franchement la nécessité.

Un instant après, M. Bailleul accostait avec un enjouement fort mal exécuté son gendre, qui depuis quelque temps était retourné au potager, où il se promenait d'un air pensif.

— Eh bien, mon garçon, dit le vieillard en l'arrêtant tout à coup au passage, quand finirons-nous cette treille ?

— Demain, j'espère, répondit Chaudieu, qui pensait à autre chose.

— Savez-vous que vous maniez le pinceau en maître! je suis sûr que, si vous aviez voulu, vous auriez fait des tableaux.

— C'est possible.

— Voilà de la vigne qui produira des chasselas dont je ne donne pas ma part au chat, poursuivit M. Bailleul en affectant de se pourlécher d'avance.

— En parlant de chats, il faudra que j'installe des souricières le long de cette treille.

— Et vos asperges monstres, quand nous en ferez-vous manger?

L'accent et la pantomime du beau-père étaient si accorts, si affectueux, si flatteurs, que le gendre, peu accoutumé à pareille prévenance, s'arrêta net, et le regarda en face.

— Vous n'êtes pas venu me trouver, lui dit-il, pour me parler raisins et asperges. Qu'avez-vous à me dire?

Interpellé d'une manière si précise, M. Bailleul renonça au préambule insinuant par lequel il avait espéré de se concilier l'approbation de son gendre.

— Mon cher Chaudieu, vous avez raison, dit-il en s'efforçant de vaincre la timidité qui semblait près de lui paralyser la langue, laissons là vos asperges et vos raisins : nous leur dirons deux mots plus tard, mais en ce moment parlons d'affaires. Savez-vous que je vous dois qua-

rante mille francs, et qu'aux termes de votre contrat de mariage j'aurais dû vous les payer il y a deux mois!

— Je sais cela, répondit Chaudieu de l'air endormi qui lui était habituel.

— Eh bien, mon cher ami, voici ce qui est arrivé, poursuivit le père d'Adolphine, qui s'arma de toute sa fermeté ; vous savez peut-être que notre ami Laboissière est à la tête d'une magnifique entreprise de bateaux inexplosibles, destinés à créer un service régulier entre la France et l'Amérique ?

— Je sais cela.

— Cette entreprise offrant un placement de fonds excessivement avantageux, il a pris fantaisie à votre belle-mère de profiter d'une occasion unique dans les fastes de l'industrie; et, continua le vieillard d'une voix étranglée, comme nous n'avons de comptant que les fonds destinés à la dot d'Adolphine, ma femme a cru, et moi aussi, que vous ne trouveriez pas mauvais que nous prissions sur cet argent la somme nécessaire à ce placement. Nous avons donc acquis pour dix mille francs d'actions dans l'entreprise des inexplosibles-trans-atlantiques.

— Je sais cela, répéta pour la troisième fois Benoît Chaudieu avec le calme le plus imperturbable.

— Ah çà, vous savez donc tout? dit M. Bailleul, qui commençait à respirer plus librement.

— Tout, c'est trop dire.

— Mais qui a pu vous apprendre que j'ai placé dix mille francs dans l'entreprise de Laboissière?

— Laboissière lui-même, qui, pour me démontrer l'excellence de sa spéculation, n'a pas cru pouvoir me citer une coopération plus honorable et plus influente à mon égard que la vôtre.

— Il vous a donc aussi demandé de l'argent?

— Si je vous comprends bien, vous ne seriez pas fâché de retirer le vôtre? dit Chaudieu en évitant une réponse directe.

— C'est-à-dire, repartit M. Bailleul avec une recrudescence d'embarras, voici ce dont il s'agit : votre belle-mère s'est tellement engouée de ces bateaux qu'elle voudrait que nous prissions de nouveau pour dix mille francs d'actions ; et comme nous serions obligés d'affecter encore à ce placement une partie de la somme

que je vous dois, elle a pensé que vous consentiriez à en recevoir provisoirement l'intérêt au lieu du capital.

Le vieillard aspira une prise de tabac afin de se donner une contenance, tandis qu'il attendait avec anxiété la réponse de son gendre. Celui-ci réfléchit un instant de l'air d'un homme qui pèse attentivement le pour et le contre d'une proposition.

— Je n'ai aucune objection à faire contre cet arrangement, dit-il enfin avec son flegme accoutumé.

— Ainsi vous m'autorisez à terminer avec Laboissière ?

— Mieux que cela. J'ai moi-même une cinquantaine de mille francs disponibles, qui, chez mon notaire, ne me rapportent que le cinq ; je veux profiter de l'occasion pour en tirer un meilleur intérêt, et je vais proposer à Laboissière de les prendre en même temps que vos fonds.

A cette ouverture imprévue, M. Bailleul, dont le front s'était tout à fait éclairci, parut surpris désagréablement et redevint soucieux.

— Diable, dit-il, vous allez rondement en

affaires. La résolution, cependant, mériterait qu'on y réfléchit ; cinquante mille francs ! c'est une somme, et vous savez qu'il n'est pas prudent de mettre tous ses œufs dans le même panier.

— D'abord ces cinquante mille francs ne sont pas tous mes œufs, et puis, d'après ce que vous venez de me dire, le panier est solide.

— Sans doute... la spéculation se présente sous des apparences magnifiques ; mais...

— Mais?

— Dans votre position, il me semble qu'un bon placement sur première hypothèque, quoique rapportant un moindre intérêt...

— Permettez, mon cher beau-père : ou vous croyez l'affaire bonne, et alors pourquoi m'en détourner ; ou vous la croyez mauvaise, et en ce cas pourquoi vous y engager vous-même?

M. Bailleul n'essaya pas de répondre. Au fond, le vieillard, prudent jusqu'à la timidité, avait fort peu de goût pour les aventures industrielles. En fait de fortune, il n'estimait complétement que la propriété territoriale, et encore faisait-il une grande différence entre le sol et les bâtiments. — Une maison peut brû-

ler, disait-il, un champ ne brûle pas. La modique inscription qu'il possédait sur le grand-livre lui occasionnait à chaque baisse des anxiétés dont il avait plus d'une fois résolu de s'affranchir en convertissant ses rentes en immeubles ; à plus forte raison ses actions de la compagnie Laboissière troublaient-elles son repos, et, sans la despotique impulsion de sa femme, il ne se fût jamais décidé à les acquérir. Participant à contre-cœur et par obéissance maritale à une entreprise dont les résultats lui semblaient incertains, quoiqu'en qualité d'actionnaire il les proclamât infaillibles, M. Bailleul vit à regret son gendre prêt à s'embarquer à sa suite sur les inexplosibles-trans-atlantiques ; mais il fut réduit au silence par l'argument sans réplique de ce dernier. Supposer une différence entre leur position ç'eût été reconnaître la dépendance de la sienne ; or le vieillard, assez faible pour porter un collier de servage, n'était pas assez humble pour montrer volontairement son cou pelé.

— Voilà un pauvre garçon qui va faire une sottise, se dit-il ; et cela grâce au fol engouement de madame Bailleul pour cette maudite

spéculation, car il est évident qu'il n'y eût pas songé sans cela. Je voudrais que celui qui a inventé la vapeur fût aux cinq cents diables.

Tandis que Chaudieu et son beau-père conversaient ainsi en se promenant dans le potager, Laboissière, à qui la retraite de madame Bailleul laissait le champ libre, n'essaya pas de se rapprocher d'Adolphine, qui depuis quelque temps était montée au salon. En ce moment les préoccupations de l'homme d'affaires étouffaient en lui les sentiments de l'amoureux, et ce fut avec l'émotion d'un joueur engagé dans une partie sérieuse qu'après avoir attendu pendant une demi-heure le retour de ses hôtes il les aperçut se dirigeant vers lui à travers le jardin. Pour les accueillir, il composa sa physionomie et redoubla d'aplomb.

— Il paraît que la discussion a été vive, dit-il avec un rire d'insouciance. M. Bailleul a l'air d'un orateur rappelé à l'ordre. Eh bien ! boule noire ou boule blanche ?

— Boule blanche, répondit le vieillard en se prêtant à cette plaisanterie.

— Ainsi M. Chaudieu accède à notre petit arrangement.

— A une condition, dit froidement le mari d'Adolphine.

— Voyons cette condition, reprit le spéculateur, dont la satisfaction se trouva suspendue.

— C'est qu'indépendamment des actions prises par mon beau-père, vous m'en remettrez à moi personnellement pour une cinquantaine de mille francs.

En voyant tomber inopinément dans sa toile cette nouvelle mouche dodue et succulente, l'araignée industrielle éprouva un frisson de plaisir qu'elle eut peine à dissimuler ; elle y parvint toutefois, et, comble de l'art! au lieu de laisser parler son appétit, elle réussit à manifester une sorte de satiété dédaigneuse.

— Cinquante mille francs, dites-vous! Je ne sais pas si cela sera facile, et je suis fâché que vous ne m'en ayez pas parlé plus tôt.

— Comment, est-ce que toutes les actions sont placées? demanda M. Bailleul ; cependant vous avez été le premier à m'en offrir.

— Ceci est un cas particulier, répondit Laboissière sans se déferrer ; d'ailleurs, il y a toujours moyen de s'entendre. Il reste, en effet, fort peu d'actions ; mais quand je devrais en-

tamer celles qui sont affectées à ma gérance, il n'est rien que je ne fasse pour être agréable à M. Chaudieu. Vous avez dit soixante mille francs?

— Cinquante mille.

— Soixante, en y ajoutant les dix mille de M. Bailleul. Eh bien, voyons! prenons un rendez-vous pour arranger cela. Demain vous convient-il?

— J'allais vous le proposer, repartit Chaudieu; demain je dois aller à Paris, à une heure serez-vous libre?

— Parfaitement.

— En ce cas, à une heure je serai chez vous, argent en poche. Mes fonds sont prêts chez mon notaire, et je n'aurai qu'à les y prendre.

— C'est convenu, dit l'homme aux bateaux inexplosibles en contenant une joie féroce. A une heure!

Peu de temps après, Laboissière, au moment de remonter dans son cabriolet, s'inclinait devant madame Chaudieu et lui jetait tout bas cet autre mot qui dans les drames et les romans joue un beaucoup plus grand rôle que dans la vie réelle:

— A minuit!

IV.

Après le départ de Laboissière, aucun incident ne rompit la monotonie habituelle de la soirée. Madame Bailleul ne reparut pas, et vers dix heures chacun se retira. Peu à peu le silence s'établit dans la maison, où l'on pouvait croire tout le monde endormi, lorsque onze heures sonnèrent. Mais, en ce moment, la porte d'une chambre s'ouvrit silencieusement

au premier étage, et une femme en sortit un flambeau à la main, bourgeoise contrefaçon de lady Macbeth, à cela près qu'elle était parfaitement éveillée. Cette apparition, quoique assez matérielle, descendit au rez-de-chaussée sans faire plus de bruit qu'une ombre; là, elle traversa la salle à manger, puis un petit corridor, et se trouva devant une porte dont elle tourna le bouton si prestement que la rapidité de ce tour de main rendit la serrure muette.

A cette brusque invasion, Adolphine, qui de son côté n'avait garde de dormir, retint à peine un cri d'effroi; car, menacée d'un siége et prête sans doute à le soutenir héroïquement, elle ne s'attendait pas à se voir attaquée de l'intérieur de la maison. En reconnaissant sa mère, dont la figure fortement éclairée par le bougeoir offrait une expression sombre et sévère, elle passa de cette frayeur puérile à une inquiétude plus sérieuse quoique encore indéterminée.

— C'est vous, maman, dit-elle en se levant précipitamment, qu'est-il donc arrivé? Est-ce que vous êtes malade?

Le premier regard de madame Bailleul s'était porté vers la fenêtre, mais les rideaux

fermés ne lui permirent pas d'en constater l'état.

— Avez-vous besoin de quelque chose? reprit la jeune femme troublée de cette silencieuse pantomime; voulez-vous que j'aille appeler Madelaine?

— Il est inutile d'éveiller personne, répondit gravement madame Bailleul; ce que je viens te dire ne doit être entendu que de toi seule. Viens.

— Où? demanda madame Chaudieu de plus en plus inquiète.

— Dans ma chambre; nous serons mieux qu'ici.

Adolphine s'empressa d'obéir; car la présence d'un tiers dans son appartement, à une heure si rapprochée de l'instant fixé par Laboissière, pouvait amener une catastrophe. Ce péril évité, la scène plus ou moins désagréable dont elle se sentait menacée lui parut de peu d'importance. Décidée à la subir avec une soumission exemplaire, puisque l'approche de minuit commandait d'abréger, elle marcha résolument sur les pas de sa mère.

En rentrant dans son appartement, madame

Bailleul referma la porte et se plaça ensuite en face d'Adolphine qu'elle considéra un instant fixement de l'air d'un juge qui va procéder à l'interrogatoire d'un criminel.

— En vérité, maman, dit madame Chaudieu avec un sourire contraint, si vous continuez de me regarder ainsi, je vais croire que je suis redevenue petite fille et que vous allez m'envoyer en pénitence dans le cabinet noir.

— Adolphine, répondit solennellement madame Bailleul, plût à Dieu que vos fautes fussent de celles auxquelles suffit le châtiment qu'on inflige à l'enfance ; mon cœur en ce moment ne serait pas navré de douleur, car en vous punissant je pourrais vous estimer encore !

— Ma mère !.. s'écria la jeune femme poussée à son tour au langage pathétique par l'emphatique sévérité des paroles qu'elle venait d'entendre.

— Oui, je suis votre mère, et c'est là mon tourment ! Votre bonne mère, entendez-vous, en dépit des chagrins dont vous m'abreuvez ! votre pauvre mère, qui, au lieu de voir en vous, comme elle l'avait espéré, son orgueil et sa joie, n'y trouve plus qu'un sujet de tristesse et

de honte ! Oh ! oui, je suis votre mère, votre malheureuse mère !

Quoique cette apostrophe comportât une explosion de sensibilité, elle fut prononcée d'un ton beaucoup plus irrité qu'attendri. A la fin, cependant, madame Bailleul crut devoir porter son mouchoir à ses yeux; mais elle eût pu se dispenser de ce geste dramatique, ses paupières étant parfaitement sèches.

— Qu'ai-je donc fait pour que vous me traitiez ainsi? s'écria Adolphine, qui, malgré ses efforts pour paraître calme, commençait à éprouver une vive inquiétude.

— Ce que vous avez fait, malheureuse! reprit madame Bailleul, dont le regard semblait vouloir dévorer la jeune femme ; vous osez demander ce que vous avez fait? Me croyez-vous aveugle ? Pensez-vous qu'on puisse tromper une mère comme on trompe un mari? Je sais tout ; tout, vous dis-je. Voilà donc le fruit de mes soins et de mes leçons! voilà la récompense de ma tendresse ! Après cinq mois de mariage seulement oublier ses devoirs ! violer ses serments! trahir un honnête homme, car votre

mari est un honnête homme et vous n'avez rien à lui reprocher! Ah! c'est affreux!

— Je ne vous comprends pas, balbutia madame Chaudieu en détournant involontairement ses yeux d'ordinaire si fermes.

— Ah! vous ne me comprenez pas! Eh bien! je vais me faire comprendre. Un homme sans principes et sans honneur, un homme indigne et infâme, M. Laboissière, est votre amant.

— C'est faux! s'écria énergiquement Adolphine.

Madame Bailleul laissa éclater un rire insultant.

— C'est faux, dites-vous? Aujourd'hui peut-être; mais demain, si je n'étais pas là pour vous sauver malgré vous, serait-ce faux encore? Est-il faux que cet homme ait la clé du potager? est-il faux que cette nuit même, dans quelques instants, il doive se trouver sous votre fenêtre? Est-ce faux, cela? répondez.

En voyant son secret à la merci de sa mère, Adolphine perdit toute assurance, et, comme elle l'avait dit en riant, sembla redevenir petite fille. Le front baissé et les joues couvertes de rougeur, elle demeura muette en ayant l'air

d'attendre la sentence qui devait la punir.

Après un instant de silence, madame Bailleul, qui semblait jouir du trouble d'Adolphine, reprit la parole avec un redoublement d'autorité.

— Demain nous reparlerons de cela; en ce moment, j'ai un devoir plus pressant à remplir. Vous allez rester ici et m'y attendre.

—Où donc allez-vous? demanda timidement la jeune femme.

— Recevoir cet homme, dit avec un accent tragique madame Bailleul.

— Quoi, vous voulez...

— Je le veux; ainsi, pas d'observations!

— Mais, c'est impossible... dit Adolphine en se précipitant vers la porte.

Madame Bailleul prévoyait sans doute ce mouvement, car, saisissant sa fille par le bras avec une incroyable promptitude, elle la repoussa jusqu'au milieu de la chambre.

— Je vous ordonne de rester ici, lui dit-elle en même temps d'un ton qui n'admettait ni résistance ni réplique.

Avant que la jeune femme fût sortie de la stupeur où l'avait plongée ce geste violent,

madame Bailleul s'élança hors de la chambre, ferma la porte à double tour, et, par surcroît de précaution, emporta la clé. Elle redescendit alors à l'appartement de sa fille, et son premier soin en y entrant fut d'examiner la fenêtre. Selon son attente, elle la trouva entr'ouverte ainsi que la persienne.

— Tout était déjà prêt! se dit-elle; et, sans rien changer à un arrangement qui attestait la prudence de son auteur plutôt que sa rigidité, elle fit retomber les rideaux, éteignit le bougeoir et ne laissa qu'une lampe allumée, encore en tourna-t-elle le bouton de manière à diminuer la lueur le plus possible. Elle s'assit alors dans le coin le plus obscur de cette chambre à peine éclairée et y demeura les yeux fixés sur la pendule, immobile et attentive comme le chasseur qui guette une proie. Une demi-heure qui lui parut un demi-siècle se passa de la sorte. Pendant ce temps, à l'étage supérieur avait lieu une autre scène qui devait compliquer plus tard cette situation passablement embrouillée déjà.

Depuis qu'il s'était retiré dans sa chambre, Benoît Chaudieu, au lieu de prendre du repos,

n'avait pas cessé de se promener en long et en large, de l'air d'un homme qui rumine un projet sérieux. De temps en temps il examinait le papier qu'il avait trouvé dans la lettre timbrée de Marseille, et en comparait les caractères avec l'écriture de plusieurs billets épars sur son bureau. Il se frottait alors les mains avec une satisfaction silencieuse et recommençait sa promenade. Après avoir continué pendant près de deux heures ce méditatif exercice, il s'arrêta, et se parlant à lui-même :

—Si j'agis sans prévenir personne, se dit-il, ce procédé paraîtra inconvenant pour ne pas dire brutal. On m'accusera de dissimulation, de défiance, de manque d'égards; et je ne veux motiver aucun de ces griefs. Ma belle-mère est la tête forte de la famille, c'est elle qu'il faut avertir; et cela dès ce soir, car je serai parti demain matin avant qu'elle soit levée. Elle se couche fort tard, et malgré l'heure avancée, je ne la dérangerai pas.

Chaudieu exécuta sans délai sa résolution. Quelques minutes avant minuit il sortit de sa chambre, et se dirigea vers celle de sa belle-mère. Arrivé à la porte, il y frappa discrète-

ment; mais la prisonnière dont cet incident accrut l'inquiétude, se garda de répondre.

— C'est moi, dit-il à demi-voix après avoir frappé de nouveau; veuillez m'ouvrir, j'ai quelque chose d'important à vous dire.

En reconnaissant la voix de son mari, Adolphine passa de l'anxiété à la frayeur, et au lieu d'ouvrir, elle retint son souffle.

— Elle est déjà endormie, murmura Chaudieu contrarié de ce contre-temps.

Sur le point de se retirer, il appliqua machinalement son œil au trou de la serrure; et comme la clé avait été emportée par madame Bailleul, il put apercevoir la lumière dans l'intérieur de la chambre. Cette découverte le fit changer d'idée.

— Si elle était couchée, il n'y aurait pas de lumière, pensa-t-il, car elle n'en garde jamais, même quand elle est malade, et elle n'a pas l'habitude de lire au lit. Elle ne dort donc pas. Mais alors, elle me répondrait; puisqu'elle ne le fait pas, c'est qu'elle est sortie. A pareille heure où peut-elle être? Chez M. Bailleul! — Non, se dit le jeune mari en souriant irrévérencieusement de cette supposition. Chez sa

fille alors ? C'est probable, ou plutôt c'est évident; elle ne peut être que là. Eh bien, tant mieux ; il aurait fallu avoir également une explication avec Adolphine, je ferai d'une pierre deux coups.

Il descendit aussitôt au rez-de-chaussée et prit le chemin de l'appartement de sa femme. Sans remarquer cette circonstance, qui eût suffi pour éveiller les soupçons d'un jaloux, il en profita à son insu et arriva au fond du corridor sans que le moindre bruit eût trahi son approche. Déjà il posait la main sur le bouton de la serrure, lorsqu'une voix d'homme qu'il ne s'attendait nullement à entendre en pareil lieu, arrêta ce mouvement. Surpris à l'improviste par une aventure qui s'annonçait si mal pour un mari, Chaudieu, au lieu de céder à un emportement irréfléchi, se conduisit avec une tranquillité sournoise plus redoutable peut-être ; il souffla prudemment le bougeoir qu'il tenait à la main et colla son oreille contre la porte, dont le peu d'épaisseur lui permettait de tout entendre. Dès les premiers mots, il reconnut la voix de sa belle-mère, ainsi que celle de Laboissière, et comprit qu'Adolphine n'était

pas dans la chambre. Cette absence, quoiqu'il ne pût se l'expliquer, calma ses appréhensions sans modérer sa curiosité. Jamais drame à succès n'eut un auditeur plus attentif que Benoît Chaudieu écoutant à travers une porte l'orageux entretien dont les détails vont donner à ce récit une allure nouvelle.

V.

Gustave Laboissière avait montré cette exactitude qui, dit-on, est la politesse des rois et que les amants observent toujours scrupuleusement, à un premier rendez-vous ; à minuit moins cinq minutes il était à la porte du potager, à minuit précis il arrivait devant la chambre d'Adolphine, après s'être amicalement débarrassé de Turc, qui semblait n'avoir été mis en

faction dans le jardin que pour en faire les honneurs à son ancien maître, et dont la conduite fut un modèle de discrétion et de savoir-vivre. Quoique la nuit fût très sombre, le coureur d'aventures ne commit aucune méprise et devina plutôt qu'il ne la vit la fenêtre par où il comptait s'introduire dans le logis. D'une main prudente il interrogea la persienne, et la tira en dehors sans éprouver de résistance ; il poussa ensuite la fenêtre avec non moins de précaution et de succès : le passage ouvert, l'escalade n'était qu'un jeu. D'un seul élan Laboissière franchit le dernier obstacle et se trouva dans l'intérieur de la chambre ; refermant alors persienne et fenêtre , il entr'ouvrit les rideaux.

— Chère Adolphine, je suis donc près de vous! dit-il amoureusement à la vue d'une forme confuse assise dans un des coins de l'appartement.

Il n'obtint pas de réponse ; mais, vu les circonstances, ce silence ne lui sembla pas désespérant : il s'avança donc vers la personne qu'il prenait pour madame Chaudieu. A son approche, cette femme se leva brusquement et, se

précipitant vers la lampe, d'un tour de doigt en fit jaillir un flot de lumière. Aussitôt, par un mouvement qui eût produit quelque effet sur un théâtre de mélodrame, elle se posa en face de Laboissière et lui présenta en pleine clarté un visage bien connu dont la vue, malgré l'assurance du personnage, l'arrêta net à distance plus que respectueuse.

— Ce n'est point Adolphine, dit madame Bailleul après un instant d'examen foudroyant d'une part et de l'autre ahuri; c'est moi, homme sans âme et sans honneur!

En se voyant dans une si meurtrière embuscade, un amoureux vulgaire eût perdu la tête; mais Laboissière était au-dessus de toute émotion puérile. La première stupéfaction passée, il recouvra son aplomb et soutint courageusement le regard indigné de la mère d'Adolphine.

— Bonsoir, madame, dit-il avec une aisance insolente; à l'éclat de vos yeux, je vois avec plaisir que votre migraine est passée.

— Monstre! fit madame Bailleul d'une voix profonde.

Le jeune homme ôta son chapeau et s'inclina d'un air respectueux.

— Ingrat! perfide! misérable! continua-t-elle avec un redoublement de fureur.

A chaque épithète de cette litanie, Laboissière, au lieu de répondre, renouvela son salut.

— Va-nu-pieds! s'écria enfin madame Bailleul exaspérée par cette impertinence.

— Ici je me permettrai de vous faire observer que la passion vous égare, dit l'homme à bonne fortune en souriant ironiquement; un va-nu-pieds n'a pas de voiture, et mon cabriolet est à la porte.

— Grâce aux dupes qui en paient les frais, et dont j'ai fait partie trop long-temps.

—Vous nous calomniez tous deux, madame: vous avez trop d'esprit pour être une dupe, et je n'en ai pas assez...

— Pour être un fripon? Pardonnez-moi; vous en avez deux fois plus qu'il n'en faut. Mais une qualité vous manque.

— Laquelle, s'il vous plaît?

—La prudence. Vous auriez dû prévoir qu'il y avait quelque danger pour vous à faire de moi

une ennemie, une mortelle et implacable ennemie.

— Madame, vous plairait-il de vous asseoir? dit Laboissière avec le sang-froid le plus irritant; je prévois que notre conversation sera aussi longue qu'elle est déjà intéressante; et pour ma part, je n'aime pas à parler debout.

Sans attendre l'autorisation qu'il semblait solliciter, il se laissa tomber dans un fauteuil et s'appuya contre le dossier en croisant les jambes aussi familièrement que s'il eût été seul et chez lui. Au lieu de suivre cet exemple, madame Bailleul se redressa dramatiquement, comme pour protester par la majesté de son maintien contre un pareil mépris des convenances.

—Maintenant, madame, reprit Laboissière, je suis prêt à dialoguer avec vous jusqu'à la consommation des siècles. D'après le jeu fort expressif de votre physionomie, je devine que vous éprouvez en ce moment des sensations excessivement tragiques; si vous preniez la peine de m'en expliquer la cause, peut-être parviendrais-je à calmer votre courroux.

— Vous êtes ici, et vous me demandez la

cause de mon indignation! s'écria madame Bailleul avec un accent plein d'amertume.

— Ah! je comprends, répondit Gustave, ma présence dans cette chambre est un crime irrémissible; mais peut-être trouveriez-vous excusable que je fusse là-haut.

En parlant de la sorte il montra du doigt le plafond qui, d'un étage à l'autre, séparait la chambre d'Adolphine de celle de sa mère.

A cette brutale et cruelle récrimination, madame Bailleul se couvrit le visage de ses deux mains.

— J'ai mérité cet outrage, dit-elle d'un air morne, mais un homme d'honneur me l'eût épargné.

— L'honneur convient aux femmes au moins autant qu'aux hommes, reprit durement Laboissière; n'oubliez pas que tous ces grands mots sont des armes à deux tranchants et qu'à les manier imprudemment on risque de se couper. Au fait, que signifie cette scène? à quel propos vous trouvez-vous ici et où voulez-vous en venir?

Mme Bailleul, si impérieuse à l'égard de son mari, de sa fille et de son gendre, semblait

perdre insensiblement toute énergie en face de cet homme à qui sa faiblesse avait donné des droits dont il usait sans pitié.

— Vous aimez Adolphine, dit-elle d'une voix à peine distincte.

— A qui la faute? répliqua-t-il laconiquement.

— Vous l'avouez! s'écria-t-elle avec un frémissement convulsif.

— Malgré moi, je vous le jure. Je ne demanderais pas mieux que de vous tromper; mais à cette heure, dans ce lieu et pris au piége que vous m'avez tendu, le moyen d'imaginer un mensonge qui ait le sens commun! Je conviens donc ingénument de ma faute, mais sans en accepter toute la responsabilité; car il est juste qu'une partie retombe sur vous.

— Sur moi?

— Sur vous-même. Vous m'accusez, souffrez donc que je me justifie. Depuis trois ans que je suis dans vos fers, qui m'a conseillé de paraître amoureux de votre fille afin de détourner les soupçons de votre mari? N'est-ce pas vous, madame? Le conseil était excellent et je l'ai suivi à la lettre. Qu'est-il arrivé? Une chose fort simple et que vous auriez dû prévoir : à

force de jouer le rôle que vous m'aviez imposé, j'y ai pris goût; et par des gradations qu'il est inutile de détailler, ce goût m'a conduit où vous voyez.

— Ainsi, vous osez dire que vous l'aimez ! reprit madame Bailleul en tourmentant dans sa main un couteau à couper le papier qu'elle avait pris machinalement sur la table.

— Par bonheur pour moi ce n'est pas un poignard, dit Laboissière avec un sourire sardonique.

Par une furie soudaine, la femme trahie prit à deux mains l'instrument de nacre, le brisa et jeta les débris aux pieds de son parjure amant.

— Le poignard est une bien médiocre vengeance, dit-elle alors ; il tue trop vite.

— Nous avons le poison lent, répondit Gustave d'un ton de persiflage.

— Malgré tout votre esprit, vous n'apprendrez pas à une femme à se venger. Fiez-vous à la haine que je vous ai vouée depuis ce matin. Ni poignard, ni poison ; mais la ruine, la honte, la misère ! Vous voyez ce couteau , avant un mois je vous aurai brisé comme lui.

Laboissière ramassa les deux morceaux de

nacre et les regarda un instant avec une affectation d'inquiétude.

— Savez-vous que vous me faites peur? dit-il. Serais-je, sans m'en douter, aussi cassant que cela!

— Riez, reprit madame Bailleul d'un ton sinistre, riez en attendant que vous fassiez rire les autres.

— Si je ris, madame, c'est par politesse et pour rendre à vos plaisanteries les honneurs qu'elles méritent.

— Mes plaisanteries?

— Quel autre nom puis-je donner à vos menaces? vous n'exigez pas sans doute que je les prenne au sérieux?

— Elles sont sérieuses pourtant! dit la femme outragée.

— En ce cas, ayez la bonté de les formuler un peu plus clairement. Pour vous plaire, je vais trembler de tous mes membres; mais encore voudrais-je savoir pourquoi.

Madame Bailleul laissa tomber sur son ancien amant un regard pesant où étincelait la haine qui succède souvent aux passions coupables et qui en est la plus impitoyable punition.

— Parce que j'ai été faible, vous m'avez crue aveugle, dit-elle d'une voix lente; parce que vingt fois vous avez éprouvé mon dévouement, vous m'avez refusé toute intelligence. Habitué à la tromperie, vous n'avez vu dans votre bienfaitrice... Ne vous récriez pas; c'est là pour une femme un titre bien déplorable et j'en rougis, mais il ne dépend ni de vous ni de moi de le démentir... Vous n'avez vu dans votre bienfaitrice qu'une dupe de plus. Vous n'avez pas compris qu'une femme peut aimer un homme sans l'estimer; apprenez-le donc, si vous l'ignorez encore. Sachez que, depuis le jour où vous vous êtes introduit chez moi, je n'ai pas été abusée un seul instant sur votre position. Vos spéculations commerciales, les noms honorables que vous mettez en avant, le crédit dont vous vous vantez, le luxe apparent qui vous entoure, chimères, mensonge, fourberie! Vous n'êtes rien, vous n'avez rien; je me trompe, vous avez votre industrie : il est vrai qu'elle est de celles dont s'occupe parfois la justice.

— Madame! s'écria Laboissière en se levant avec fureur.

— Rasseyez-vous, je n'ai pas tout dit, reprit

madame Bailleul, à qui l'épanchement de son courroux rendait une impérieuse énergie ; je vous connaissais donc et j'ai eu l'indignité de vous aimer. J'espère que cette faute me sera pardonnée, car elle porte son châtiment en elle-même. Devinant qui vous étiez, je vous ai servi avec une abnégation sans bornes ; je me suis attelée en esclave au char de votre fortune ; par d'infatigables efforts je vous ai créé des soutiens, j'ai donné du crédit à vos mensonges. Pour vous j'allais compromettre notre fortune. Déjà n'ai-je pas forcé mon mari à vous livrer une partie de la dot de ma fille ! Aujourd'hui encore j'étais prête à renouveler cette abominable action. Oui, abominable, car je n'ignorais pas que vous confier cet argent c'était le jeter dans un gouffre d'où il ne sortirait jamais. Voilà ce que j'ai fait pour vous, et voici comment vous me récompensez ! Oh ! Dieu est juste, car j'ai été bien coupable !

Madame Bailleul se voila de nouveau le visage de ses mains et resta muette un instant, dans une attitude pleine d'accablement et de douleur.

On oublie quelquefois les offenses reçues,

mais on pardonne rarement à ceux qu'on a outragés. Victime d'une trahison, Laboissière eût peut-être vu s'amollir en faveur de la coupable le dur égoïsme de son caractère; en présence de la femme dont il avait détruit le repos et flétri l'existence, il sentit se raidir dans son cœur les fibres d'une férocité bestiale.

— Vous pleurez! dit-il froidement. Dans l'intérêt de votre beauté, et de votre teint surtout, je dois vous dire que vous avez tort.

— Ah ! oui, j'oubliais mon rouge ! s'écria madame Bailleul avec un ricanement nerveux qui ressemblait au rire de la folie.

Elle pressa son mouchoir sur ses yeux et montra ensuite à son cruel amant une figure où l'excès de l'indignation avait ramené une sorte de calme plus effrayant que les convulsions de la colère.

— Ce que je voulais vous dire, reprit-elle, ce qu'il vous importe de savoir, ce qui parviendra peut-être à émouvoir votre superbe courage, c'est que, dès ce moment, je vais mettre à vous détruire plus d'ardeur encore que je n'en ai montré pour vous servir. Du côté du cœur, vous

êtes invulnérable; car vous n'en avez point: aussi n'est-ce pas là que je frapperai.

— Est-ce ma fortune que vous menacez? demanda Laboissière avec un sourire insouciant.

— Votre fortune! pour que cet échafaudage menteur s'écroule, je n'ai qu'à retirer la main.

— C'est ce que vous ne ferez pas.

— C'est ce qui est fait.

— En vérité?

— Je vous avais promis dix mille francs pour demain.

— J'y compte.

— Vous avez tort, et je vous conseille de les chercher ailleurs.

Laboissière s'enfonça carrément dans son fauteuil et porta la tête encore plus haut qu'auparavant.

— Je vois avez plaisir, dit-il, que nous voici enfin dans la question. Jusqu'à présent les reproches, les soupirs, les sanglots, les imprécations, les anathèmes et autres figures de rhétorique ayant exclusivement alimenté votre éloquence, j'ai dû me contenter du rôle passif d'auditeur; car je me reconnais tout à fait in-

capable de lutter avec vous de larmes et d'attaques de nerfs. Mais puisque la discussion véritable et positive est enfin ouverte, vous me permettrez, je l'espère, d'y placer mon petit mot. Veuillez donc m'accorder un instant d'attention et surtout suivez bien mon raisonnement.

Laboissière fit une pause et reprit d'un air doctoral.

— Je suis ici sous deux faces différentes : d'une part homme du monde, de l'autre homme d'affaires. Sous le premier point de vue, j'ai des torts envers vous et je les reconnais. Traitez-moi de perfide et d'ingrat, appelez-moi don Juan et Lovelace, ce sera bien dit. Faites mieux : poignardez-moi, je n'aurai que ce que je mérite. Vous voyez qu'il est impossible de s'exécuter plus complétement. C'est toujours l'homme du monde qui parle. Quant à l'homme d'affaires, c'est autre chose. Sous ce dernier aspect, je décline formellement votre juridiction et je ne vous reconnais aucun droit sur mon portefeuille. En un mot, j'établis une distinction rigoureuse entre le spéculateur et l'amant ; et je soutiens que ce n'est pas au premier d'expier les fautes du second. L'argument me sem-

ble d'une logique un peu serrée et voici la conclusion que j'en tire. Demain, M. Chaudieu doit venir chez moi pour prendre, au nom de votre mari et au sien, des actions dans mes bateaux. Vous aurez la bonté de ne vous opposer en aucune façon à la conclusion de cette affaire.

— Chaudieu n'ira pas! interrompit énergiquement madame Bailleul.

— Il viendra, reprit avec assurance le spéculateur.

— Je le lui défendrai.

— Et moi, je vous défends de lui dire un seul mot à ce sujet!

En prononçant ces insolentes paroles, Laboissière s'était levé. Les bras croisés sur la poitrine, la tête fièrement jetée en arrière, il foudroya d'un regard la femme qui, oubliant qu'elle avait été faible, osait maintenant lui résister.

— Vous m'entendez, continua-t-il d'un ton despotique, je vous défends de parler de mes affaires à votre gendre, à votre mari, à qui que ce soit au monde, et malheur à vous si vous désobéissez! Tout à l'heure vous parliez de mon imprudence, que dire de la vôtre! avez-

vous donc tout oublié? Ma fortune, dites-vous, est dans votre main; votre honneur n'est-il pas dans la mienne? Frappez, et je frappe; si vous brisez, je brise : nous verrons qui s'entendra mieux à faire une ruine. Cette réputation conservée intacte à force d'hypocrisie, ignorez-vous que je n'ai qu'un mot à dire pour la mettre en poussière? Et, ce mot, me supposez-vous assez de vertu pour le taire, si la première vous m'attaquez? Ah! je suis un chevalier d'industrie! fort bien, mais qu'êtes-vous donc vous-même?

— Une femme bien malheureuse! dit madame Bailleul avec un sourd gémissement.

— Il sera temps de parler de vos malheurs lorsque du rang de femme vertueuse, de mère de famille respectable, je vous aurai fait descendre à la place qui vous convient.

— Cela n'est pas en votre pouvoir.

— Puisque vous manquez de mémoire, je vous rappellerai que j'ai le bonheur de posséder quelques-uns de vos autographes : quarante-trois lettres ni plus ni moins.

— Vous ne les avez pas brûlées, ainsi que vous l'aviez juré sur votre honneur! s'écria madame Bailleul en pâlissant.

Laboissière partit d'un rire ironique.

—Sur mon honneur! dit-il; mais, selon vous, je n'en ai point: comment donc avez-vous pu vous fier à ce serment? Non, madame, je n'ai pas commis la sottise de détruire votre correspondance; l'événement prouve si j'ai eu tort. Vos lettres, d'ailleurs, ne sont pas de celles qu'on brûle; et si jamais le grand jour de la publicité luit pour elles, je ne doute pas qu'elles n'obtiennent un fort beau succès littéraire.

— Je ne vous connaissais pas encore, dit la mère d'Adolphine, qui se laissa tomber sur un fauteuil, brisée en apparence par cette dernière menace et hors d'état de se débattre plus longtemps.

Laboissière garda un instant le silence comme pour lui laisser le temps de se remettre et de répondre. Voyant qu'elle persistait dans sa muette et douloureuse attitude, il s'approcha de la glace, passa la main dans ses cheveux, lissa ses moustaches, rétablit la régularité de sa cravate et finit par regarder les aiguilles de la pendule.

— Déjà une heure, dit-il. Comme le temps passe vite près de vous! Allons, il faut être

raisonnable : j'ai beaucoup à travailler ce matin; et vous-même, avec votre migraine, vous avez tort de veiller si tard. Adieu donc et sans rancune. Vous vous rappelez mon ultimatum : la paix ou la guerre, à votre choix. Pour moi, je préfère la paix; et ce sera toujours à regret que je ferai de la peine à une femme. M. Chaudieu m'a promis d'être chez moi à une heure. S'il ne vient pas ou si quelque chose dans sa conduite m'apprend que vous avez parlé, il est bien entendu que la petite correspondance sentimentale fera son office. En attendant, permettez-moi de vous souhaiter une bonne nuit.

Laboissière adressa un salut dérisoire à la femme qu'il venait d'accabler, puis il s'approcha de la fenêtre. Au moment de disparaître derrière le rideau, il se retourna.

— A propos, dit-il, je me souviens que je dîne chez vous après demain. Je serai exact, et j'espère que le petit nuage d'aujourd'hui ne vous empêchera pas de m'accueillir avec la gracieuse bienveillance que vous m'avez toujours accordée.

Madame Bailleul ne répondit rien, elle était anéantie. Après lui avoir lancé un dernier re-

gard de domination et de défi, Laboissière souleva le rideau. Un instant après, le bruit presque imperceptible de la fenêtre et de la persienne annonça qu'il s'éloignait sans accident.

VI.

Dans son entretien avec Laboissière, madame Bailleul venait de subir l'humiliation qu'ont toujours à redouter les femmes dont la conduite n'a pas été sans reproche. Insultée par un homme pour qui l'amour n'avait jamais été qu'une spéculation, il lui fallait dévorer cet outrage ; heureuse encore s'il n'eût pas été le prélude d'autres tortures non moins cruelles.

Elle se voyait à la merci d'un être sans principes, sans générosité, sans pitié. A l'âge où la considération devient si nécessaire aux femmes, elle se trouvait menacée du mépris public : épouse, elle avait un pardon à demander à son mari ; mère, et c'était là son plus affreux châtiment, elle était exposée à rougir devant sa fille !

Après le départ de l'homme qui s'était plu à lui navrer le cœur, elle demeura long-temps immobile à la place où il l'avait laissée. Affaissée sur son siége, comme pourrait l'être un criminel au sortir de la question, la tête débilement inclinée, les bras étendus le long du corps, l'œil morne et hagard, elle repassait dans son esprit les détails de la lutte où elle avait été si brutalement vaincue. Parfois elle se figurait qu'elle avait rêvé cette scène outrageante, et par un sursaut violent elle essayait de se délivrer de son cauchemar : mais secouer sa torpeur, c'était recouvrer la lucidité de l'intelligence ; et la vérité alors lui apparaissait dans toute sa menaçante laideur.

A la fin les premiers frissons de la fièvre dissipèrent de leur haleine glaciale la somnolente

souffrance où semblait s'engourdir madame Bailleul. Elle se leva brusquement, promena autour d'elle un regard plein d'angoisse, et, serrant son châle sur ses épaules avec un frémissement douloureux, elle sortit de la chambre. En traversant le corridor, rien ne l'avertit que sa honte avait eu un témoin : Benoît Chaudieu s'était éloigné sans laisser de traces de sa présence. Elle trouva toutes les portes ouvertes ainsi qu'elle les avait laissées en descendant, et aucun incident ne contraria son retour ; mais à peine fut-elle entrée dans sa chambre que ses forces épuisées l'abandonnèrent tout à coup, et qu'elle se laissa tomber sur une chaise. Adolphine, qui depuis près de trois heures était en proie aux plus mortelles inquiétudes, avait fini par se coucher à demi sur une causeuse ; lorsqu'elle vit s'ouvrir la porte de sa prison, elle ne fit pas un mouvement, ne prononça pas une parole, et attendit dans un recueillement hautain l'explication orageuse que rendaient probable les événements accomplis.

La mère et la fille demeurèrent quelque temps en face l'une de l'autre, également immobiles et silencieuses. A leur attitude, on au-

rait pu les croire endormies si elles n'eussent échangé par intervalles de sombres regards. Quoique Adolphine n'eût jamais soupçonné la faiblesse de sa mère, un secret pressentiment lui disait qu'elle trouverait en elle un juge sévère et partial. De son côté, madame Bailleul, malgré l'instinct puissant de la maternité, ne pouvait s'empêcher de voir dans la belle et jeune femme assise devant elle la cause première de ses chagrins; par moments elle oubliait sa fille pour ne plus apercevoir que sa rivale, et alors ses yeux dardaient un long regard de haine qui portait le trouble et la crainte au cœur d'Adolphine.

Ce silence obstiné de part et d'autre devenait à chaque instant plus pénible; madame Chaudieu, par lassitude plus que par déférence, se décida la première à le rompre.

— M'est-il permis maintenant de descendre à ma chambre? dit-elle d'un ton sec qui contrastait avec la soumission apparente de ces paroles.

Une de ces idées absurdes que la jalousie seule peut concevoir traversa l'esprit de madame Bailleul.

— S'il n'était pas parti ! se dit-elle, si, maintenant que j'ai quitté cette chambre, il allait y revenir !

— J'attends vos ordres, reprit Adolphine en voyant que sa mère ne lui répondait pas.

Madame Bailleul la regarda d'un air défiant.

— Vous savez que je suis malade, lui dit-elle ; ne sauriez-vous veiller une nuit près de votre mère souffrante ?

— Quand on est malade, on se couche ; répondit madame Chaudieu d'un ton maussade.

— C'est ce que je vais faire, dit madame Bailleul en se levant avec effort.

Elle fit quelques pas, agitée d'un frissonnement fiévreux. Quoique l'amour filial n'eût pas jeté dans son cœur des racines très-profondes, Adolphine, en remarquant la démarche chancelante de sa mère, ne put se défendre d'une inquiétude qui lui inspira de plus affectueux sentiments.

— Comme vous tremblez ! dit-elle en s'approchant pour la soutenir. Rasseyez-vous. Je vais éveiller Madelaine, elle saura mieux que

moi ce qu'il faut faire. Vous avez réellement la fièvre.

— Cela ne sera rien, et je n'ai besoin de personne, répondit d'un ton glacial madame Bailleul, qui se coucha sans permettre que sa fille lui aidât à se déshabiller.

Adolphine retourna s'asseoir sur la causeuse, et les deux femmes passèrent ainsi le reste de la nuit sans qu'une seule parole fût prononcée de nouveau. Entre ces deux êtres si étroitement unis par la nature, un mur d'airain s'était élevé depuis quelques heures. Au tranchant d'une rivalité à peine découverte d'une part et encore ignorée de l'autre, les liens du sang semblaient près de se rompre. Dans cette chambre triste et muette, où l'inquiétude et le chagrin veillaient en présence, il n'y avait plus une mère et sa fille : il y avait deux femmes, deux rivales, deux ennemies.

Aux premières lueurs de l'aube, madame Bailleul sentit se dissiper l'appréhension que lui avait causée un instinct jaloux.

— Vous devez être fatiguée, dit-elle à Adolphine ; il faut aller vous coucher. Moi-même, je vais tâcher de dormir.

Madame Chaudieu ne se fit pas répéter cet ordre, et elle se retira dans sa chambre sans espoir d'y trouver le sommeil, mais avec l'espèce de soulagement qui suit l'exécution d'une corvée fatigante.

Quelques heures plus tard, M. Bailleul, en entrant chez sa femme, resta frappé de stupeur à la vue des ravages de sa figure.

— Je viens d'apprendre qu'Adolphine a passé la nuit près de toi, dit-il d'un ton pénétré : pourquoi ne m'avoir pas envoyé chercher? je t'aurais veillée, moi; je suis plus fort qu'elle.

Ce reproche affectueux irrita la malade au lieu de la toucher. Elle, qui depuis la veille avait dû supporter en silence tant d'outrages, fut instantanément rendue, par le seul aspect de son mari, à sa nature emportée et violente. Le souffre-douleur parut arriver tout exprès pour recevoir l'orage qui n'attendait qu'une occasion d'éclater.

— C'est vous qui m'avez rendue malade par votre entêtement, répondit-elle avec brusquerie; c'est cette sotte discussion d'hier qui m'a

donné la fièvre. Vous voilà content maintenant!

— Mais, ma chère amie, dit humblement M. Bailleul, tu ne te rappelles donc pas que j'en ai passé par où tu as voulu! Laboissière aura aujourd'hui les dix mille francs.

A ce nom redouté, madame Bailleul éprouva un frémissement.

— Qui vous a dit de vous dessaisir si vite de cet argent? reprit-elle après avoir dompté son émotion.

— Toi-même, si j'ai bonne mémoire, répliqua le mari surpris d'une pareille demande.

— Je ne vous en ai pas dit un mot; il n'a pas été question de l'époque de ce placement, et voilà comment vous interprétez toujours mes paroles de travers!

— Rien n'est fait encore, s'écria le bonhomme à qui souriait la perspective de soustraire ses dix mille francs aux chances de la spéculation des bateaux inexplosibles: si tu as changé d'avis, tu n'as qu'un mot à dire; et je vais écrire à Laboissière, afin qu'il ne compte pas sur notre argent.

— Qui vous parle de cela ? dit d'un air sombre madame Bailleul, qui se rappela les menaces de son amant.

— Tu sais bien que pour ma part j'aimerais autant à garder nos fonds : voilà Chaudieu qui s'est mis dans la tête de prendre pour cinquante mille francs d'actions; et à ce compte, avant un an, toute notre fortune sera entre les mains de Laboissière. Ce n'est point que je me défie de lui, mais on ne doit jamais mettre tous ses œufs...

— Chaudieu lui achète des actions ! s'écria madame Bailleul en se mettant brusquement sur son séant.

— Pour cinquante mille francs. Est-ce qu'il ne te l'a pas dit ?

— Quand a lieu cet achat ?

— Aujourd'hui, Chaudieu va partir.

— Va le chercher; qu'il vienne sur-le-champ, reprit madame Bailleul d'un ton si vif que son mari, au lieu d'obéir, resta devant le lit bouche béante.

— Vous voilà encore ? reprit-elle en lui lançant un regard qui ressemblait à un coup de fouet.

— J'y vais, ne te fâche pas, répondit M. Bailleul, qui s'empressa de sortir.

— Que Chaulieu vienne seul, lui cria-t-elle au moment où il refermait la porte.

Pendant les neuf ou dix minutes qui s'écoulèrent entre le départ de son mari et l'arrivée de son gendre, madame Bailleul interrogea d'un regard effaré mais clairvoyant les profondeurs de l'abîme où elle était tombée. Elle se vit perdue si elle n'en sortait pas avant qu'il se fût refermé sur elle, et, n'ayant pas le choix des moyens de salut, elle prit un de ces partis violents que la nécessité inspire souvent et que justifie quelquefois le sucès.

— Maintenant je lis dans l'âme de ce misérable, se dit-elle; l'argent, voilà son dieu! en s'adressant à mon cœur, c'est à notre fortune qu'il en voulait : aujourd'hui qu'il croit pouvoir me dicter des lois et me contraindre à signer notre ruine, cette dépouille ne lui suffit plus; il lui faut celle de mon gendre. Adolphine lui sert d'instrument comme je lui en ai servi moi-même. Pauvre folle, qui se croit aimée! M'aimait-il, moi? Si ces lettres restent en son pouvoir, nous sommes perdus. Armé de ce

poignard, il est sûr de mon obéissance. Entre la misère et la honte quelle femme hésiterait? Il me faut ces lettres à tout prix, dût-il en coûter, non pas de l'or, mais du sang!

Les femmes ne se battent guère, aussi traitent-elles fort lestement une matière que prennent au sérieux aujourd'hui les hommes les plus braves. Telle, qu'une piqûre d'épingle ferait tomber en faiblesse, trouverait fort ridicule qu'une poitrine masculine éprouvât quelque répugnance à servir de fourreau à une épée. Cet héroïsme en jupon tourne d'autant plus à la crânerie qu'il est moins exposé à se voir mis à l'épreuve; à ses yeux un duel est un expédient infaillible, un moyen de procédure péremptoire et, sauf l'antiphrase, une panacée omnipotente.

Madame Bailleul partageait cette opinion plus répandue qu'on ne pense parmi les aimables personnes de son sexe. Pour elle Alexandre coupant le nœud gordien était le type d'après lequel on doit se conduire dans les affaires difficiles, embrouillées et périlleuses. Ne pouvant appliquer elle-même à son embarras présent ce système tranchant et expéditif, elle

imagina d'agir par procuration. La nécessité plus que la préférence fixa son choix sur son gendre. Elle en faisait peu d'état, mais à quel autre confier une mission si délicate? D'ailleurs le temps pressait, et il n'y avait pas un instant à perdre. Elle se détermina donc à s'adresser à Chaudieu. Dans son esprit, la chose allait d'elle-même; rien de plus praticable que le moyen: quant au résultat, elle pouvait gagner et n'avait rien à perdre; sa position étant arrivée à ce terme critique où le mal n'empire plus, tant il est accompli.

En quelques minutes madame Bailleul fit son plan, et décida que son gendre se battrait avec Laboissière. Ses lettres à ce dernier seraient l'enjeu du combat. Elle avait vu dans quelques romans les choses se passer ainsi. Le ciel, selon toute apparence, protégerait la bonne cause; et Laboissière, blessé, restituerait la correspondance dont il menaçait de faire un usage odieux. Que si, par une chance funeste, son champion était vaincu, ce malheur n'ajouterait rien au danger qu'elle redoutait, et d'ailleurs à quoi bon cette prévoyance? L'homme qui se noie ne saisit-il pas la première corde qu'on lui

jette, sans calculer si elle est assez forte pour le soutenir ?

Au jeu dont elle allait mêler les cartes, madame Bailleul risquait de faire tuer son ancien amant; mais la blessure qu'elle en avait reçue saignait trop cruellement pour qu'elle reculât devant l'idée d'une vengeance extrême. La Rochefoucauld a dit que, si on juge de l'amour par la plupart de ses effets, il ressemble plus à la haine qu'à l'amitié. Cette réflexion, dont la justesse est souvent contestée pendant la bonace, acquiert une vérité saisissante après un de ces orages qui éclatent souvent sur les passions mourantes et leur épargnent, d'un coup de foudre, les langueurs de l'agonie; de l'amour frappé au cœur, la haine s'échappe alors comme l'air sort d'une outre crevée. Ce que certaines liaisons galantes renferment d'inimitiés, de rancunes, de mépris, de dégoûts mutuels, est une chose incompréhensible pour quiconque ignore les bizarres contradictions de la nature humaine. La coupe amoureuse est d'or: le poison ne s'y voit pas; mais il la remplit peu à peu, et à la première goutte de trop il déborde. Or entre une femme de quarante-cinq ans et un

homme de trente-deux ans il est impossible que la goutte de trop se fasse long-temps attendre ; et en effet elle venait de tomber

En ce moment donc, madame Bailleul, détestant Laboissière au moins autant qu'elle l'avait aimé, s'inquiétait peu du danger qu'il pourrait courir. Par instants même, il lui semblait, tant l'amour-propre offensé devient féroce, qu'elle le verrait avec quelque plaisir expirant à ses pieds comme Monaldeschi aux genoux de Christine, et lui demandant grâce sans l'obtenir.

Restait à considérer le sentiment particulier de Benoît Chaudieu, qui, peut-être, montrerait peu d'ardeur à s'approprier la querelle d'autrui; ceci semblait d'une importance si secondaire à madame Bailleul, qu'elle ne daigna pas même s'en préoccuper. Dans ses idées de belle-mère, un gendre était un meuble peu agréable à l'œil mais utile en ménage et d'un usage journalier; meuble de chair et d'os propre à une foule d'emplois domestiques, à découper à table, par exemple, à porter le châle ou la pelisse, à faire avancer la voiture, à donner le bras, à lire le journal à haute voix, à complé-

ter la partie de whist ou de boston : voilà pour le courant. Dans les circonstances exceptionnelles, il pouvait aspirer à de plus hautes destinées : en cas de disette pécunière, il lui était permis de prêter de l'argent; et si quelque ennemi discourtois se présentait, il avait le droit de lui couper la gorge en risquant la sienne propre pour la plus grande gloire de la famille. Il aurait fallu, certes, que Benoît Chaudieu eût l'humeur bien difficile pour ne pas remplir avec amour les devoirs de son état. Madame Bailleul était sans inquiétude à cet égard, et ce fut avec l'espèce de calme qu'inspire la conception d'un projet infaillible qu'elle attendit l'arrivée de son champion.

Chaudieu ne tarda pas à se présenter. Son maintien était placide, sa physionomie insouciante, et toute sa personne offrait plus encore que de coutume l'expression endormie qui en était le caractère distinctif. Tandis qu'il approchait sans montrer beaucoup d'empressement, madame Bailleul l'examina d'un œil fixe et scrutateur, comme don Diègue dut regarder son fils au moment de lui dire :

.... Rodrigue, as-tu du cœur ?

— Vous avez des commissions à me donner pour Paris? demanda Chaudieu en s'arrêtant à quelques pas du lit.

— Je veux vous parler de choses plus sérieuses, répondit madame Bailleul avec gravité; mais avant tout, jurez-moi sur l'honneur de ne révéler à personne cet entretien : à qui que ce soit, entendez-vous? pas même à votre femme.

— La recommandation est inutile, je sais qu'on ne doit dire aux femmes que ce que l'on veut perdre.

— Ah, ce sont là vos principes! dit la mère d'Adolphine, surprise de cette réponse, qui contrastait avec la mansuétude conjugale de son gendre.

— C'est un dicton de Bretagne, répliqua Benoît Chaudieu.

Le visage bruni et ossu du jeune mari prit une expression de fermeté froide dont madame Bailleul demeura singulièrement frappée; elle crut voir son gendre pour la première fois, et, songeant au rôle dont elle voulait le charger, elle augura bien de ce symptôme d'énergie.

— Écoutez-moi, reprit-elle d'un ton solennel, et pesez chacune de mes paroles. Lorsque

votre mère vivait encore, si quelqu'un l'avait offensée, ne l'auriez-vous pas défendue? n'auriez-vous pas employé à la protéger ou à la venger tout ce que le ciel vous a donné de force et de courage?

— J'aurais fait mon devoir, répondit Chaudieu.

— Vous avez eu le malheur de perdre votre mère, poursuivit madame Bailleul avec une sorte d'attendrissement; mais votre mariage vous en a donné une seconde qui, sans se comparer à celle que vous pleurez, s'efforce du moins de la remplacer autant qu'il dépend d'elle, en vous portant l'attachement le plus sincère.

Benoît Chaudieu regarda sa belle-mère d'un air qui disait clairement : Je ne savais pas que je vous fusse si cher; puis il s'inclina sans prononcer une parole.

— Après les liens du sang, qui passent avant tout, continua madame Bailleul dont le débit devenait oratoire, en est-il de plus sacrés que ceux qui résultent d'une alliance mutuellement heureuse et honorable? Mon mari et moi nous vous regardons comme notre fils, et je suis

certaine qu'au besoin vous sauriez remplir les devoirs qu'un pareil titre impose.

— J'ose le croire, répondit Chaudieu d'un ton modeste.

— Et moi j'en suis sûre, car vous êtes un homme d'honneur, un homme de cœur, un digne Breton ; c'est tout dire.

L'enfant de la Bretagne accueillit ce compliment par un second salut non moins silencieux et non moins ambigu que le premier.

— Si donc je vous disais : Chaudieu, un homme m'a outragée gravement, profondément, mortellement ; il est mon ennemi, de lui j'ai tout à craindre : mon mari est un vieillard, je n'ai pas de fils et je ne suis qu'une femme ; vous seul pouvez me défendre, et de vous seul j'attends secours et protection : — que feriez-vous alors, mon ami? dites-le-moi.

Benoît Chaudieu leva le nez au plafond et croisa les mains sur son ventre en faisant tourner ses pouces.

— Ce que je ferais ? Je n'en sais trop rien, dit-il d'un air circonspect après avoir réfléchi un instant; il me semble que c'est à vous de me dire ce que vous voudriez que je fisse.

— Comment ! vous êtes un homme et vous ne savez que répondre à une pareille question ! s'écria madame Bailleul, à qui la pantomime fort peu chevaleresque de son gendre agaça subitement les nerfs ; je vous parle d'un outrage impardonnable, d'un danger sérieux, d'une question de vie et de mort, et vous me demandez ce qu'il faut faire ! mais vous n'y pensez pas ou plutôt vous ne m'avez pas comprise.

— Pas tout à fait, répondit Chaudieu avec le plus grand sang-froid; les Bretons sont de braves gens, ainsi que vous aviez la bonté de le dire tout à l'heure, mais on leur reproche d'avoir la tête dure, et sous ce rapport je fais honneur à mon pays. Si vous parliez plus clairement, peut-être parviendrais-je à vous comprendre.

— Si l'on vous donnait un soufflet, que feriez-vous ? dit d'un ton bref la mère d'Adolphine.

— J'en rendrais deux, répondit le Breton.

— Vous provoqueriez en duel l'homme qui vous aurait frappé. Eh bien ! je viens de vous prouver qu'en vertu des liens qui nous unissent votre honneur et le mien sont solidaires. Vous

êtes insulté dans ma personne. Comprenez-vous maintenant ?

— Je crois qu'en effet je commence à deviner : vous voulez que je me batte. A ce sujet j'ai une petite observation à vous soumettre.

— Je vous écoute, dit madame Bailleul dont le visage se rembrunit.

— Il y a deux mois environ, reprit Chaudieu toujours flegmatique, nous étions dans le salon, vous, ma femme et moi. J'étais sur le canapé, où vous me croyiez endormi, et vous causiez ensemble près du piano. Vous disiez à Adolphine : Tu prétends que ton mari a peu d'esprit et n'est pas aimable, c'est vrai ; mais en revanche il n'a ni énergie, ni caractère, ni volonté, et voilà l'essentiel. Tu le pétriras comme une cire molle. Mieux vaut un sot qu'on mène par le bout du nez qu'un beau parleur qui vous gouverne.

— Je n'ai pas dit cela, interrompit la belle-mère de Benoît en rougissant jusqu'aux oreilles.

— Je vous demande pardon, vous l'avez dit. Il résulte de vos propres paroles que je suis un homme sans énergie ni caractère, et dès lors vous me permettrez de trouver étonnant

que vous me proposiez aujourd'hui un rôle qui exige impérieusement l'une et l'autre de ces qualités.

Madame Bailleul se mordit les lèvres et maudit intérieurement son imprudence.

— Éluder n'est pas répondre, dit-elle au bout d'un instant.

— Vous voulez une réponse, la voici : repartit Chaudieu sans s'émouvoir. Depuis cinq mois que je suis marié, j'ai accepté la position que vous m'avez faite. Je n'aurais pas mieux demandé que d'être le maître dans mon ménage, mais vous avez pensé que ce serait d'un mauvais exemple. Ma femme me mène, selon vos instructions. A votre tour, vous menez ma femme. Ainsi donc, en définitive, c'est vous qui êtes la maîtresse. C'est à peine si j'ai le droit d'inviter un ami à dîner ; les domestiques vous regardent quand je leur commande quelque chose ; on a bousculé la maison et le jardin sans me consulter ; enfin, je suis un zéro. C'est bon, je ne me plains pas. Mais, puisque j'ai les charges, je trouve équitable d'avoir les bénéfices. Si j'étais le maître au logis, si j'avais l'autorité d'un chef de famille, et que vous vinssiez

me dire : « Mon gendre, telle chose arrive, ça regarde les hommes, » je me dirais : « Ceci est de mon département, » et j'agirais en conséquence ; mais, puisque c'est la quenouille qui gouverne, que la quenouille combatte, je ne m'en mêle pas.

— Oh ! que je vous avais bien jugé ! dit madame Bailleul d'un ton d'ironie méprisante, que vous êtes bien l'homme faible et vulgaire que du premier coup d'œil j'avais deviné !

— Le tome deux de M. Bailleul, n'est-il pas vrai?

— Sortez, monsieur, répliqua-t-elle les yeux étincelants de courroux, je ne souffrirai jamais qu'en ma présence vous insultiez votre beau-père.

Chaudieu s'inclina pour la troisième fois.

— Vous n'avez pas autre chose à me dire ? demanda-t-il ensuite avec une imperturbable sérénité qui redoubla l'irritation de son interlocutrice.

— Sot et poltron ! dit-elle entre les dents mais de manière à être entendue.

— Ça va souvent de compagnie comme vieille et coquette, répondit le jeune homme qui, cette réplique lâchée, se dirigea vers la porte.

Madame Bailleul fit un mouvement violent comme si elle eût été tentée de se jeter à bas du lit pour courir sus à l'insolent, mais elle retomba aussitôt sur l'oreiller en balbutiant des paroles entrecoupées. Tandis que dans un éloquent soliloque elle accablait de son indignation la lâcheté des hommes en général et l'ingratitude des gendres en particulier, Chaudieu regagna la salle à manger où il avait commencé de déjeuner solitairement quand son beau-père était venu le chercher. Il se remit à table aussitôt, se coupa une copieuse tranche de jambon de Bayonne, remplit son verre jusqu'au bord, et continua son repas avec un appétit inébranlable. Au moment où il laissait tomber dans sa tasse de café trois ou quatre morceaux de sucre, M. Bailleul ouvrit la porte de la salle à manger et s'avança d'un air mystérieux.

— Hé bien, qu'y a-t-il de nouveau? demanda ce dernier; que voulait vous dire ma femme?

— Elle m'a parlé de ces actions Laboissière, répondit Chaudieu en se versant un petit verre de rhum.

— J'en étais sûr. Est-ce qu'elle a changé d'avis ?

— Rien n'est changé, et, aussitôt après mon déjeuner, je pars pour Paris. A propos, avez-vous ici les dix actions que vous avez prises il y a quelques mois ?

— Je les ai précisément sur moi, dit M. Bailleul en tirant un portefeuille de sa poche.

— Voilà une écritoire sur la petite table, reprit Chaudieu ; ayez, je vous prie, la bonté d'endosser ces actions à mon ordre, je les prends à compte des quarante mille francs que vous me devez.

Le vieillard s'empressa d'ouvrir son portefeuille et d'en tirer les dix morceaux de papier dont il ne demandait pas mieux que d'être débarrassé ; mais au moment de tremper la plume dans l'encre une réflexion l'arrêta, et il resta la main suspendue sur l'écritoire.

— Ah çà, c'est convenu avec madame Bailleul ? dit-il en regardant son gendre.

— Sans doute, répondit Chaudieu ; ma belle-mère et moi nous sommes d'accord sur tous les points. Signez donc vite ; il est déjà tard, et je dois être à une heure chez Laboissière.

Tranquillisé par l'assurance qu'il venait de recevoir, M. Bailleul écrivit les endossements sans nouvelle difficulté.

— Voilà, dit-il, quand il eut fini; ce n'est donc plus que trente mille francs que nous vous devons. Et maintenant, mon cher Chaudieu, croyez-moi, réfléchissez encore avant de rien conclure avec Laboissière : c'est un malin; il est plus fort que vous, diantrement plus fort! Il va vous promettre le Pérou; ne vous laissez pas entortiller. A votre place, je prendrais de nouveaux renseignements sur ces bateaux. Qui vous presse, après tout? C'est que, cinquante mille francs, c'est un joli denier, et, comme on dit, ça ne se trouve point tous les jours dans le pas d'un cheval.

— Soyez tranquille, répondit Benoît Chaudieu avec un sourire ironique; je vois bien que vous avez peu de confiance en mon esprit, mais je ne suis peut-être pas aussi bête que j'en ai l'air.

Sans attendre la réponse de son beau-père, il sortit de la salle à manger; dix minutes après il était sur la route de Paris, et, au moment où

une heure sonnait à la Bourse, il entrait chez Laboissière, qui avait établi son domicile rue Neuve-Vivienne, au centre du quartier industriel.

VII.

Sans être vaste, l'appartement de Laboissière avait une apparence brillante et semblait indiquer le séjour d'un homme riche. Les meubles offraient cette somptuosité qui frappe l'œil plus qu'elle ne le satisfait, et qu'affectionne par calcul au moins autant que par mauvais goût une certaine classe de gens d'affaires. Pour beaucoup de spéculateurs, en effet,

un mobilier fastueux est un appeau qui attire dans le filet les oisillons sans cervelle. Laboissière s'était conformé aux usages de ses confrères. Il était si splendidement logé que dans son cabinet le client le plus circonspect, l'actionnaire le plus rébarbatif sentaient peu à peu s'évanouir leur défiance et finissaient par se la reprocher. Dans une chanson connue, un de nos poètes remercie son habit ; Laboissière aurait dû adresser à son mobilier des remercìments analogues, car il lui devait en réalité une bonne partie de son crédit.

Malgré la scène de la nuit précédente, qui ne lui avait permis de rentrer qu'à trois heures du matin, le spéculateur s'était assis à son bureau long-temps avant midi; ainsi que tous les hommes déterminés à réussir, il savait au besoin se passer de sommeil. Une robe de chambre de soie brochée verte, un pantalon à pieds de cachemire blanc, des pantoufles de maroquin rouge et une sorte de calotte chinoise à dessins fantastiques lui composaient un négligé du matin qui, au temps où les hommes d'affaires étaient généralement voués au noir, eût paru manquer de gravité ; mais, par la finance

à éperons d'aujourd'hui, un pareil costume n'avait rien que d'ordinaire et d'accepté.

La littérature et l'industrie se partageaient fraternellement un corps de bibliothèque dont le cabinet était garni dans tout son pourtour, sauf l'espace qu'occupaient plusieurs bustes de bronze posés sur des socles dans les intervalles des armoires. Vis-à-vis des fenêtres, les œuvres des meilleurs écrivains français et étrangers remplissaient les rayons et, au moindre sourire du soleil, ils resplendissaient glorieusement dans leurs éclatantes reliures. En face de la cheminée, de grands casiers montant jusqu'à la corniche du plafond offraient à l'œil d'innombrables cartons peints en vert et rangés par ordre alphabétique. Peut-être que, si l'on en eût interrogé du doigt quelques-uns, la majorité aurait sonné creux; mais les étiquettes explicites et détaillées dont ils étaient couverts sans exception ne permettaient pas qu'on s'arrêtât à une supposition si malveillante.

La plupart des affaires dont s'occupe le commerce dans les cinq parties du monde se trouvaient dénommées dans ces inscriptions orgueilleuses : Chemins de fer de Belgique et

de France, canaux, mines d'asphalte, gaz Manby-Wilson, tissu Maberly, bateaux à vapeur, achats de terrains, emprunt romain, emprunt d'Haïti, lots d'Autriche, différés d'Espagne anciens et nouveaux, en un mot toutes les sacro-saintes litanies de la Bourse; pour lire de suite sans suffocation cette épouvantable kyrielle, il fallait un gosier d'agent de change. Nous donnerons une idée suffisante du magnifique aplomb qui avait présidé à la rédaction de ce catalogue en disant que le carton qui occupait la dernière place d'après la loi alphabétique portait pour étiquette ces mots écrits en gros caractères : Zemble (Nouvelle-). Compagnie de défrichement.

Sur une table ronde, au milieu du cabinet, se déroulait négligemment, parmi d'autres papiers, un plan représentant sous leurs différents aspects, extérieur et intérieur, les *inexplosibles-trans-atlantiques*. Il est vrai que ces paquebots, fort joliment coloriés d'ailleurs, n'existaient réellement qu'en peinture, et qu'aucun des bâtiments qu'ils représentaient n'avait encore paru sur le chantier. Mais la race des actionnaires ressemble à certains rois des contes de

sées : sur la foi d'un portrait, elle se prend facilement de passion pour de belles princesses inconnues, pourvu que le pinceau de l'artiste n'ait menagé ni l'or ni les diamants. Et quel fabricant de prospectus économise en pareil cas? Les *inexplosibles-trans-atlantiques* avaient si bonne mine sur le papier, que, rien qu'à les regarder, on se sentait pris du désir d'en devenir co-propriétaire. Déjà plus d'un souscripteur près de qui avait échoué toute autre séduction s'était rendu aux promesses de ce spécimen fallacieux ; aussi le fondateur de l'entreprise n'avait-il garde de négliger un si utile auxiliaire.

A l'un des bouts du bureau où écrivait Laboissière, un grand portefeuille de maroquin rouge à fermoir d'acier bâillait en forme d'éventail et entr'ouvrait une douzaine de pochettes, plus ou moins remplies, où l'œil, au milieu de carrés de papiers d'une valeur problématique, pouvait entrevoir quelques billets de banque. L'exhibition de ces valeurs n'était pas fortuite : c'était une seconde amorce à souscripteurs, d'un effet presque certain ; car, en affaires, l'argent attire l'argent par un magnétisme irrésistible et pour ainsi dire fatal.

On voit que le *loup-cervier*, expression consacrée, n'avait pas oublié l'herbe fraîche qui devait affriander le mouton dont il attendait la visite. Celui-ci, comme nous l'avons dit, fut exact au rendez-vous. A une heure précise il fit son entrée dans l'antre industriel, d'où ses semblables sortaient rarement la toison sauve.

Lorsque la porte s'ouvrit, Laboissière baissa le nez sur son bureau en affectant la préoccupation profonde qui est la coquetterie des hommes de cabinet ; il conserva un instant cette attitude sans paraître avoir entendu l'annonce du domestique, et leva enfin sur Chaudieu un regard distrait.

— Ah ! pardon, dit-il sans quitter sa place ; je suis si occupé que je ne vous voyais pas. Veuillez vous asseoir. Vous permettez que j'achève cette lettre ?

— Faites, je ne suis pas pressé, répondit Chaudieu en prenant un fauteuil.

Laboissière écrivit quelques lignes, et relevant la tête de nouveau :

— Tenez, dit-il négligemment, il doit y avoir là, je ne sais où, le plan de nos bateaux. Jetez-y un coup d'œil pendant que j'achève mon

courrier ; vous prendrez une idée de leur construction.

Chaudieu s'approcha de la table et considéra sans mot dire la portraiture des *inexplosibles-trans-atlantiques*.

— Maintenant je suis à vos ordres, reprit un instant après Laboissière en pliant la lettre quelconque qu'il venait d'écrire ; mais, avant de parler d'affaires, dites-moi comment on va chez vous. Ces dames se portent bien ?

— Ma belle-mère est souffrante, répondit Chaudieu d'un ton naturel.

— Elle aura passé une mauvaise nuit ?

— Je le crois.

Laboissière dissimula un sourire sardonique, et, laissant là les souffrances de madame Bailleul, il passa sans transition à un sujet beaucoup plus intéressant pour lui.

— Comme je vous le disais hier, reprit-il en s'étendant avec aisance dans son fauteuil, les actions des *inexplosibles* s'enlèvent étonnamment ; il était temps de vous y prendre ; quelques jours encore, et il eût été trop tard. L'affaire s'annonce sous de brillants auspices et tout nous présage le plus beau succès. Mais peut-être se-

rez-vous bien aise d'avoir quelques renseignements sur le but, les moyens d'exécution et les résultats probables de l'entreprise?

Benoît Chaudieu fit une inclination de tête en signe d'affirmation.

— En deux mots voici la chose, continua Laboissière d'un ton dogmatique. Comparativement aux prodiges accomplis en Amérique et aux efforts récents de l'Angleterre, la navigation à la vapeur est encore chez nous au berceau. A cet égard, l'infériorité de notre belle patrie est incontestable. Remédier à un état de choses aussi fâcheux sous le rapport commercial que sous le point de vue politique, ce serait à coup sûr rendre au pays un éminent service; et je ne crois pas me faire illusion en affirmant que le seul moyen d'obtenir un pareil résultat est la création d'un service régulier de paquebots à vapeur entre la France et l'Amérique. Observez que je n'entends pas une spéculation mesquine, je parle d'une opération à large base; vous comprenez?

— Votre large base, c'est, je suppose, beaucoup d'argent? dit Chaudieu de l'air modeste

d'un écolier qui soumet une observation à son professeur.

— Sans aucun doute. Le nerf de la guerre est aussi celui de l'industrie ; mais quelle différence dans le résultat ! La guerre détruit, le commerce multiplie. Ici, nous semons de l'argent pour récolter de l'or. Anticipons de quelques instants ; supposons notre compagnie en pleine activité. Nous avons créé entre Bordeaux et les points principaux de l'Amérique, New-York, le Mexique, les Antilles, Rio-Janeiro, une communication régulière, rapide, sûre et économique. Régulière : cela se conçoit de soi-même ; il ne s'agit que d'établir un nombre suffisant de bateaux. Rapide : il vous sera démontré que nous gagnons deux lieues par heure. Sûre : ainsi que leur nom l'indique, nos bâtiments sont à l'abri de toute explosion, l'appareil se submergeant en cas d'accident. Economique enfin, et ceci est le point capital : nous supprimons le charbon.

— Vous supprimez le charbon ! interrompit le futur actionnaire en ouvrant de grands yeux.

— Nous supprimons le charbon, reprit Laboissière avec un sourire de supériorité ; vous me permettrez de ne pas vous dire en ce moment

par quoi nous le remplaçons : c'est le secret de l'entreprise, c'est la force vive au moyen de laquelle nous sommes sûrs d'anéantir tout essai de concurrence. Qu'il vous suffise de savoir que le problème des voyages de long cours est désormais résolu pour les bâtiments à vapeur. Là était en effet la difficulté. Le charbon prenant une place énorme, il y avait dans beaucoup de cas impossibilité de s'approvisionner pour toute la durée du voyage. Or l'Océan n'est pas une route de poste où l'on puisse établir à volonté des relais. Cet obstacle n'existe plus grâce à notre combustible, qui est destiné à opérer une révolution dans tout le système. Sans que je m'explique davantage, vous devez pressentir les conséquences incalculables de l'application d'un nouveau moteur qui assure les conditions les plus essentielles du succès : accroissement de la vitesse et économie dans la dépense.

Benoît Chaudieu inclina de nouveau la tête en homme qui n'a rien à répliquer.

— Il n'est pas nécessaire d'être commerçant pour comprendre cela, poursuivit Laboissière avec ce redoublement d'assurance qu'inspire

toujours à un orateur l'attention approbatrice de son auditoire ; c'est clair comme deux et deux font quatre, c'est simple comme bonjour. Dans un commerce tel que celui des deux mondes, trois choses sont à considérer : la marchandise, le tarif, le transport ; il ne dépend pas de nous de réduire les frais d'achat et de douane : mais peu importe, puisqu'en obtenant une économie notable sur le transport, nous arrivons à un bénéfice certain. L'augmentation de célérité est aussi un point capital, surtout pour les objets de luxe et de fantaisie soumis aux caprices de la mode et qui occupent une place si importante dans nos exportations. Songez que les modes de Maurice Beauvais et d'Humann, les nouveautés de Delisle et de Gagelin, les objets d'art de Susse arriveront à New-York en vingt jours, y compris le voyage de Paris à Bordeaux.

— Vingt jours seulement !

— C'est calculé ! Vous concevez qu'arrivant les premiers et pouvant livrer à meilleur marché, les spéculateurs qui adopteront notre entreprise n'ont à craindre de concurrence sérieuse sur aucune place. Dès lors la fortune des inexplosibles est assurée. Rien à craindre non

plus des ports qui voudraient lutter contre Bordeaux. Notre combustible leur casse bras et jambes. Du premier coup, nous tuons Nantes.

— Diable ! fit Chaudieu ; moi qui suis Nantais !

— Allons donc ! vous voulez rire avec votre patriotisme de clocher. La patrie c'est le pays où l'on dîne. Nous tuons Marseille.

— Marseille aussi ?

— Ou du moins nous le réduisons à un rôle secondaire. Qu'il éreinte Trieste, permis à lui ; mais nous lui défendons de nous faire concurrence. A Marseille l'Egypte, l'Orient, la Méditerranée ; à Bordeaux les Antilles, l'Amérique, l'Océan. Nous tuons le Hâvre.

— Vous tuez donc tout le monde?

— Mon cher, en toutes choses, politique, guerre ou industrie, les principes peuvent se réduire à un seul : tuer aujourd'hui afin de n'être pas tué demain. Le monde n'est-il pas un éternel antagonisme ? Dans un duel, fou qui tire en l'air. Supposons que vous spéculiez sur les denrées coloniales. Lorsque, par le fait de nos paquebots, vous pourrez réduire le prix du sucre de la Martinique de quinze ou vingt cen-

times par kilogramme, hésiterez-vous parce que ce rabais porterait un coup fatal à l'industrie des départements du Nord? Pas si sot, n'est-il pas vrai? Votre bénéfice d'abord, et tant pis pour la betterave!

— Vous avez raison, tant pis pour la betterave!

— Je vous explique l'affaire en grand et je supprime une foule de considérations qui toutes ont leur importance. La colonisation de la Guiane, par exemple! On dépense un argent fou pour l'Algérie, et l'insuffisance du système de navigation actuel fait négliger un terrain précieux qui, pour prospérer, n'attend que des travailleurs. La Guiane sera les Indes de la France, dès qu'on en saura tirer parti; mais ceci rentre dans le domaine de l'économie politique, et nous autres nous ne devons nous occuper que de notre intérêt privé. Sous ce rapport la compagnie fait grandement les choses; dix pour cent d'intérêt garanti aux actionnaires, plus le dividende, qui, d'après les estimations les plus modérées, ne peut, dans aucun cas, rester au-dessous de ce chiffre. En tout, vingt à vingt-cinq pour cent; c'est assez joli!

— Ce n'est pas joli, c'est magnifique! répliqua Chaudieu d'un air convaincu. D'après ce que vous venez de me dire, je vois que votre entreprise ne peut manquer d'obtenir le plus grand succès; c'est une véritable bonne fortune que d'être appelé à y prendre part.

Laboissière respira fortement, comme fait un coureur en arrivant au but. Il vit par anticipation une agréable liasse de billets de banque passant de la poche du candide actionnaire dans la rouge gueule du grand portefeuille, qui semblait bâiller d'impatience, et, sans s'arrêter davantage aux fioritures de la discussion, il attaqua la strette finale en termes précis et concluants.

— Nous disons donc, reprit-il, que vous prenez des actions pour cinquante mille francs?

— Pardon, nous ne disons pas ça du tout, répondit Chaudieu avec le plus grand flegme.

— Il me semblait cependant que vous-même hier vous aviez fixé ce chiffre.

— Hier, oui.

— Vous avez changé d'avis?

— D'avis, non, mais de langage.

— Expliquons-nous, voulez-vous plus d'actions, ou vous en faut-il moins?

— Ni plus ni moins.

— Qu'est-ce à dire?

— C'est-à-dire pas du tout.

Cette conclusion était si imprévue que, malgré l'empire sur lui-même dont l'avait doué la pratique des intrigues industrielles, Laboissière ne put réprimer un soubresaut. Mais le premier moment de surprise passé, il se remit aussitôt, composa son visage et fixa sur son interlocuteur un œil pénétrant.

— Il paraît que la nuit a porté conseil, lui dit-il avec une inflexion de voix ironique.

— Justement, la nuit a porté conseil.

— Et sans doute, continua Laboissière, dont le regard semblait s'aiguiser à mesure qu'il parlait, madame Bailleul n'est pas étrangère à votre changement de résolution?

— Madame Bailleul y est complétement étrangère.

Le spéculateur désappointé se mordit les moustaches et fronça les sourcils.

— C'est ce dont je m'assurerai, dit-il à demi-voix, mais avec un accent farouche.

Chaudieu n'eut pas l'air de remarquer ce qu'avait d'offensant pour lui le doute par lequel étaient accueillies ses paroles, et il se contenta de répondre :

— Comme il vous plaira.

— Puisqu'à vingt-quatre heures de distance vous passez du blanc au noir, n'en parlons plus, reprit Laboissière en souriant impertinemment pour cacher son dépit ; mais alors puis-je savoir ce qui me procure l'honneur de votre visite ?

— Deux motifs, répondit Benoît Chaudieu avec un sang-froid inaltérable. Voici le premier : Il y a trois mois, M. Bailleul a pris pour dix mille francs d'actions dans votre entreprise de bateaux. Ces actions m'appartiennent aujourd'hui, car mon beau-père vient de m'en transférer la propriété par voie d'endossement. Ainsi que je vous l'ai dit, je ne veux plus m'associer à cette affaire ; et puisqu'elle est dans l'état le plus florissant, je pense que vous ne ferez aucune difficulté pour reprendre mes dix actions au prix d'émission.

— Vous dites ? fit Laboissière en examinant l'homme qui lui adressait cette proposition

inouïe, avec l'étonnement curieux que cause l'aspect d'un animal monstrueux et phénoménal.

— Je dis que j'ai les dix actions dans mon portefeuille et que j'aperçois dans le vôtre un plus grand nombre de billets de banque; ainsi, rien de plus facile que cet échange.

Laboissière se renversa sur le dossier de son fauteuil, comme pour donner un libre cours au rire homérique dont il semblait ne pouvoir contenir les éclats.

— Mon cher monsieur Chaudieu, dit-il après avoir repris haleine, je savais bien que vous étiez un charmant garçon, peintre en treillage fort distingué, jardinier plein de mérite, et, je suppose, joueur de dominos de la première force; mais j'étais loin de soupçonner tous vos talents. Savez-vous bien que vous entendez à ravir la bouffonnerie et la mystification? Quel dommage que vous ne soyez pas au théâtre! Dans les rôles d'Arnal vous obtiendriez un succès fou.

Benoît Chaudieu sourit paisiblement.

— Nous reviendrons à nos dix mille francs tout à l'heure, répondit-il; maintenant vous

plaît-il que je vous explique le second motif de ma visite?

— Parbleu! je vous en prie; les occasions de rire sont si rares! J'espère que vous aurez suivi la loi de progression et que le numéro deux est au moins aussi divertissant que le numéro un.

— Vous allez en juger, dit Chaudieu, dont la physionomie impassible contrastait avec l'hilarité factice du faiseur d'affaires; — vous êtes détenteur de quarante-trois lettres qui vous ont été écrites par madame Bailleul : c'est la restitution de ces lettres que je vous demande en second lieu.

Laboissière s'élança de son fauteuil comme bondit une bête fauve à l'aspect du gibier sur qui elle a compté pour dîner.

— Voilà donc le mot de l'énigme! s'écria-t-il avec une satisfaction furibonde; j'étais sûr que madame Bailleul avait passé par là! pauvre femme! Ah! on veut la guerre? on l'aura.

Il se rassit, et sa figure décomposée par la colère prit soudain, comme par enchantement, l'expression froidement hautaine qu'imposent

à leur physionomie les gens querelleurs lorsque d'aventure ils se trouvent provoqués.

— Monsieur Chaudieu, dit-il, votre première réclamation m'a semblé une plaisanterie sans importance, et je me suis contenté d'en rire; mais je me vois forcé de prendre au sérieux vos dernières paroles. Peut-être n'avez-vous pas suffisamment réfléchi aux conséquences de la mission dont vous a chargé madame Bailleul.

— Madame Bailleul ne m'a chargé d'aucune mission.

— Ce n'est pas elle qui vous a parlé de ces lettres?

— En aucune manière.

— Qui donc alors?

— Vous me permettrez de ne pas répondre à cette question.

— Vous me permettrez à mon tour de penser ce qu'il me plaira de votre silence, mais pas de difficultés sur ce point : j'accepte sans la discuter votre déclaration. Vous agissez, dites-vous, en votre nom personnel?

— Oui.

— En ce cas, voici ma réponse. Quoique

vous soyez le gendre de madame Bailleul, je ne vous reconnais pas le droit d'intervenir sans son autorisation dans une affaire qui n'intéresse qu'elle seule. Je vous refuse donc les lettres que vous réclamez. Quant à votre autre demande, je vends des actions et n'en achète pas.

— Je m'attendais à ce double refus, répondit Chaudieu, aussi ai-je pris mes mesures pour déterminer votre consentement.

— En vérité! et quelles sont ces mesures?

— Vous allez les connaître si vous voulez bien m'accorder quelques minutes d'attention.

— Comment donc! mais je vous écouterai s'il le faut d'ici à ce soir. Je suis trop curieux de voir comment vous vous y prendrez pour me faire dire oui quand j'ai dit non. L'odeur du tabac vous incommode-t-elle?

— Pas du tout, dit Chaudieu.

Laboissière alluma un cigare, croisa symétriquement les pans de sa robe de chambre, se renversa dans son fauteuil par une secousse qui le fit rouler en arrière, et posa ses deux talons sur le bureau. Dans cette attitude abandonnée il souffla au plafond une bouffée

de tabac et dit ensuite avec un sourire impertinent :

— Maintenant, mon cher monsieur, vous pouvez commencer votre tour : je suis tout yeux et tout oreilles.

VIII.

Benoît Chaudieu examina un instant l'homme à spéculations, dont le cigare officiait si vigoureusement qu'on eût dit, sur une petite échelle, de la cheminée d'un bateau à vapeur; puis il prit la parole d'une voix calme et posée.

— Tout à l'heure, dit-il, lorsque vous avez développé vos théories industrielles, vous avez cru parler à un homme tout à fait étranger à

ce sujet : vous vous êtes trompé. Sans être à votre hauteur, je ne suis pas complétement ignorant en matière commerciale ; et cela par une bonne raison. Il y a quatre ans, j'étais l'associé d'une maison de commission où il se faisait un assez grand nombre d'affaires : la maison Roux, Jaubert et Ce, de la rue Cléry.

Un mouvement de Laboissière fit reculer son fauteuil, et ses pieds, perdant le point d'appui que leur offrait le bureau, tombèrent sur le parquet.

— Un jour, continua Chaudieu en regardant fixement son auditeur, c'était le trente avril mil huit cent trente-deux, un individu se présenta à la caisse pour toucher le montant d'un billet tiré sur nous par la maison Rhul et Dentzel, de Strasbourg.

Le spéculateur baissa les yeux involontairement, et son regard rampa çà et là, comme une couleuvre qui a envie de mordre, mais qui n'ose lever la tête.

—Quoiqu'on n'eût reçu aucun avis de nos correspondants, le billet fut payé, car il offrait toutes les apparences de la régularité. Il était faux cependant. A la première explication nous

en eûmes la preuve. C'était bien un mandat de la maison Rhul et Dentzel ; il en portait le timbre , mais la signature était contrefaite. On fit des recherches pour découvrir le faussaire. Les soupçons de nos correspondants se portèrent à l'instant même sur un jeune homme qui, après avoir travaillé quelque temps dans leurs bureaux, en avait été renvoyé depuis peu, prévenu déjà de plusieurs infidélités graves. Ce jeune homme s'appelait Chabaud, mais il avait encore un autre nom... Vous laissez s'éteindre votre cigare.

Laboissière, dont la respiration semblait suspendue depuis un instant, aspira violemment le petit rouleau de tabac qu'il gardait dans le coin de ses lèvres ; mais il était trop tard : aucune fumée n'en sortit.

— En dépit d'une triple contrefaçon, reprit le narrateur, il demeura certain que le corps du mandat, la signature Rhul et Dentzel, et l'acquit du porteur désigné sous le nom de Frédéric Bonnet, étaient de la même main ; et en comparant ce faux billet avec plusieurs papiers de Chabaud, il fut facile de reconnaître l'identité de l'écriture. Évidemment Chabaud, qui

connaissait parfaitement la signature de la maison où il travaillait, avait rempli ce mandat et d'autres peut-être, dont il lui avait été facile de s'emparer ; puis, à Paris, il était venu lui-même en réclamer le paiement à l'aide d'un faux nouveau. On prit des renseignements à l'adresse indiquée par le soi-disant Bonnet ; aucun individu de ce nom n'existait dans la maison. La trace du faussaire semblait donc perdue.

Bientôt le mouvement des affaires fit oublier cet événement ; on porta en perte la somme payée et l'on n'y pensa plus. Deux personnes cependant avaient vu Chabaud au moment où il s'était présenté rue Cléry : l'une était le caissier, M. Blanquart, aujourd'hui employé au trésor ; l'autre était un des associés de la maison, qui par hasard se trouvait à la caisse, et qui à travers le guichet avait aperçu et regardé, de manière à pouvoir le reconnaître par la suite, le porteur de la fausse lettre de change. Cet associé, c'était moi.

Le spéculateur se croisa les bras sur la poitrine par un geste convulsif et broya le cigare éteint, qu'il avait machinalement gardé entre ses dents.

— Ce soi-disant Bonnet, continua Chaudieu toujours impassible, ce Chabaud, qui a encore un autre nom, ce faussaire enfin, c'était vous.

Laboissière avait rassemblé toute son énergie pour recevoir ce coup de massue aussi prévu qu'inévitable. Dans un transport d'indignation qui eût pu abuser un œil peu clairvoyant, il s'élança de son fauteuil ; et arrêtant sur son accusateur un regard terrible :

— C'est une infâme calomnie ! s'écria-t-il ; c'est un abominable mensonge, et votre vie me répondra de cet outrage !

— Je ne le crois pas, mais avant tout laissez-moi achever. Je n'ai pas à m'occuper ni de ce que vous avez fait depuis le trente avril mil huit cent trente-deux, ni de la manière dont vous vous êtes introduit chez mon beau-père un an environ après cette époque. Les accidents d'une vie comme la vôtre pourraient nous faire perdre de vue notre sujet. D'ailleurs il est inutile de remonter plus haut que mon mariage puisqu'auparavant je ne vous avais vu qu'une seule fois. Lorsque j'épousai mademoiselle Bailleul, dont je ne connaissais la famille que depuis fort peu de temps, vous étiez à Bor-

deaux sous le prétexte d'y créer votre compagnie de bateaux à vapeur. Je ne vous rencontrai donc chez mon beau-père qu'après votre retour. J'ai une excellente mémoire, votre figure me frappa tout de suite, mes souvenirs se réveillèrent et bientôt je vous reconnus.

— Atroce mensonge, vous dis-je!

— Je vous reconnus si bien, que dès ce moment je ne conservai pas le moindre doute. Votre nom confirmait le témoignage de votre visage. Messieurs Rhul et Dentzel nous avaient appris que l'individu qu'ils soupçonnaient se nommait André-Louis-Gustave Chabaud-Laboissière. A Strasbourg on vous appelait Chabaud tout court; mais, jugeant sans doute ce nom hors de service, vous l'aviez quitté à Paris pour prendre celui de Laboissière, comme dans une bataille on abandonne un cheval tué sous soi pour en monter un autre moins endommagé.

— Vous avez raison, interrompit l'industriel d'une voix altérée; continuez vos insultes : quand vous aurez fini, nous en règlerons le compte.

— Si je n'avais écouté que ma conviction, je vous aurais démasqué à l'instant même, reprit

Chaudieu sans paraître ému de cette menace ; mais je n'ai pas l'habitude d'agir légèrement, et je résolus de ne parler qu'après avoir acquis une certitude irréfragable. Depuis deux ans j'avais quitté la maison Roux et Jaubert, qui elle-même s'était transportée à Marseille. J'écrivis aussitôt à Francis Jaubert, qui devait avoir conservé dans ses papiers la fausse lettre de change. Il était en Italie, et, en son absence, on ne put m'envoyer ce que je demandais. Près de cinq mois se sont passés ainsi, pendant lesquels, fidèle à ma résolution, j'ai dû recevoir chez moi, à ma table, un individu dont la famille de ma femme s'était engouée, sans se douter que l'homme qu'elle accueillait si bien n'était qu'un escroc.

— Misérable ! s'écria Laboissière en se précipitant sur le narrateur.

Chaudieu saisit au vol la main qui descendait sur sa joue, et, sans riposter au coup dont il avait été menacé, il se contenta de contraindre son adversaire à se rasseoir, après lui avoir tenaillé le poignet de manière à lui ôter l'envie de tenter les chances du pugilat.

— Encore un instant de patience, dit-il

en même temps ; je termine. La lettre que j'attendais pour vous faire connaître sous votre véritable jour est enfin arrivée hier, et c'est vous-même qui avez eu la complaisance de me l'apporter. Francis Jaubert, de retour de son voyage, m'envoie le billet en question avec tous les renseignements utiles pour la condamnation du faussaire. Ce billet, je l'ai là, dans mon portefeuille ; et si vous n'obtenez pas de moi que je vous le remette, je vous préviens qu'en sortant d'ici j'irai le déposer au parquet du procureur du roi.

Abasourdi comme un renard pris au piége, Laboissière garda pendant quelques instants un morne silence.

— Quel prix mettez-vous à ce papier ? dit-il enfin d'un ton sinistre.

— Dix de ces billets de banque en échange de mes dix actions, et les quarante-trois lettres de madame Bailleul pour la lettre de change.

Le spéculateur étendit la main vers son portefeuille et tira dix billets de mille francs parmi les effets sans valeur. Se levant ensuite, il ouvrit son bureau et y prit un petit coffret d'où il tira une liasse de lettres.

— Vous permettez que je compte ? dit Chaudieu en saisissant cette volumineuse correspondance.

Laboissière sourit amèrement en homme qui a dévoré trop d'outrages pour s'irriter d'une marque de défiance.

— Quarante-trois, c'est bien cela, dit le gendre de madame Bailleul après avoir compté attentivement les lettres. Maintenant ayez, je vous prie, la bonté de mettre ce paquet sous enveloppe et d'y apposer votre cachet.

— Pourquoi cette précaution ? demanda Laboissière en prenant sur le bureau un grand feuillet de papier.

— Je ne veux pas que madame Bailleul puisse supposer qu'avant de rentrer dans ses mains, ces lettres ont été exposées un seul instant à être lues par moi.

Sans faire d'observation sur un procédé dont la délicatesse le touchait fort peu, l'ancien amant de la femme de quarante-cinq ans enveloppa la correspondance amoureuse, et la cacheta, conformément à l'invitation qu'il venait de recevoir. Il joignit ensuite à ce paquet les dix billets de banque et présenta le tout à Chaudieu, qui pen-

dant ce temps avait tiré de son portefeuille les actions des *inexplosibles* et le faux billet à ordre. L'échange s'opéra sans qu'une seule parole fût prononcée de part et d'autre. Tandis que le mari d'Adolphine empochait tranquillement correspondance et billets de banque, Laboissière contemplait d'un air sombre le papier que le soin de sa sûreté l'avait contraint de racheter à tout prix ; après l'avoir examiné avec une attention scrupuleuse, il alluma une bougie et approcha de la flamme la lettre de change, dont il ne resta bientôt qu'une pellicule noirâtre qu'il écrasa sur le parquet comme si le feu ne lui eût pas semblé un destructeur suffisant.

En voyant la preuve de son crime anéantie, Laboissière laissa échapper de ses lèvres un râle sourd, semblable au grondement du loup prêt à mordre ; il releva ensuite la tête par un mouvement résolu, et fixa sur l'homme dont il ne craignait plus la dénonciation un regard où éclatait la fureur qu'il avait contenue jusqu'alors.

— Avant que vous sortiez, dit-il d'une voix stridente, nous avons un dernier arrangement à prendre. Quelles sont vos armes?

Chaudieu sourit paisiblement.

— Je m'attendais à cette provocation, répliqua-t-il ; mais vous auriez pu vous en dispenser, car mon intention n'est pas d'y répondre.

— Vous refusez de vous battre ?

— Je refuse de me battre.

— Et vous croyez que je ne vous y forcerai pas ! s'écria Laboissière avec un accent sardonique. Vous m'avez insulté mortellement, et vous prétendez que je subisse cet outrage sans en obtenir une réparation éclatante ! Vous êtes fou, mon cher ! Nous nous battrons, non pas bientôt, non pas demain, mais aujourd'hui même. Exécutez-vous donc de bonne grâce et sur-le-champ, si vous ne voulez pas que je vous inflige le châtiment des lâches.

— Je ne vous conseille pas de répéter le geste que vous vous êtes permis tout à l'heure ; je pourrais être moins patient la seconde fois que la première, et vous envoyer dans la rue sans passer par l'escalier. Vous logez au troisième étage, et le saut vous serait malsain.

A ces mots, Chaudieu posa négligemment sur ses genoux deux larges mains hâlées par le travail champêtre, dont les doigts noueux sem-

blaient de force à décorner un bœuf. Cette pantomime expressive modéra la furie du provocateur, qui, voyant que les chances de la lutte étaient contre lui, se croisa dédaigneusement les bras.

— Je vous parle en gentleman, dit-il avec un sourire de mépris, et vous me répondez en crocheteur !

— Un crocheteur vaut bien un gentleman qui fait des faux.

— Ecoutez-moi, reprit Laboissière pâle de rage : ici, nous sommes seuls ; et puisque vous n'avez pas de cœur, c'est inutilement que je vous frapperais au visage. Trève donc pour aujourd'hui ; mais la première fois que nous nous rencontrerons en public, ne me laissez pas approcher à portée de ma canne : car, sur mon honneur, où que je vous trouve, je vous la brise sur la figure. Nous verrons alors si vous refuserez encore de vous battre.

— Je vous battrai, mais nous ne nous battrons pas, dit Chaudieu avec le plus grand flegme : si vous n'étiez qu'un duelliste, je pourrais commettre la folie de jouer ma vie contre la vôtre, malgré l'inégalité des chances ; mais

vous êtes un fripon, et je ne connais aucune loi ni aucun préjugé qui puisse m'obliger à faire votre partie.

— Vous voulez donc que je vous assassine! s'écria Laboissière exaspéré par un refus si outrageusement motivé.

— Ceci ne m'inquiète pas, repartit Chaudieu en souriant ironiquement. Appeler sur le terrain un adversaire dont on connaît les habitudes pacifiques lorsqu'on a soi-même dix ans de salle et qu'à trente pas on fait mouche un coup sur deux, cela n'exige pas un héroïsme extraordinaire; mais pour assassiner un homme il faut quelque courage, et quoique déjà vous ayez affronté les galères, je ne vous crois pas disposé à braver la guillotine.

Chaudieu se leva, prit son chapeau, qu'en entrant il avait posé sur une table, et sans saluer le maître du logis il se dirigea lentement vers la porte. Au moment où il l'ouvrait, Laboissière, sortant de sa stupeur, se précipita vers lui.

— A demain, dit-il d'une voix rauque et entrecoupée; je dîne chez votre beau-père et vous y serez. Là, en présence de votre famille, je vous soufflèterai et je vous cracherai au visage;

j'en fais ici le serment par les cinq cent mille démons de l'enfer. Et ne comptez pas sur vos poings de portefaix, je serai armé; et au premier geste, je vous saigne!

— Merci de l'avertissement, dit Chaudieu avec insouciance.

— A demain! répéta Laboissière d'un ton qui annonçait l'implacable détermination de faire prendre à sa honte un bain de sang.

IX.

Après avoir quitté Laboissière, Benoît Chaudieu retourna aussitôt à sa maison de campagne et, en arrivant, son premier soin fut de monter au petit salon dont nous avons déjà parlé. Il y trouva son beau-père assis devant une table à jeu momentanément changée en bureau, et où le bonhomme avait déjà écrit plusieurs lettres. Madame Bailleul, à demi

renversée sur les coussins d'un canapé, gardait une attitude immobile où se trahissait l'abattement; sur sa figure soucieuse, dix années semblaient avoir pris leurs ébats depuis la veille.

A la vue de son gendre M. Bailleul se leva précipitamment.

— Enfin, vous voilà! dit-il d'un air effaré; il faut avouer que vous êtes un joli garçon!

— Qu'y a-t-il donc? demanda Chaudieu.

— Il y a qu'avant de partir pour Paris vous m'avez fait endosser mes actions en me disant que c'était convenu avec madame Bailleul, et que maintenant c'est moi qu'on querelle; comme si j'avais pu deviner que vous preniez ça sous votre bonnet! Ma chère amie, je veux qu'il s'explique devant toi, continua-t-il en s'adressant à sa femme. — Chaudieu, je vous somme de répondre : m'avez-vous dit que c'était une affaire arrangée avec madame Bailleul?

— Je vous l'ai dit, répondit le jeune homme.

— Vous osez soutenir que je vous ai parlé

de cela ! s'écria madame Bailleul en rougissant de courroux.

— Vous ne m'en avez pas dit un mot, dit Chaudieu d'un ton léger.

Les deux époux échangèrent un regard d'étonnement et examinèrent ensuite leur gendre avec une curiosité mêlée d'inquiétude.

— Il aura déjeuné une seconde fois à Paris, pensa le vieillard, et ce renard de Laboissière l'aura grisé pour le plumer plus facilement.

— Me ferez-vous l'honneur de m'expliquer ce que cela signifie? demanda madame Bailleul, qui, en parlant des affaires qui concernaient aussi son mari, s'exprimait toujours à la première personne du singulier.

— Avec plaisir, répliqua Chaudieu : je ne pouvais disposer de ces actions qu'en en devenant propriétaire, et pour faire approuver cette mesure par mon beau-père, le meilleur moyen était de lui parler en votre nom.

— Vous avez disposé de ces actions? s'écria M. Bailleul d'un ton d'anxiété.

— J'ai pris cette licence, dit Chaudieu en riant.

— C'est le vin qui lui donne cet aplomb, se dit le vieillard; jamais je ne l'ai vu comme ça.

— Finissons-en, s'il vous plaît, reprit madame Bailleul avec un accent sévère qui aurait fait frissonner son mari s'il en eût été l'objet; avez-vous quelque raison qui vous empêche de me dire ce que vous avez fait de ces actions?

— Pas la moindre, répondit Chaudieu : on dit que la nuit porte conseil; les observations de mon beau-père sur le peu de solidité de certaines entreprises industrielles m'ont paru fort justes ce matin, quoique hier j'eusse refusé de m'y soumettre. Au lieu de prendre de nouvelles actions, j'ai donc rendu à M. Laboissière les anciennes.

— Il les a reprises! s'écrièrent à la fois les deux époux.

— Sans doute : en voici le capital.

Chaudieu tira de sa poche les dix billets de banque et les jeta sur la table de jeu.

M. Bailleul étendit prestement la main vers le précieux paquet, comme un chat jette sa patte sur une souris.

— Vous avez tiré votre argent des griffes de

Laboissière, s'écria-t-il le front rayonnant de joie, et il n'a pas fait de difficultés?

— Si fait ; mais nous avons fini par nous accorder. Voilà donc vos dix mille francs ; s'il vous convient de me les laisser à compte de la dot d'Adolphine, je les garderai ; si vous aimez mieux me donner le tout ensemble, ce sera comme il vous plaira.

— Nous arrangerons ça, dit M. Bailleul, qui en voyant que sa femme gardait le silence n'osa prendre sur lui de rien décider. Avant tout, mon cher Benoît, il faut que je vous demande pardon d'une mauvaise pensée qui m'était venue tout à l'heure. Ne m'étais-je pas figuré qu'à Paris vous aviez fait des sottises et que vous vous étiez laissé entortiller par ce beau parleur de Laboissière, tandis qu'au contraire il paraît que c'est vous qui l'avez roulé un peu proprement. Ah çà, est-ce que par hasard vous seriez un finaud avec votre air de sainte Nitouche?

Le bonhomme, que les billets de banque mettaient en belle humeur, s'aperçut tout à coup que sa satisfaction n'avait pas été sanctionnée par la puissance domestique à laquelle

il était soumis ; cette idée lui ferma la bouche, et il tourna vers sa femme un regard timide comme pour excuser la liberté qu'il venait de prendre et demander la permission d'être content.

Depuis l'explication donnée par Chaudieu, madame Bailleul n'avait pas prononcé une parole, mais ses yeux étaient restés fixés sur son gendre avec un mélange d'étonnement, de curiosité et d'inquiétude. Le silencieux appel de son mari la tira de la méditation observatrice où elle paraissait absorbée.

— Avez-vous fini d'écrire vos lettres ? lui dit-elle avec une indifférence affectée.

— Il n'y a plus qu'à mettre les adresses, répondit M. Bailleul.

— Je m'en charge. Pendant ce temps, allez dire à Pierre qu'il s'apprête ; il faut qu'il les porte à Paris sur-le-champ.

— C'est donc une circulaire ? dit Chaudieu en regardant les feuillets de papier dispersés sur le tapis vert.

— Vous savez que nous devions avoir demain une dizaine de personnes à dîner à Paris, répondit M. Bailleul ; mais ma femme étant

souffrante, nous contremandons les invitations.

— Je vous ai prié d'aller chercher Pierre, reprit la maîtresse au logis.

— J'y vais, ma bonne amie, répondit le mari débonnaire en s'empressant d'obéir.

Dès que son mari fut sorti, madame Bailleul vint s'asseoir devant la table à jeu sans paraître accorder aucune attention à son gendre. Après avoir écrit deux ou trois adresses, elle laissa tomber sur lui un regard distrait et lui dit du même ton que si elle eût parlé du soleil ou de la pluie :

— Vous avez donc vu M. Laboissière ?

— Je sors de chez lui, répondit Chaudieu avec une égale affectation d'insouciance.

— Quand vous lui avez proposé ce remboursement, il n'a pas fait d'objections ?

— Je les ai levées.

— Ne pouvez-vous me dire par quel moyen ?

— Qu'importe le moyen, quand la fin est obtenue !

Madame Bailleul baissa le nez sur la table et écrivit encore une ou deux adresses.

— Il n'a été question entre vous que de ces actions? reprit-elle en cherchant à dissimuler son agitation.

— Nous avons encore parlé d'autres choses.

— Ah!.... Mais rien d'important sans doute... rien qui vaille la peine que vous m'en parliez?

Chaudieu contempla un instant sa belle-mère, dont la figure, en dépit de ses efforts pour se contraindre, trahissait une appréhension violente. Il eut pitié de cette angoisse, et, tirant de sa poche les lettres qui devaient la calmer, il les plaça sur la table sans prononcer un seul mot.

Madame Bailleul, étonnée, prit le paquet. N'y voyant pas d'adresse, elle regarda le cachet et reconnut aussitôt le chiffre de Laboissière. A cette vue elle poussa un cri étouffé et arracha l'enveloppe avec l'avidité d'une tigresse qui éventre sa proie. Les lettres s'éparpillèrent sur la table. En les apercevant, en se voyant sauvée, l'épouse coupable rougit et pâlit tour à tour. Un instant elle fut près de perdre connaissance, mais son énergique naturel la soutint. Bientôt sa contenance se raffermit, des

éclairs jaillirent de ses yeux ; puis tout à coup, par un mouvement irrésistible, elle se leva, prit les deux mains de son gendre et les étreignit convulsivement dans les siennes.

— Vous êtes mon sauveur et je vous dois plus que la vie, lui dit-elle d'une voix tremblante d'émotion.

— Cachez cela, votre mari va rentrer, répondit Chaudieu avec le sang-froid qui ne l'abandonnait jamais.

Madame Bailleul rassembla les lettres, mais, au moment de les serrer dans sa poche, elle s'arrêta frappée d'une crainte nouvelle, et se mit à les compter.

— C'est inutile, lui dit son gendre, elles y sont toutes.

— Toutes?

— Il y en a quarante-trois.

— Vous les avez comptées? dit-elle avec une sorte de confusion.

— Comptées seulement ; ce cachet vous atteste que cette indispensable précaution prise, ma curiosité n'est pas allée plus loin.

— Vous êtes le meilleur et le plus généreux des hommes ! Je ne me pardonnerai jamais la ma-

nière dont je vous ai traité ce matin. J'avais douté de vous au moment même où vous me rendiez un service que je voudrais payer de mon sang.

— Vous pouvez vous acquitter à bien meilleur marché, dit Chaudieu.

— Oh ! parlez ! s'écria madame Bailleul, dont le caractère hargneux et dominateur semblait complétement transformé par la reconnaissance.

— Je vois que vous allez déjà mieux ; vous passerez une bonne nuit, et demain vous serez tout à fait bien portante. Faites-moi le plaisir de donner votre dîner.

Madame Bailleul prit les lettres qui devaient contremander les invités et les déchira sans la moindre hésitation.

— Ceci est un enfantillage, dit-elle ensuite ; demandez-moi un service sérieux ; enfin donnez-moi l'occasion de vous prouver que si j'ai quelquefois l'humeur difficile, du moins je ne suis pas une ingrate.

— Voici Pierre, dit M. Bailleul en entrant inopinément dans le salon.

Le vieillard s'arrêta déconcerté à l'aspect

des lettres qu'il avait passé deux heures à rédiger et dont les fragments soulevés par le courant d'air de la porte voltigeaient çà et là sur le parquet.

— Tu les as trouvées mal écrites, dit-il en regardant sa femme d'un air dolent; j'y avais pourtant mis tous mes soins.

— Qui vous parle de cela? repartit madame Bailleul, qui, envers son mari, reprit son ton habituel; j'ai changé d'avis, le dîner aura lieu.

— Mais, ma bonne amie, permets-moi de te faire observer que, dans ton état d'indisposition, c'est une imprudence.

— Je vais mieux.

— Tu le crois, mais au fond....

— Je vous dis que je vais mieux.

— Je serais ravi que cela fût vrai, mais il me paraît impossible...

— Mon Dieu, monsieur Bailleul, si vous avez juré de me faire retomber malade, vous n'avez qu'à continuer ainsi. Je vous répète que je suis guérie, que je me porte à merveille et que notre dîner de demain ne sera pas remis d'un seul jour. Maintenant voulez-vous me

faire le plaisir de dire à Pierre que nous partirons pour Paris ce soir à sept heures et qu'il tienne la voiture prête?

M. Bailleul trouva inutile d'essayer une plus longue opposition, et il sortit aussitôt pour faire exécuter le contre-ordre qu'il venait de recevoir.

— Maintenant que nous sommes tranquilles, dit la femme de quarante-cinq ans, dont la curiosité s'était allumée à mesure que s'éteignait sa terreur, racontez-moi ce qui s'est passé entre vous et cet homme; dites-moi par quel sortilége vous avez dompté ce caractère insolent et impitoyable.

— A quoi bon s'appesantir sur des détails qui réveilleraient en vous de pénibles souvenirs? répondit Chaudieu avec gravité; qu'il ne soit jamais question entre nous de ce qui vient de se passer. Pour moi, dès à présent, je ne m'en souviens plus. Vous êtes la mère de ma femme; à ce titre, ainsi que vous le disiez ce matin, je vous dois affection et respect; le reste ne me regarde pas. L'essentiel c'est que nous voilà débarrassés d'un homme dangereux à plus d'un titre.

Un gendre rancunier se fût vengé peut-être des mauvais procédés de madame Bailleul en lui jetant sans miséricorde cette phrase accablante : « Celui que vous aimiez a mérité les galères ! » Chaudieu, avec la générosité qui est le partage des caractères fortement trempés, évita toute allusion qui eût pu redoubler l'humiliation de sa belle-mère.

— Tout est fini, j'espère, reprit madame Bailleul le front couvert de rougeur ; il était invité pour demain, mais bien certainement il ne viendra pas.

— Il viendra, dit Chaudieu.

— Il oserait ! s'écria la femme désabusée, qui pour triompher d'un effroi soudain eut besoin de se rappeler qu'elle n'avait plus rien à craindre de son indigne amant.

— Il osera, car ce n'est pas l'audace qui lui manque. Mais rassurez-vous, je serai là. Recevez-le donc comme de coutume, et quoi qu'il arrive, ne vous effrayez de rien ; je prends tout sur moi.

Depuis une demi-heure à peine, les manières de la belle-mère et du gendre à l'égard l'un de

l'autre avaient subi la plus brusque métamorphose. Chaudieu, qui la veille encore semblait regarder la subordination comme son état naturel, parlait maintenant avec l'accent absolu d'un homme décidé à prévaloir, quel que soit l'obstacle qu'il rencontre. De son côté, madame Bailleul, qui ne souffrait guère la contradiction et qui exigeait de tous les membres de sa famille une obéissance passive, madame Bailleul pour la première fois écoutait avec déférence l'opinion d'autrui et pliait devant une volonté dont elle n'avait jamais soupçonné l'existence. Ce fait seul constituait une véritable révolution domestique, et il était impossible que le pouvoir menacé de déchéance ne s'aperçût pas du péril où il se trouvait engagé.

Subjuguée jusqu'alors par la force des circonstances, dominée par ses propres impressions, madame Bailleul fut frappée à la fin de l'assurance avec laquelle s'exprimait son gendre. Un peu surprise déjà, elle lui jeta un regard perçant, et trouva dans ses yeux une énergie si froide, sur son front une résolution si tenace, que subitement elle éprouva une émotion analogue à celle d'un nageur novice qui, après

s'être ébattu quelque temps au milieu d'une eau dormante, perd pied tout à coup et se sent attiré dans un abîme inconnu.

— En vérité, dit-elle avec un sourire contraint, vous ne doutez de rien aujourd'hui et j'ai peine à vous reconnaître, vous d'ordinaire si réservé, si paisible, si doux.

— Si poule mouillée ! n'est-ce pas? répondit Chaudieu d'un ton passablement ironique.

— Je n'ai pas dit cela.

— Mais vous le pensez, ce qui revient au même. Que voulez-vous, ma chère belle-mère, les jours se suivent et ne se ressemblent pas.

— Le caractère ne change pas ainsi d'une minute à l'autre.

— Aussi le mien n'a-t-il nullement changé : je suis aujourd'hui ce que j'étais hier.

— Une énigme ! car vous avez beau dire, il y a deux hommes en vous; votre regard, votre voix, votre maintien, tout me semble nouveau. Oui, une étrange énigme !

— Êtes-vous très-curieuse d'en connaître le mot ?

— Je suis une femme, répondit madame Bailleul en essayant de dissimuler par un sou-

rire la vague anxiété dont elle ne pouvait se défendre.

— Et moi, je suis un homme, dit Chaudieu de l'air le plus grave, je suis un homme, et non un automate, comme vous l'avez cru jusqu'à présent : voilà toute l'énigme. Maintenant que vous me connaissez, ma conduite depuis cinq mois vous paraît sans doute étrange : deux mots vont l'expliquer. Je ne suis ni un héros, ni un savant ; j'ai peu d'esprit et point de talents, mais du moins je suis un honnête homme, ami de la justice et esclave du devoir. En me mariant, j'ai cru prendre un engagement sérieux ; j'ai résolu de faire un bon ménage, de rendre ma femme heureuse et de bien vivre avec sa famille. Mais mon mariage avait été si rapidement conclu par mon oncle que je vous connaissais à peine. Vous avez provoqué cette explication, veuillez donc excuser ma franchise. Mes dispositions affectueuses ne reçurent ni de vous ni d'Adolphine l'accueil qu'elles méritaient peut-être Je ne dis rien de mon beau-père, le meilleur des hommes ! Mais vous, de qui dépendait surtout la réalisation de mes projets de bonheur domestique, vous m'avez

refusé tout appui. Ni mes attentions, ni mes égards, ni ma complaisance, n'ont trouvé grâce devant vous, et ma femme a scrupuleusement réglé sa conduite sur la vôtre.

— Les torts de votre femme ne me regardent pas, dit madame Bailleul, qui n'avait pas écouté sans confusion ces reproches légitimes.

— Les torts d'une fille ne regardent pas sa mère! s'écria Chaudieu. Pourquoi donc alors la loi rend-elle les parents responsables des fautes de leurs enfants? Sans l'exemple qu'elle avait sous les yeux, Adolphine se fût maintenue dans la soumission qu'elle me doit, et je ne serais pas forcé maintenant de l'y faire rentrer. Oui, ses défauts sont votre ouvrage, et c'est ce qui me rend indulgent envers elle. Une semaine après mon mariage, je savais à quoi m'en tenir, et si je n'avais écouté que mon amour-propre, j'aurais remis sur-le-champ toute chose à sa place. Mais j'ai voulu que, dans une affaire si délicate, aucun tort ne pût m'être imputé. J'ai donc soumis mon caractère, peu endurant de sa nature, à l'épreuve la plus difficile. Je me suis prescrit six mois entiers de patience, d'abnégation, d'obéissance, de domesticité enfin,

et ce mot n'est que juste, me disant que si, pendant ce temps, je ne réussissais pas à fléchir par ces humbles moyens votre humeur despotique, j'aurais alors le droit, chèrement acquis, d'opposer ma fermeté à votre violence. De ces six mois, cinq sont écoulés aujourd'hui, et les circonstances qui ont amené cette discussion me dispensent d'attendre la fin du sixième. Dès à présent, nous entrons dans un ordre de choses nouveau.

— Est-ce une rupture? demanda madame Bailleul, tout étourdie de ce qu'elle venait d'entendre. Au moment où vous venez de me rendre un service inappréciable, manquerez-vous de générosité en vous brouillant avec moi à propos de quelques malentendus si faciles à réparer?

— Ce ne sera une rupture que si vous la proclamez vous-même. Vous êtes ma belle-mère, et je connais les devoirs que ce titre m'impose; vous trouverez toujours chez moi les attentions, les prévenances, les égards qui vous sont dus; mais le gouvernement de ma maison est un soin dont je désire m'acquitter moi-même. Je vous supplie donc très-humble-

ment de vouloir bien vous rappeler que dorénavant il n'y a plus ici qu'un seul maître : moi.

Benoît Chaudieu salua sa belle-mère avec une politesse sérieuse et sortit du salon sans lui donner le temps de répliquer.

En toute autre circonstance, madame Bailleul se fût cramponnée désespérément au pouvoir qui lui était arraché d'une manière si imprévue, mais elle se trouvait dans une de ces positions compromises où toute résistance est impossible. Elle amena donc son pavillon sans même essayer un simulacre de combat, humiliation inouïe que lui fit supporter en silence cette considération toute-puissante, la nécessité.

Cependant la restauration de l'autorité maritale n'était accomplie qu'à moitié; restait à ranger à la soumission une charmante femme de vingt-trois ans; rude entreprise! diront tous ceux qui en ont tenté de semblables. Ainsi, Benoît Chaudieu n'avait pas encore gagné la journée, et, remportât-il avant le soir une victoire complète, ce triomphe était menacé d'un lendemain. Laboissière, cet implacable spadassin qui avait déjà tué trois hommes en duel, ne s'était-il pas juré à lui-même, par le serment le

plus effroyable, de changer ce trio funèbre en quatuor, au moyen de l'odieux honnête homme qui possédait le secret de son ignominie ?

X.

Six heures et demie du soir venaient de sonner aux pendules de l'appartement qu'occupaient monsieur et madame Bailleul, dans la rue Vendôme. Tous les convives, un seul excepté, se trouvaient réunis dans le salon ; à part la maitresse de la maison et sa fille, il n'y avait parmi eux aucune femme : c'étaient, pour la plupart, d'anciens amis de M. Bailleul, appar-

tenant à cette classe estimable qui, au milieu du tourbillon parisien, conserve au fond du Marais les habitudes pacifiques et routinières de l'ancienne bourgeoisie; race curieuse à étudier, et dont les joueurs de billard ou de domino du café Turc offrent un échantillon assez pittoresque.

En regard de ces honnêtes rentiers, deux ou trois hommes plus jeunes, et de qui les manières annonçaient des mœurs moins patriarcales, composaient une minorité qui selon l'usage suppléait au nombre par le mouvement et la loquacité. Ces représentants de la France moderne avaient d'ordinaire la meilleure part aux bonnes grâces de madame Bailleul, qui, comme presque toutes les femmes sur le retour, trouvait les vieillards insupportables et réservait ses sympathies à la jeunesse. Mais en ce moment la belle-mère de Chaudieu était hors d'état de faire des frais d'amabilité pour personne; un malaise croissant donnait à son maintien et à ses moindres gestes quelque chose de contraint et d'inquiet; ses yeux allaient fréquemment de la pendule à la porte du salon, et deux ou trois fois le bruit de la sonnette,

qui semblait indiquer l'arrivée du convive retardataire, la fit tressaillir en dépit d'elle-même.

Le dîner avait été indiqué pour six heures précises, et les invités, gens réglés et méthodiques, commençaient à trouver l'attente longue. La conversation languissait insensiblement malgré les efforts de Chaudieu pour la soutenir, car l'appétit est silencieux et mélancolique. M. Bailleul, qui, depuis quelque temps, ne disait mot et semblait rouler dans sa tête un projet extraordinaire, prit à la fin sa détermination et s'approcha de sa femme.

— Ma bonne amie, lui dit-il à demi-voix, il est près de sept heures; sans doute Laboissière ne viendra pas, et d'ailleurs nous ne nous gênons point avec lui. Ne penses-tu pas qu'il serait convenable de faire servir?

Le bruit de la sonnette qui au même instant retentit avec force empêcha madame Bailleul de répondre et lui causa un frémissement aussitôt réprimé. Cette fois non-seulement ses regards mais ceux de la réunion tout entière se dirigèrent vers la porte qui s'ouvrit bientôt à la satisfaction générale des invités.

— M. Laboissière, dit un domestique.

Autrefois, aux jours de combat, les jeunes gentilshommes de la maison du roi mettaient leurs plus beaux justaucorps, leurs plus riches dentelles, leurs perruques les plus galantes; l'homme aux spéculations équivoques, dont le physique et les manières n'eussent pas déparé une compagnie de mousquetaires, semblait avoir voulu pratiquer autant qu'il était en son pouvoir les préceptes de cette coquetterie martiale. Jamais son costume, toujours soigné jusqu'à la fatuité, n'avait offert des détails plus recherchés; ce n'étaient que boutons de brillant, chaîne d'or, bagues de prix. Pour venir dîner au Marais, cette terre classique des bottes à semelles de liége et des socques articulés, il avait mis des souliers vernis et des bas à jour. Dans ce brillant équipage, Laboissière resplendissait lui-même si superbement qu'on eût été embarrassé de décider si c'étaient les vêtements qui paraient l'homme ou l'homme qui parait les vêtements. Sa chevelure, naturellement bouclée et d'un blond fauve à reflets de cuivre, avait un faux air de la crinière du lion, tandis que ses moustaches pres-

que rouges et aiguisées de pommade rappelaient par leur saillie en retroussis les crocs du sanglier. Son front menaçait le plafond, son pas ébranlait le parquet, son sourire équivalait à une insulte, son regard semblait un soufflet.

De même que les gens du peuple ont des habits pour les jours ordinaires et d'autres habits pour les dimanches, Laboissière, industriel par état et bretteur par tempérament, changeait de peau selon l'occurrence; après une semaine laborieuse, consacrée à des spéculations plus ou moins loyales, il s'était endimanché ce jour-là en duelliste, dans la ferme résolution de faire le lundi au bois de Boulogne.

Le loup-cervier, plus que jamais digne de ce titre, alla droit à madame Bailleul, devant laquelle il s'inclina en mettant dans son salut toute l'insolence que peut comporter cette marque de respect; il jeta au maître du logis un bonjour non moins impertinent, et arrêta sur Adolphine un regard d'intelligence qui la fit rougir. Il promena ensuite les yeux autour du salon et chercha la victime qu'il s'était promis d'immoler au plus tard le lendemain. Chau-

dieu, le dos tourné, causait dans l'embrasure d'une fenêtre ; en l'apercevant, Laboissière raidit les jarrets, porta la tête en arrière et prit l'attitude d'un coq de combat dressé sur ses ergots ; ainsi posé, d'un bout du salon à l'autre, il interpella son ennemi d'un ton si haut et en termes si imprévus qu'au premier mot toutes les conversations particulières cessèrent.

— Je trouve bien surprenant, monsieur Chaudieu, dit-il au milieu du silence, que vous vous permettiez d'être ici, sachant que j'y devais venir ! Je vous ai défendu hier de paraître dorénavant dans le même lieu que moi ; puisque vous avez si peu de mémoire, ma cravache vous en donnera.

Un murmure de stupeur et d'improbation accueillit cette provocation inouïe. Les convives, qui ne songeaient qu'à bien dîner perdirent momentanément l'appétit ; Adolphine et sa mère se levèrent, pâles toutes deux et glacées de terreur ; M. Bailleul, qui ne manquait de fermeté que vis-à-vis de sa femme, se dirigea d'un air indigné vers l'homme qui l'offensait si gravement en choisissant sa maison pour le théâtre d'un pareil scandale ; mais il fut retenu

par quelques-uns de ses amis, qui par prudence l'empêchèrent de se commettre, lui vieillard, avec un homme de trente ans connu pour ne rien respecter.

Au milieu de l'émoi général, l'insulté seul avait conservé son sang-froid. Il attendit patiemment que Laboissière eût achevé son allocution et lui adressa ensuite un signe de main qui pouvait se traduire par ces mots : Dans un moment je suis à vous. S'adressant alors aux jeunes gens qui venaient de causer avec lui, il leur dit à demi-voix :

— Monsieur Ruault, monsieur Milange, et vous, Boyer, ayez la complaisance de m'accompagner; Boyer, dites à Joliat, qui est près du piano, que je le mets aussi en réquisition.

Après avoir choisi pour témoins de la scène qui allait avoir lieu les quatre hommes les plus jeunes de la réunion, Chaudieu fit quelques pas vers Laboissière et lui dit avec calme :

— Monsieur, voilà un drame trop chaudement attaqué pour qu'il soit possible d'en laisser languir l'intérêt; mais ce salon, fort bien choisi pour l'exposition, ne saurait convenir

au dénoûment. Veuillez me suivre jusqu'à l'antichambre.

— Jusqu'en Chine! jusqu'en enfer! s'écria le duelliste, qui se dirigea vers la porte d'un air triomphant.

Quelques-uns des convives essayèrent d'intervenir, mais les adversaires s'ouvrirent le passage sans écouter leurs paroles de conciliation.

Au moment de sortir Chaudieu se retourna.

— Que cela ne vous empêche pas de faire servir le dîner, cria-t-il à sa belle-mère; nous en avons pour cinq minutes tout au plus.

A ces mots, il ferma la porte et rejoignit son antagoniste et les témoins, qui s'étaient arrêtés dans l'antichambre, d'où ils avaient renvoyé les domestiques.

— Messieurs, s'écria Boyer, avant d'aller plus loin, il me semble...

— Boyer, pas un mot de plus, interrompit Chaudieu. Vou , messieurs, faites-moi le plaisir de vous ranger dans les embrassures des fenêtres et de laisser le théâtre libre pour les acteurs. Ceci est une tragi comédie que je vous expl querai tout à l'heure; ce dont je vous

prie en ce moment, c'est d'y assister en silence et sans l'interrompre.

Le mari d'Adolphine parlait d'un ton si absolu que les quatre jeunes gens obéirent machinalement. Pendant ce temps, Laboissière avait pris position au milieu de l'antichambre, et y restait immobile, les bras croisés sur la poitrine, le défi dans les yeux, le dédain aux lèvres, provoquant et superbe comme le tenant d'un tournoi. Chaudieu, les voyant placés selon son désir, reprit la parole d'une voix ferme.

— Cet homme que vous connaissez tous de réputation, dit-il en montrant son adversaire, veut me forcer de me battre avec lui. S'il n'était qu'un duelliste, je lui accorderais cet honneur, en usant de mon droit d'offensé pour régler les conditions du combat : nous nous battrions à bout portant, un seul pistolet chargé. Je me battrais donc avec un duelliste, mais je n'accepte pas le cartel d'un fripon.

—Vous êtes un infâme calomniateur ! s'écria l'industriel, à qui la destruction de sa fausse lettre de change avait rendu toute son insolence.

— Cependant, reprit l'insulté sans s'arrêter

à cette interruption, il ne me semble pas juste qu'un honnête homme se laisse impunément offenser par un escroc. J'ai prévenu hier monsieur Laboissière qu'à la première offense le châtiment ne se ferait pas attendre. Vous venez d'être témoins de l'outrage, soyez-le maintenant de la correction.

Par un mouvement prompt comme l'éclair, Chaudieu s'arma d'un maître jonc laissé dans un coin de l'antichambre par un des rentiers du Marais, et qui se rencontrait là tout à point, comme se trouve dans la coulisse le bâton dont se sert Scapin pour battre Géronte.

—Chaudieu ! y pensez-vous ! s'écrièrent les témoins, qui se précipitèrent vers lui pour le retenir.

— Arrière! dit-il vivement en les écartant par un moulinet qui eût suffi pour constater son origine bretonne ; ne voyez-vous pas que monsieur a pris ses mesures et qu'il est en état de se défendre ?

Tous les yeux se portèrent sur Laboissière , qui avait déployé subitement ses bras croisés jusqu'alors ; dans sa main droite brillait un stylet qu'il venait de prendre dans la poche de

son habit. A cette vue l'anxiété des assistants redoubla, et deux d'entre eux se glissèrent vers le duelliste dans l'intention de le désarmer ; mais il déjoua cette manœuvre en reculant jusqu'à ce qu'il se trouvât adossé à l'un des angles de l'antichambre.

— Champ libre, messieurs! dit-il alors d'une voix éclatante.

— Oui, champ libre! répéta Chaudieu. Il veut un duel; ceci en est un, et les armes ne peuvent être mieux choisies. Le poignard convient à la main d'un faussaire comme le bâton à ses épaules.

A ces mots, sans écouter ses amis, qui n'osant plus essayer de le retenir de force, cherchaient à l'arrêter par leurs remontrances, il marcha sur Laboissière.

— Je vous prends tous à témoin que je suis attaqué et forcé de me défendre, dit celui-ci en se mettant en garde dans une attitude appropriée à ce duel singulier, le bras gauche en avant et arrondi à hauteur de tête de manière à parer le premier coup, le stylet fortement serré dans la main droite et prêt à la riposte.

Les deux ennemis restèrent un instant im-

mobiles à trois pas de distance, les yeux l'un sur l'autre et mutuellement attentifs à leurs moindres mouvements.

—Coup pour coup! fit Laboissière en voyant le bras de son adversaire levé.

Il n'eut pas le temps d'en dire davantage ni d'exécuter la riposte qu'il méditait. Après avoir, dans un tournoiement si rapide que l'œil ne pouvait le suivre, menacé à deux reprises la tête du belliqueux industriel, l'arme du Breton décrivit subitement un demi-cercle en sens contraire, frappa de bas en haut Laboissière au poignet droit, et lui fit sauter de la main le stylet. Chaudieu se précipita aussitôt sur son adversaire désarmé, le saisit au collet, le tira au milieu de l'antichambre par une secousse vigoureuse, et lui appliqua lestement sur les épaules une demi-douzaine de coups de canne.

—Il ne s'agit pas de vous assommer, mais de vous corriger, lui dit-il alors en le lâchant brusquement. Si la leçon ne suffit pas, je suis à vos ordres pour une seconde.

Laboissière avait vu dix fois la pointe d'une épée à quelques pouces de sa poitrine ou le canon d'un pistolet braqué sur lui, et jamais

dans ces différentes rencontres sa fermeté ne s'était démentie; mais en ce moment l'humiliation à laquelle il n'avait pu se soustraire parut avoir brisé toute son énergie. Pris d'un vertige soudain, il sentit ses genoux se dérober sous lui et gagna d'un pas mal assuré une banquette sur laquelle il se laissa tomber à demi mort de honte et de rage.

Si expéditive qu'eût été l'exécution que nous venons de décrire, les témoins choisis par Chaudieu n'y avaient pas assisté seuls. Le champ de bataille, il est vrai, avait été scrupuleusement respecté, car le poignard de l'un des combattants et la manière toute bretonne dont l'autre jouait du bâton rendaient prudents les plus hardis; mais à toutes les portes de l'antichambre se pressaient les figures curieuses ou effrayées des convives et des domestiques. M. Bailleul, sa femme, Adolphine même n'avaient pas perdu un seul détail de cette scène tragi-comique.

L'émotion universelle était si forte qu'un instant après le dénouement, le silence et l'immobilité régnaient encore. Chacun, parent ou étranger, maître ou valet, restait à sa place, l'œil

fixe et la bouche béante, comme si sa curiosité n'eût pas été complétement assouvie. Quelques-uns même, à qui Laboissière avait déplu par ses manières impertinentes, semblaient avoir pris goût à la chose, et peu s'en fallut que deux ou trois ne criassent : Bis !

— Messieurs, dit alors Chaudieu en s'adressant à la galerie, la pièce est jouée; ce que nous avons de mieux à faire maintenant, c'est d'aller nous mettre à table. Pierre, continua-t-il en appelant son domestique, donnez à M. Laboissière son chapeau et le reconduisez jusqu'à la rue. M. Guichard, poursuivit-il en s'adressant au plus considérable des convives, veuillez offrir le bras à madame Bailleul et nous montrer le chemin de la salle à manger; voilà trop long-temps qu'on nous fait attendre un mauvais dîner.

Benoît Chaudieu, qui jusqu'alors n'avait jamais eu voix consultative dans la maison de sa belle-mère, se vit obéi avec une ponctualité merveilleuse; tant il est vrai que toute victoire, même une victoire à coups de poing, grandit dans l'esprit des autres celui qui la remporte. Laboissière, littéralement ivre de l'affront qu'il

avait reçu, se laissa expulser sans essayer la moindre résistance, et se trouva un instant après sur le pavé de la rue Vendôme, ne sachant s'il était bien éveillé ou si le plus épouvantable cauchemar était venu s'accroupir sur lui pendant son sommeil. A la fin il pencha pour cette dernière opinion.

— De tels outrages à moi! se dit-il avec une méprisante incrédulité ; à moi, qui ai tué trois hommes en duel et qui en ai blessé quatre! Allons donc! j'aurai trop bu à dîner et je fais un mauvais rêve; il est évident que je suis gris, et même je me suis déjà laissé tomber, car j'ai le poignet droit horriblement foulé.

Pendant ce temps les autres personnages de ce récit faisaient leur entrée dans la terre promise de la salle à manger. Dans le salon, par où il fallait passer, Chaudieu retint en arrière les convives dont il avait réclamé l'assistance.

— Messieurs de la jeune France, laissez passer les anciens, leur dit-il en souriant; j'ai encore un mot à vous dire.

Les quatre témoins se groupèrent avec empressement autour de lui.

— Messieurs, reprit-il d'un ton sérieux, j'ai

dit tout à l'heure quelle raison m'empêchait et m'empêchera toujours de me battre avec monsieur Laboissière. J'ignore si cette explication vous a paru satisfaisante. Le duel a des maximes tellement rigoureuses que peut-être un refus qui me semble, à moi, légitime, vous paraît, à vous, contraire aux rigides principes de l'honneur. S'il en est ainsi, ce dont je serais désolé, voici ce que je dois vous dire : vous êtes ici quatre hommes pour qui je professe la plus sincère estime et dont l'approbation m'est trop précieuse pour qu'il me soit possible de m'en passer. Si donc l'un ou plusieurs d'entre vous, interprétant mal ma conduite, me font l'injure de croire que je recule devant un duel, je les supplie de vouloir bien s'expliquer à cet égard afin que je leur prouve qu'ils se sont trompés.

D'un mouvement unanime les quatre jeunes gens tendirent la main à Chaudieu, et ils serrèrent cordialement la sienne l'un après l'autre.

— Vous vous moquez de nous, lui dit M. Ruault ; à votre place j'en aurais fait tout autant. Je n'ai pas besoin de connaître votre grief contre Laboissière pour savoir que c'est un vrai chevalier d'industrie.

— Vous avez, ma foi, fort bien fait de lui frotter les oreilles, ajouta M. Milange; cela le rendra peut-être moins insolent.

— Parbleu, mon cher, dit à son tour M. Joliat, chétif personnage d'environ cinq pieds de haut, on a beau dire, la vigueur physique est une belle chose. Il paraît qu'en Bretagne on n'y va pas de main morte.

— Ce qu'il y a de certain, fit Boyer, c'est que voilà le terrible spadassin coulé bas. Du diable s'il ose reparaître chez Tortoni.

— Ainsi donc, messieurs, vous m'approuvez tous? demanda Chaudieu.

— Parfaitement, complétement, entièrement, répondirent-ils tous quatre à la fois.

— En ce cas, à table.

Le dîner se ressentit du hors-d'œuvre étrange qui l'avait précédé. Les convives les mieux disposés à y faire honneur avaient perdu une partie de leurs moyens, et l'on eût dit que la canne du Breton retentissait encore au fond de chaque estomac. Mais si l'appétit languit, la conversation, en revanche, fut bruyante; les prouesses industrielles de Laboissière en firent à peu près tous les frais. Chacun

dit son mot, même les plus circonspects. Le spéculateur duelliste, qui jusqu'alors, grâce à ce dernier titre, s'était vu redouté de ses dupes et avait joui d'une sorte d'inviolabilité, fut l'objet des accusations les plus sanglantes, et, il faut le dire, les plus justifiées. Le bâton avait rompu le prestige de l'épée. Parmi les plus paisibles rentiers de la société il ne s'en trouvait pas un seul qui ne se promît d'assommer la race spadassine, pour peu que l'occasion s'en présentât.

Avant la fin du repas, le bandeau qui avait trop long-temps couvert les yeux d'Adolphine était entièrement déchiré. Laboissière n'était plus pour elle qu'un aventurier démasqué; les deux femmes, la rougeur sur le front et la confusion dans le cœur, rendaient grâce au ciel, l'une de n'être pas restée, l'autre de n'être pas tombée à la merci d'un pareil homme.

Après dîner, les convives ne tardèrent pas à se retirer; au moment où les derniers prenaient leurs chapeaux, Chaudieu s'approcha de sa belle-mère et lui dit à l'oreille :

— Éloignez votre mari, je désire parler un instant à ma femme devant vous seule.

— Mon ami, dit aussitôt madame Bailleul à son époux, puisque ces messieurs s'en vont, voudrais-tu avoir la complaisance d'aller jusque chez le pharmacien, qui ne m'a pas encore envoyé mes pilules ?

— Ma bonne amie, répondit le bonhomme, je te ferai observer qu'il est dix heures passées; il me semble qu'un domestique pourrait bien...

— Je crains une méprise et je ne me fie qu'à toi. D'ailleurs, que Pierre t'accompagne.

Habitué à l'obéissance passive, M. Bailleul partit aussitôt pour exécuter cette corvée de confiance.

Quand tous les personnages inutiles furent sortis, Chaudieu vint se placer en face des deux femmes.

— Ma chère Adolphine, dit-il d'un ton affectueux et grave, j'ai eu hier une explication avec ta mère; elle voudra bien t'en faire part, car je n'aime pas les redites. Aujourd'hui je me contenterai de t'adresser un petit avertissement que les circonstances rendent indispensable. Je ne suis pas beau, je n'ai ni un esprit transcendant ni une amabilité séduisante : voilà mon opinion sur moi-même; la tienne est un

peu sévère : je sais que tu me trouves positivement laid, sot et ennuyeux.

— Benoît, pouvez-vous dire cela ! s'écria la jeune femme, déconcertée d'un pareil préambule.

— Je ne demanderais pas mieux que de te plaire, reprit-il froidement; mais puisque la nature m'a refusé les dons qui pourraient m'obtenir ta tendresse, je suis forcé de renoncer aux priviléges de l'amant et de me contenter des droits du mari. Ces droits, continua-t-il d'une voix tranchante, je saurai les faire respecter. Je ne reviendrai pas sur le passé, mais je dois te dire, pourtant, que ta conduite à l'égard de ce Laboissière a été légère et inconvenante; j'excuse une première imprudence, j'aurais moins d'indulgence pour la seconde et je ne pardonnerais jamais une faute. C'est à toi maintenant de décider si tu veux la paix ou la guerre; mais réfléchis avant de choisir. Tu viens de voir que je sais châtier un insolent; ne me force pas de t'apprendre que je sais aussi punir une coupable.

Foudroyée par cette sévère allocution, Adolphine essaya d'une voix émue quelques paroles

de justification que son mari interrompit brusquement

— Pas un mot de plus, dit-il, je sais à quoi m'en tenir ; tu es avertie ; comme tu agiras, j'agirai. Mets ton chapeau ; nous avons trois lieues à faire avant d'arriver chez nous. Je vais voir si notre voiture est là.

— Mon Dieu! qu'est-ce que cela signifie! s'écria madame Chaudieu quand son mari fut sorti du salon.

— Cela signifie, répondit madame Bailleul, qu'avec son air de bonhomie il nous a jouées toutes deux. Le mouton est un loup, et maintenant au lieu de songer à le tondre, prends garde à ses dents.

— Il m'a fait une peur horrible. Avez-vous remarqué son regard pendant qu'il me parlait! il y a de l'Othello dans ces yeux-là.

— Un vrai loup, te dis-je. Ainsi, mon enfant, plus de coquetterie et surtout pas de sottises, il ne ferait de toi qu'une bouchée.

— Vous croyez qu'il serait capable...

— De tout; rien n'est pire que ces eaux dormantes; d'ailleurs tu viens de le voir à l'œuvre.

Adolphine éprouva un léger frisson qui parcourut ses blanches épaules, et elle respira avec force comme si elle eût déjà senti sur sa bouche l'oreiller de Desdemona.

Un quart d'heure après, les deux époux étaient partis pour leur maison de campagne.

Après avoir médité les projets les plus sanguinaires, Gustave Laboissière comprit qu'avec un adversaire déterminé à refuser tout cartel et doué de la vigueur d'Hercule, la seule vengeance possible était l'assassinat; mais, ainsi que Chaudieu l'avait prévu, l'homme qu'un faux n'avait pas effrayé recula devant un crime dont l'enjeu eût été sa tête. L'aventure, dont les détails amplifiés, selon l'usage, s'étaient répandus dès le lendemain parmi ses connaissances, lui rendit insupportable le séjour de Paris, d'où certaines considérations de prudence lui conseillaient d'ailleurs de s'absenter. Le spéculateur duelliste dévora son humiliation et avala pour la faire passer tout ce qu'il put accrocher çà et là d'espèces sonnantes; puis, sans crier gare, il transporta ses pénates à Bruxelles, refuge ordinaire des aventuriers de son espèce. Il faut être juste pour tout le monde;

nous ajouterons donc que Gustave Laboissière a laissé à Paris de nombreux regrets, aux personnes dont il a emporté l'argent.

Corrigée par la leçon qu'elle venait de recevoir et de plus avertie par quelques cheveux gris du départ définitif des amours, madame Bailleul, après la fugue de Laboissière, se réveilla dévote un beau matin. C'est dire assez que le collier de son mari s'est resserré d'un cran et que la laisse s'est raccourcie à proportion. A la réforme de sa femme, le bonhomme a gagné deux jours de maigre par semaine et la messe à entendre le dimanche. Il est superflu d'ajouter qu'il s'acquitte de ces devoirs nouveaux avec la soumission dont il ne s'était jamais départi auparavant; il est cependant un plaisir profane dont le retranchement lui laisse un regret quotidien : c'est la lecture de son journal favori, auquel madame Bailleul l'a pieusement désabonné; par bonheur la rue Vendôme n'est pas loin du café Turc, et, ma foi, le vieillard, n'en dites rien à sa femme, pousse quelquefois la hardiesse jusqu'à faire l'école buissonnière dans ce respectable établissement.

Sans avoir conçu pour son mari une de ces romanesques passions que la vie du ménage éteint souvent et ne détermine jamais, Adolphine s'est attachée à lui depuis que deux enfants, gage de concorde, sont venus cimenter leur union. D'ordinaire, la maternité endort la coquetterie; madame Chaudieu a subi à son insu cette salutaire influence; près de ces blonds chérubins qui la regardent en souriant, elle a senti s'amortir peu à peu le goût des émotions dangereuses. Ses enfants sont ses anges gardiens; d'ailleurs son mari suffirait à cet office, car il veille, et la jeune femme ne se laisse plus prendre à son air endormi. Elle le craint; or, pour certaines natures nerveuses, chez qui l'imagination parle plus haut que le cœur, la crainte est un frein dont l'emploi est excusable quand il est justifié par la nécessité; sans doute l'amour seul vaudrait mieux; mais pour citer une seconde fois Larochefoucauld, à qui l'on doit revenir souvent lorsqu'on veut rester dans le vrai: — « Il en est du véritable amour comme de l'apparition des esprits: tout le monde en parle, mais peu de gens en ont vu. »

Grâce à sa patiente et conciliante fermeté,

Benoît Chaudieu a écarté de son toit domestique tous les éléments d'orage et de discorde. Plein d'égards pour la famille à laquelle il s'est allié, mari affectueux sans faiblesse, absolu sans tyrannie, il est le maître chez lui, chose rare! il est aimé et considéré de son beau-père, chose plus rare! enfin il vit en parfaite harmonie avec sa belle-mère, chose si rare que nous n'ajouterons pas un mot, de crainte d'affaiblir l'effet de cette assertion phénoménale.

UNE

CONSULTATION.

Au commencement de l'automne dernier, parmi les personnes réunies dans le salon d'attente du docteur Magnian, se trouvait un homme d'une quarantaine d'années, blond, grêle, blafard, un peu voûté, d'aspect si malingre, en un mot, qu'il eût suffi de le regarder pour deviner qu'on était chez un médecin. En entrant, ce chétif personnage s'était assis dans un coin d'un

air soucieux ; il y resta patiemment jusqu'à ce que tous les autres malades eussent été reçus par le maître du logis qui, après avoir donné sa dernière consultation, vint à lui avec un sourire cordial.

—Bonjour, Bouchereau, dit le docteur ; mille pardons de vous avoir fait attendre si longtemps ; vous savez que mon temps appartient d'abord aux malades, et j'espère qu'à ce titre vous n'y avez aucun droit ?

— Les souffrances de l'âme sont pires que celles du corps, répondit l'homme blafard en étouffant un soupir.

— Qu'avez-vous donc ? reprit le médecin ; vous êtes tout défait ! madame Bouchereau serait-elle malade ?

— Ma femme a une santé de fer, répliqua Bouchereau, qui accompagna ces paroles d'un sourire plein d'amertume.

— Alors, expliquez-moi la cause de l'agitation où je vous vois. Il s'agit de l'âme, dites-vous ? si vous ne parlez pas, comment voulez-vous que je devine ce qui se passe dans la vôtre ? Voyons : en quoi puis-je vous servir ?

— Mon cher docteur, répondit l'autre en

s'asseyant d'un air d'abattement, voilà plus de vingt ans que nous nous connaissons. Je vous regarde comme un de mes meilleurs amis et j'ai en vous une confiance sans bornes.

— Passons les compliments.

— Ce ne sont pas des compliments, je vous dis le fond de ma pensée. D'ailleurs l'étrange confession que j'ai résolu de vous faire vous attestera l'estime que j'ai pour votre caractère.

— Au fait, dit le docteur avec un peu d'impatience.

— Le fait est triste pour moi, et même il peut paraître ridicule; voilà pourquoi j'hésite à l'entamer; mais d'abord promettez-moi de ne révéler à personne au monde ce que je vais vous dire.

— Le secret de la confession est aussi sacré pour un médecin que pour un prêtre, dit le docteur Magnian d'un ton grave.

Bouchereau soupira derechef, puis se mordit les lèvres et leva les yeux au plafond.

— Vous connaissez Pelletier? dit-il enfin en regardant d'un air morne son interlocuteur.

— Le capitaine d'état-major? je ne connais que ça. Tempérament sanguin, cou court, plus

d'épaules que de cervelle, organisation de taureau! Il y a long-temps que j'ai prédit qu'il mourrait d'apoplexie.

— Dieu vous écoute!

— Vous m'étonnez : je vous croyais amis.

— Amis! répéta Bouchereau avec une ironie mêlée d'indignation.

— Que diantre! parlez clairement ou taisez-vous. Je ne suis pas un Œdipe pour deviner vos énigmes.

L'impatience dont petillaient les petits yeux noirs du médecin ne permit pas à son dolent ami d'éluder plus long-temps le point capital de la confession.

— Eh bien! mon cher Magnian, voici le fait en deux mots, dit-il d'une voix émue : Pelletier fait la cour à ma femme.

Le docteur avança la lèvre inférieure pour dissimuler un sourire et hocha la tête à plusieurs reprises avec une gravité affectée.

— Voyez-vous ça! dit-il ensuite; je n'aurais pas cru que ce gros Pelletier eût si bon goût. Mais êtes-vous bien sûr de ce que vous dites? D'ordinaire les maris sont les derniers à savoir ces choses-là.

— Je n'en suis que trop sûr; vous allez voir comment. Ma femme est allée passer quelques jours chez sa mère à Fontainebleau. Avant-hier, en furetant par hasard dans sa chambre à coucher, j'ai remarqué que la clef de mon bureau allait également à son armoire à glace. Machinalement j'ai ouvert ce meuble, et dans un arrière-tiroir assez mystérieux j'ai trouvé plusieurs lettres de Pelletier.

— Diable! mais aussi, à quel propos ouvrir un meuble appartenant à votre femme?

— J'étais dans mon droit; d'ailleurs suspendez votre jugement. D'après la teneur même de ces lettres, j'ai acquis la preuve de la complète innocence de Virginie, qui n'a guère à se reprocher d'autres torts que celui de m'avoir fait mystère de cette correspondance. Elle ne l'a jamais encouragée, j'en suis à peu près sûr. Je lui en veux donc beaucoup moins qu'à Pelletier; mais, quant à lui, je sens que je ne lui pardonnerai jamais. Un homme à qui j'ai ouvert ma maison! un ancien camarade de Sainte-Barbe! un ami, enfin; du moins je le croyais!

— Oubliez-vous que l'on n'est trahi que par ses amis?

— Hier, je suis allé chez lui.

— Ah!

— Je lui ai reproché son indigne conduite; savez-vous ce qu'il m'a répondu?

— Il a nié.

— D'abord. Mais à la vue de ses lettres il a compris que toute dénégation serait vaine. — Mon cher Bouchereau, m'a-t-il dit alors de l'air impertinent que vous savez, puisque vous êtes si bien au courant, je ne prendrai pas la peine de mentir. Il est très-vrai que je suis amoureux de votre femme; je le lui ai déjà dit, et je ne vous promets pas de ne plus le lui redire, car, selon toute probabilité, je ne tiendrais pas ce serment. Je comprends à merveille que ce procédé vous déplaise et vous blesse; mais vous n'ignorez pas que je suis un galant homme et que j'ai l'habitude d'accepter la responsabilité de mes faits et gestes. Si donc vous vous trouvez offensé, je suis à vos ordres, prêt à vous rendre raison, où, quand et comme vous voudrez.

— Voilà de l'aplomb, dit le médecin en s'efforçant de garder son sérieux; comment! il a osé vous dire cela!

— Textuellement.

— Et que lui avez-vous répondu ?

— Qu'il aurait bientôt de mes nouvelles. Là-dessus je suis sorti, car il ne me convenait pas de pousser plus loin une pareille discussion. Les choses en sont là.

La figure du médecin prit une expression de gravité. Il fit un tour dans le salon, la tête baissée et les mains derrière le dos ; se rapprochant ensuite de son hôte :

— Maintenant, que comptez-vous faire ? lui dit-il en le regardant fixement.

— Que me conseillez-vous ?

— Je conçois que le procédé vous semble dur à supporter ; d'un autre côté, je serais fâché de vous voir engagé dans un duel avec ce bretteur de Pelletier.

— Un bretteur ! s'écria Bouchereau dont les yeux semblèrent s'élargir ; c'est un duelliste, c'est un spadassin qu'il faut dire, un homme qui passe toutes les matinées au tir de Lepage ou dans les salles d'armes, et qui se bat régulièrement tous les trois mois !

— Et vous-même, dit le docteur avec un regard perçant, vous êtes-vous battu quelquefois?

— Jamais, répondit l'homme marié, en ce moment plus blafard encore que de coutume; ce n'est pas que je n'en aie trouvé plusieurs fois l'occasion, mais le duel répugne à mes principes. L'idée de répandre le sang me révolte, c'est là une coutume barbare qui m'a toujours paru constituer une monstrueuse anomalie au milieu de nos mœurs policées.

— Bref, vous n'avez pas une envie ardente d'aller sur le terrain?

— Si j'étais positivement offensé, si j'avais à venger une mortelle injure, la voix de la passion me parlerait peut-être plus haut que celle de l'humanité; car, dans certaines conjonctures, l'homme le plus sage ne peut répondre de lui-même. Mais ici les choses n'ayant pas été poussées à l'extrême, si Pelletier, au lieu d'affecter un langage arrogant, m'avait adressé quelques excuses auxquelles je crois avoir droit, et qu'il eût pris l'engagement de se mieux comporter à l'avenir, il me semble qu'alors.... dans l'intérêt de tout le monde.... pour éviter une esclandre.... ne pensez-vous pas comme moi qu'il eût été possible et honorable....

— De ne pas vous battre? Certainement,

interrompit Magnian ; si vous allez sur le terrain , il y a dix à parier contre un que Pelletier vous saignera comme un poulet et cela vous serait désagréable.

— Docteur , vous me comprenez mal.

— A merveille , au contraire ; et la preuve , c'est que vous ne vous battrez pas, et que le capitaine vous adressera des excuses satisfaisantes. N'est-ce pas là ce que vous désirez ?

La perspicacité du médecin fit éclore une faible rougeur sur les joues de l'ami de la paix.

— Pelletier est un brutal, reprit le docteur, comme s'il se fût parlé à lui-même. Ordinairement les officiers d'état-major ont plus d'usage que cela. Qu'il cherche à plaire aux femmes, rien de mieux ; mais qu'il provoque les maris, c'est manquer à toutes les règles du savoir-vivre.

— Vous me conseillez donc de laisser l'affaire s'arranger? demanda Bouchereau d'une voix insinuante.

— Oui, certes, repondit le médecin en riant, et de plus je me charge des négociations. Je vous le répète : dès demain, Pelletier rétractera sa provocation ; il vous adressera des excuses

formelles, et jurera de ne plus chercher à troubler votre repos conjugal. Ceci est mon affaire; le reste vous regarde.

— Le reste?

— Promettre et tenir sont deux, vous le savez; il y aurait, je crois, de votre part une haute prudence à faciliter au capitaine l'exécution de son serment, au moyen d'un petit voyage qui l'éloignât de madame Bouchereau pendant quelques mois. Sa place le retient à Paris; vous êtes libre, vous. Qui vous empêche d'aller passer l'hiver dans le midi: par exemple, à Nice?

— J'avais déjà songé à l'opportunité de ce voyage, et je suis bien aise de me trouver d'accord avec vous sur ce point. Mais pourquoi Nice plutôt que toute autre ville?

— C'est que le climat en est très-salutaire, surtout pour les gens qui ont la poitrine un peu délicate.

— Mais j'ai la poitrine excellente... du moins je le suppose, interrompit Bouchereau, qui interrogea les yeux du médecin avec une sorte d'inquiétude.

— Sans doute; je ne dis pas le contraire, reprit le docteur d'un ton sérieux; de ce côté rien

ne motive positivement le conseil que je vous donne; mais les précautions ne sont jamais nuisibles, et il vaut mieux prévenir le mal que de l'attendre.

— Vous me croyez donc menacé d'une maladie de poitrine, dit en pâlissant l'homme marié qui, comme on a pu le voir, avait voué à sa propre personne le plus vif attachement.

— Je n'ai pas dit un mot de cela, répondit M. Magnian, qui eut l'air de se reprocher intérieurement d'avoir trop parlé. Voulez-vous savoir pourquoi j'ai prononcé le nom de Nice? c'est par égoïsme. Il est possible que j'y aille passer moi-même une partie de l'hiver; et si vous y étiez, ainsi que madame, le séjour m'en paraîtrait assurément beaucoup plus agréable.

—Eh bien, nous verrons ça ; la chose pourra s'arranger, répondit Bouchereau, qui sortit de chez le docteur, plus soucieux encore qu'il n'y était entré, car à l'inquiétude que lui causait la perspective d'un duel, venait de se joindre la crainte non moins vive d'une maladie souvent mortelle, à laquelle il n'avait pas songé jusqu'alors.

A six heures du soir, le médecin Magnian en-

tra au Café Anglais, où il était à peu près sûr de rencontrer Pelletier. Le capitaine d'état-major s'y trouvait déjà en effet, installé solitairement à une petite table, et dînant de fort bon appétit, sans mettre d'eau dans son vin. C'était un grand, gros et vigoureux compagnon, carré des épaules, pincé des hanches, l'œil ferme, la moustache luisante, le teint chaudement coloré, le poignet musculeux; un de ces hommes à prestance martiale, qui, s'ils n'étaient pas militaires, sembleraient avoir manqué à leur vocation, et dont l'aspect seul impose aux gens les plus avantageux une sorte de retenue et de modestie. D'autres que le blafard Bouchereau eussent regardé comme une véritable catastrophe le fait d'avoir quelque maille à partir avec un semblable lion.

Le médecin et l'officier se saluèrent d'un air cordial, et après avoir échangé quelques compliments, ils dinèrent chacun de son côté. Ils sortirent du café en même temps, se rejoignirent à la porte, et s'étant donné le bras par un mouvement simultané, ils suivirent le boulevard du côté de la Madeleine.

— Eh bien, docteur, dit Pelletier avec en-

jouement, m'avez-vous trouvé ce que je vous ai demandé au moins dix fois : une aimable femme (demoiselle ou veuve, brune ou blonde, petite ou grande, ça m'est égal), qui consente à faire mon bonheur en unissant son sort au mien? Je ne demande que cent mille écus de dot : que diantre! il me semble que je suis modeste.

— Trop modeste! vous valez mieux que cela.

— Vous vous moquez de moi?

— En aucune manière; d'ailleurs le moment serait mal choisi pour plaisanter, car j'ai à vous entretenir d'une chose grave en attendant la fiancée aux cent mille écus. Bouchereau m'a chargé de vous parler.

— Et vous appelez cela une chose grave? dit le capitaine en riant dédaigneusement.

— Toute affaire me semble telle lorsqu'elle peut se terminer par du sang, dit le docteur avec un sérieux affecté.

— Ah! M. Bouchereau a soif de mon sang? reprit Pelletier en riant plus haut; jusqu'à présent, je l'avais cru plutôt herbivore que carnivore. Et à quelle sauce prétend-il me manger? à l'épée, ou aux pistolets?

— Il vous laisse le choix des armes, dit M. Magnian avec une gravité imperturbable.

— Tout m'est égal, je le lui ai déjà dit. Voyons : demain je déjeune avec quelques-uns de mes camarades; c'est une espèce de repas de corps, et je serais fâché d'y manquer; mais je suis votre homme pour après-demain matin. Cela vous convient-il ?

— Parfaitement. Après demain à sept heures du matin, à l'entrée du bois de Vincennes.

— Convenu, dit le capitaine, qui frappa familièrement de sa large main le bras de son compagnon. Ah çà, docteur, vous vous mêlez donc de duel ? C'est pourtant là un concurrent qui devrait vous inspirer de l'antipathie.

Le médecin répondit à cette plaisanterie surannée par un malicieux sourire qu'il réprima aussitôt.

— En riant vous venez de mettre le doigt sur une de mes plaies, dit-il après un instant de silence. Vous avouerai-je une pensée bizarre, je pourrais dire monstrueuse, qui me vient en ce moment ?

— Parlez ! j'aime assez les pensées monstrueuses.

— Je me disais que, dans l'intérêt de ma réputation, j'aurais lieu de désirer que la rencontre d'après-demain eût pour Bouchereau un résultat fatal.

— Pourquoi cela? demanda l'officier d'un air surpris.

— C'est que, si vous ne le tuez pas, avant un an c'est moi qui passerai pour l'avoir tué.

— Je ne vous comprends pas. Est-ce que vous voulez aussi vous battre avec lui?

—Nullement; mais je suis son médecin, et, comme tel, responsable de son existence aux yeux de beaucoup de gens qui exigent de l'art médical qu'il conserve aux malades la santé que leur refuse la nature. Or, comme Bouchereau, selon toute apparence, n'a pas un an à vivre...

— Quelle maladie a-t-il donc? s'écria Pelletier, en ouvrant ses gros yeux.

— Poitrinaire! répondit le docteur avec un accent de compassion, une maladie chronique, sans remède! J'allais l'envoyer à Nice. Vous savez; nous autres médecins, quand nous ne savons plus qu'ordonner aux malades, nous les envoyons aux eaux ou dans le Midi. S'il ne lui

arrive rien après-demain, il partira. Reviendra-t-il ? Dieu le sait !

— Poitrinaire! lui qui est toujours blafard comme Debureau.

— La couleur n'y fait rien.

—Et vous le croyez en danger ?

— Je ne lui donne pas un an à vivre, pas six mois peut-être.

Les deux interlocuteurs marchèrent quelque temps en silence, d'un air sérieux.

— Oui, capitaine, dit le docteur en reprenant la parole, on peut regarder ce pauvre Bouchereau comme un homme perdu, même en mettant de côté le danger que va lui faire courir votre flamberge. Bien certainement, avant un an sa femme pourra songer à se remarier. Ce sera une petite veuve fort séduisante, ma foi, et les adorateurs ne lui manqueront pas.

Pelletier jeta un regard oblique à son compagnon. L'air de bonhomie du médecin détruisit l'espèce de défiance qu'avaient excitée ses paroles.

— Si Bouchereau mourait, sa femme serait riche ? dit le capitaine à demi-voix, mais avec un accent interrogateur.

— Peste ! répondit le docteur, cette fois ce ne serait pas par cent mille, mais par deux cent mille qu'il faudrait compter les écus de la dot.

— Vous exagérez, s'écria le capitaine dont les yeux brillèrent d'un éclat soudain.

— Le calcul est facile à faire, répondit M. Magnian d'un air assuré. Madame Bouchereau a hérité de son père cent mille francs, elle en attend cent cinquante mille de sa mère, et son mari lui en laissera au moins trois cent cinquante mille ; additionnez.

— Il lui a donc tout donné par contrat de mariage ? demanda Pelletier dont l'émotion s'était accrue à chaque chiffre articulé par son compagnon.

— Tout, répondit le médecin d'une voix solennelle.

Ce puissant monosyllabe valait un long discours. Avec un interlocuteur dont il eût estimé l'intelligence, M. Magnian n'aurait pas ajouté un seul mot ; mais trouvant le capitaine plus riche en épaules qu'en cervelle, ainsi qu'il l'avait dit quelques heures auparavant, il ne craignit pas d'insister un peu lourdement sur une idée dont il attendait un résultat magique.

— Vous qui avez la bosse matrimoniale bien développée, reprit-il d'un air de plaisanterie, voilà un parti qui vous conviendrait ; une femme jeune, jolie, aimable et six cent mille francs de fortune. Il est vrai que pour mener à bon port une pareille affaire, il ne faudrait pas commencer par tuer le mari.

Pelletier affecta de rire, quoique sa physionomie eût pris depuis un instant une expression rêveuse ; puis il changea de conversation. Certain d'avoir atteint son but, le docteur prétexta une visite et quitta son compagnon qu'il laissa sur le boulevard, frappé au cœur par les six cent mille francs de la future veuve.

Tout d'un trait et avec la vélocité furieuse d'un sanglier blessé, le capitaine alla de la Madeleine à la Bastille sans omnibus. A la Porte-Saint-Martin son parti fut pris.

— Sans s'en douter, pensa-t-il, le docteur m'a donné un excellent conseil ; me battre avec Bouchereau ! pas si niais, je le tuerais ; j'ai la main si malheureuse ! comment alors oserais-je reparaître devant Virginie ? La petite femme ne me voit pas d'un œil indifférent : par bonheur, en lui faisant la cour depuis trois mois, j'ai pris

l'avance, en sorte que quand le grand jour sera venu, elle ne pourra pas supposer que je l'aime pour sa fortune. Tuer Bouchereau! cela serait stupide. Qu'il meure de sa belle mort, le cher homme, je ne m'y oppose pas. Selon toute apparence je retrouverai assez l'occasion de me battre avec mes concurrents dès que sa femme sera veuve. Six cent mille francs! il y aura presse; mais que les autres se tiennent bien : je suis le premier inscrit, et ce n'est pas moi qui permets qu'on me passe sur le corps.

Le lendemain matin, le capitaine entra chez le médecin Magnian bien avant l'heure réservée aux consultations.

— Docteur, lui dit-il d'un air de franchise militaire, ce que vous m'avez dit hier de la maladie de Bouchereau m'a fait faire de sérieuses réflexions. Il me semble que loyalement je ne puis guère me battre avec un homme qui n'a plus que six mois à vivre. Supposons que je le blesse. Un coup d'épée, dont un autre guérirait, lui serait peut-être mortel, vu son état; et alors je me reprocherais toute ma vie d'avoir tué un ancien ami pour une bêtise. Vous a-t-il dit la cause de notre querelle?

— Non, dit le médecin qui, en sa qualité de négociateur, crut avoir le droit de mentir.

— Quelques paroles un peu vives échangées de part et d'autre, reprit l'officier abusé par l'air candide du docteur ; à vrai dire, je crois bien que c'est moi qui ai eu tort. Vous savez que j'ai une mauvaise tête ; à propos de je ne sais quelle bagatelle, j'ai rudoyé ce pauvre Bouchereau, et je m'en repens maintenant. Bref, j'ai eu assez d'affaires pour pouvoir en arranger une pacifiquement sans qu'on croie que je saigne du nez. Ainsi donc, si vous voulez conseiller à Bouchereau d'en rester là, je vous donne carte blanche. Entre nous, je crois que la proposition ne lui déplaira pas.

— Vous pourriez vous tromper, capitaine, répondit le docteur qui garda son sérieux admirablement ; hier Bouchereau m'a paru exaspéré : quoique de mœurs paisibles, il devient un tigre quand son sang fermente. Il paraît que dans votre altercation vous l'avez gravement blessé, et, à moins que vous ne lui adressiez des excuses formelles...

—Qu'à cela ne tienne, interrompit Pelletier : des excuses ne sont guère dans mes habitudes ;

ce sera la première fois que pareille chose me sera arrivée ; mais, avec un ancien ami, on n'y regarde pas de si près. D'ailleurs j'aime mieux faire des concessions que d'avoir, par la suite, des reproches à m'adresser. Voulez-vous que nous allions ensemble chez Bouchereau?

— Allons, dit le docteur qui put à peine s'empêcher de sourire en remarquant à quel point l'intérêt rendait humain, sensible et délicat un duelliste de profession.

En voyant entrer dans son salon le médecin suivi de l'officier d'état-major, Bouchereau, qui n'avait pu fermer l'œil de la nuit, éprouva une émotion comparable à celle du condamné à qui le greffier donne lecture d'un arrêt emportant la peine capitale.

Les premiers mots de l'entretien rendirent la fluidité au sang prêt à s'engourdir dans ses veines. Le capitaine articula les excuses les plus formelles et les plus explicites, et se retira immédiatement après avoir serré la main à son ancien ami qui, dans sa joie d'en être quitte, ne songea pas à se montrer intraitable.

— Docteur, vous êtes sorcier ! s'écria Bouchereau dès qu'il fut seul avec le médecin.

— C'est un peu mon état, dit celui-ci en riant; voilà donc cette terrible affaire presque arrangée. Ma part est faite, ferez-vous la vôtre? Quand partez-vous pour le Midi?

La satisfaction empreinte sur les traits de Bouchereau disparut à l'instant et fit place à une expression soucieuse et sombre.

— Docteur, dit-il d'une voix altérée, il faut me dire la vérité; j'ai du caractère, je saurai entendre mon arrêt: j'ai la poitrine attaquée, n'est-ce pas?

— Vous voulez dire le cerveau.

— Le cerveau aussi! s'écria Bouchereau, qui devint plus pâle.

— Vous êtes fou, reprit le médecin en haussant les épaules; je changerais bien volontiers ma poitrine contre la vôtre.

— Vous me trompez. Vos paroles d'hier ne me sortent pas de la tête. J'ai toussé toute la nuit et j'éprouve entre les épaules une douleur dont je ne m'étais jamais aperçu jusqu'à présent.

— Imagination!

— Je sens ce que je sens, continua Bouchereau d'une voix lugubre; je ne crains pas la

mort ; mais, je l'avoue, ce n'est pas sans regret que, dans la force de l'âge, je me verrais forcé de dire un éternel adieu à ma femme et à ma famille. Il est de mon devoir de me soigner pour eux, si je ne le fais pas pour moi. Au lieu d'écrire à Virginie de revenir ici, je la prendrai en passant à Fontainebleau, et nous partirons aussitôt pour Nice.

— Partez, dit le docteur, ce voyage ne peut pas vous faire de mal.

— Mais pensez-vous qu'il me fasse du bien ?

— Sans doute.

— Et qu'il soit encore temps de lutter contre cette affreuse maladie ?

— Oui, nous vous tirerons de là, dit Magnian avec une gravité moqueuse. Avant six semaines je serai moi-même à Nice ; ainsi, vous êtes sûr d'être soigné par un médecin en qui vous avez confiance, si, contre toute apparence, votre état empire.

Les deux amis se séparèrent : le médecin riant des frayeurs de son client, tandis que celui-ci croyait sentir déjà la mort dans sa poitrine, et se demandait si, péril pour péril, il n'aurait pas mieux valu affronter la terrible épée du capi-

taine Pelletier que d'aller peut-être expirer, à la fleur de l'âge, sur la terre étrangère. En deux jours, Bouchereau. poursuivi par cette funèbre vision, eut pris son passe-port, mis ordre à ses affaires et achevé ses préparatifs de départ. Il monta aussitôt en chaise de poste, et tomba comme une bombe à Fontainebleau, où il n'était pas attendu. Usant de sa puissance maritale plus qu'il n'avait osé faire jusqu'à ce jour, il enleva sa femme, stupéfaite d'un procédé si nouveau et fort contrariée de s'éloigner de Paris, dont les épîtres langoureuses de l'officier d'état-major lui avaient rendu depuis quelque temps le séjour plus agréable encore que de coutume. A la fin de la semaine, les deux époux, l'un tremblant pour sa vie, l'autre regrettant ses amours, arrivèrent à Nice, où, vers la fin de l'automne, ils furent rejoints par le docteur Magnian, qui mit une scrupuleuse exactitude à remplir sa promesse.

Au mois d'avril suivant, on jouait *Horace* au Théâtre-Français. Grâce au jeune talent de mademoiselle Rachel, plus encore qu'au vieux génie de Corneille, la salle était pleine. Au milieu du balcon de droite, le capitaine Pelletier,

accompagné de quelques triomphateurs de son espèce, parlait haut, riait de même, critiquait les acteurs, passait en revue les femmes et incommodait tout son voisinage, sans que personne ne se permît de le rappeler à l'ordre, tant est puissant en certains cas le prestige d'un regard insolent, d'une moustache féroce et d'une carrure d'éléphant !

A force de promener son lorgnon sur tous les recoins de la salle, depuis les baignoires jusqu'au cintre, le capitaine aperçut dans une loge des secondes un groupe qui, à l'instant même, absorba son attention. C'étaient d'abord, au premier rang, M. et madame Bouchereau ; et, dans le fond, le docteur Magnian, assis derrière la jeune femme. L'attitude de ces trois personnages était caractéristique. La face blême et la physionomie médicamentée comme de coutume, les yeux ornés de lunettes à verres bleus, grâce nouvelle dont il était redevable à une ophthalmie imaginaire, le mari pacifique tenait à la main le programme des théâtres qu'il lisait pendant les entr'actes, et il écoutait consciencieusement la tragédie, même quand Corneille avait pour interprètes M. Arsène et M. Fonta.

Madame Bouchereau jouait avec un joli bouquet qu'elle respirait souvent, et dont les fleurs pourprées faisaient si bien ressortir la blancheur de son teint qu'il était permis de croire que cette manœuvre exécutée d'un air de négligence n'était pas tout à fait exempte de coquetterie. Négligemment appuyée sur le dossier de son siége, la jeune femme tournait quelquefois la tête à demi, pour mieux entendre les paroles que le médecin lui adressait à demi-voix et en souriant, sans que le mari prît part à cet entretien, ou parût en remarquer le caractère intime et confidentiel.

— Qui donc regardes-tu depuis un quart d'heure? demanda au capitaine un de ses voisins; serait-ce ton ancienne passion madame Bouchereau? Je croyais que depuis long-temps tu n'y pensais plus.

— J'ignorais qu'elle fût revenue de Nice, répondit Pelletier d'un air réservé.

— Il y a quinze jours qu'elle est à Paris.

— Ne trouves-tu pas que Bouchereau a bien mauvaise mine? Il ne paraît pas que le climat du Midi lui ait fait grand'chose. Il est deux fois

plus blême qu'avant son départ. Pauvre Bouchereau !

— Ah! ah! dit l'autre interlocuteur, est-ce que tu donnes aussi dans la maladie de poitrine, toi? Ce serait trop drôle.

— Qu'est-ce qui serait trop drôle? demanda brusquement le capitaine.

— Le tour que ce sournois de Magnian a joué à Bouchereau et à toi, car, si j'en crois ton air ébahi, tu es pour moitié dans la mystification.

— Berton, tu abuses de ma patience, dit Pelletier d'un ton bourru.

—Les loups ne se mangent pas, reprit Berton en riant ; ainsi parlons sans nous fâcher. Voici l'histoire : tout Paris, excepté toi, s'en amuse depuis huit jours. Il paraît que d'une part, et sans qu'on s'en doutât, le susdit Magnian était amoureux de madame Bouchereau, et que, de l'autre, souffrant de la poitrine depuis quelque temps, il avait jugé à propos d'aller passer l'hiver dans un climat plus doux que celui-ci. Qu'a fait mon gaillard? il a persuadé à l'innocent Bouchereau que c'était lui, Bouchereau, qui avait mal à la poitrine ; il vous l'a fait partir pour Nice, ainsi que son aimable épouse ; puis à loisir, sans se pres-

ser, il est allé les rejoindre. La figure qu'ils font tous trois, en ce moment, ne laisse aucun doute sur le dénouement de l'histoire ; rien qu'à les voir on devine, que sans calomnie, on pourrait suspendre au rebord de leur loge le titre d'un des derniers romans de Paul de Kock : *le Mari, la femme et l'amant.* Ce Magnian est un garçon d'esprit, et il a des idées ingénieuses. Craignant sans doute que le mari n'y vît trop clair, il lui a persuadé de porter des lunettes bleues, en le menaçant d'une ophthalmie. N'est-ce pas que c'est bien joué, et que l'aventure est amusante?

— Charmante, délicieuse, répondit le capitaine en souriant de manière à faire croire qu'il grinçait des dents.

La tragédie venait de finir. Le docteur Magnian sortit de la loge, Pelletier suivit aussitôt cet exemple. Un instant après, les deux hommes se trouvèrent face à face dans le foyer.

— Docteur, un mot, dit l'officier d'un air sérieux.

— Deux si vous voulez, capitaine, répondit Magnian d'un ton jovial.

— Il paraît que, malgré vos pronostics, Bouchereau se porte à merveille.

— Voudriez-vous qu'*il mourût*? demanda le docteur, en parodiant avec une emphase comique l'accent de Joanny qui venait de remplir le rôle du père des Horaces.

— Je sais que vous plaisantez à ravir, reprit Pelletier avec un dépit qui commençait à tourner en colère ; mais vous deviez savoir que je n'ai pas l'habitude de servir de plastron. Veuillez me répondre sérieusement, est-il vrai que Bouchereau n'ait jamais été en danger?

— Fort en danger au contraire. Ne devait-il pas se battre avec vous?

— Ainsi quand vous l'avez envoyé à Nice...

— C'était pour empêcher ce duel. Comme médecin, je suis habitué à veiller sur la santé de mes clients, et mon devoir était de préserver Bouchereau de votre épée qui a le renom d'être une terrible maladie.

— Une maladie dont vous aurez peut-être à vous traiter vous-même avant peu, dit le capitaine que le sang-froid du docteur acheva d'exaspérer. Que cet imbécile de Bouchereau meure de peur ou d'autre chose, je ne lui ferai certes pas l'honneur de m'en mêler; mais vous, mon cher, qui plaisantez si bien, je serais bien

aise de voir si vous avez autant de cœur que d'esprit.

Le rôle de rival malheureux et mystifié est si humiliant, que par vanité Pelletier, durant cette discussion, avait soigneusement évité d'articuler son véritable grief et de prononcer le nom de madame Bouchereau. Le médecin imita une réserve dont sa position d'amant favorisé lui faisait d'ailleurs une loi. Il accueillit la provocation de l'officier d'état-major avec l'impassible sourire qui jusqu'alors avait constamment erré sur ses lèvres.

— Mon cher capitaine, lui dit-il, je vois qu'en ce moment il vous serait particulièrement agréable de me percer le flanc de votre bonne lame ou de me placer une balle dans la cuisse (je suppose qu'en raison de notre ancienne amitié vous épargneriez ma tête), c'est là une fantaisie que vous pourrez vous passer si vous y tenez absolument. Mais si vous me tuez, qui vous mariera avec mademoiselle Nanteuil ?

Pelletier regarda son adversaire d'un air ébahi, qui redoubla la bonne humeur de celui-ci.

— Qu'est-ce que c'est que mademoiselle Nan-

teuil? dit-il ensuite d'un ton involontairement radouci.

— Une aimable héritière dont je suis le médecin, quoiqu'elle se porte à merveille; qui a deux cent mille francs comptant; autant en perspective, et qui, si un ami intelligent se mêlait des négociations, consentirait, je crois, à faire le bonheur d'un beau garçon de votre espèce.

— Ce diable de Magnian! dit le capitaine en prenant le bras du docteur, avec lui il n'y a pas moyen de se fâcher.

FIN DU PREMIER VOLUME.

